



3 1761 06187334 5

FQ

1987

C3

1817

U.1

U.1

ROBARTS







*Presented to the*  
LIBRARY *of the*  
UNIVERSITY OF TORONTO  
*by*

**MR. AND MRS. DEJOURNO**

# OEUVRES DE GRESSET.

TOME PREMIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,  
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE F. DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES  
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

1817.



**LIBRARY**

**AUG 28 2002**

**UNIVERSITY OF TORONTO**

## NOTICE SUR GRESSET.

J.-B.-L. GRESSET naquit à Amiens en 1709, vers la fin du règne de Louis XIV. On a remarqué que les hommes les plus célèbres du XVIII<sup>e</sup> siècle ont vécu plus ou moins de temps avant la mort de ce monarque.

Le père de Gresset occupoit des places honorables, mais il étoit peu fortuné; il plaça son fils chez les jésuites d'Amiens, qui furent frappés des grandes dispositions du jeune élève et cherchèrent à l'attirer dans leur société. Pressé par les instances de sa famille, et par les sollicitations des jésuites, qui ne négligèrent aucun moyen de fixer parmi eux les hommes de mérite, Gresset commença à seize ans son noviciat : le goût des belles-lettres fut encore un des motifs qui le déterminèrent. On l'envoya à Paris, dans la maison de Louis-le-Grand.

Sous des professeurs célèbres, environné des grands modèles, dont il étoit enthousiaste, Gresset, pendant plusieurs années, s'exerça secrètement dans l'art difficile des beaux vers. Il a fait un grand nombre d'essais qu'il n'a jamais communiqués : aussi cette sévérité avec laquelle il se jugeoit contribua-t-elle au succès de ses ouvrages ; et, quoique en petit nombre, ils n'en ont pas moins mérité à leur auteur l'avantage d'être devenus classiques.

*L'Er-Fert* est, comme on sait, le premier ouvrage de Gresset : il avoit vingt-quatre ans lorsqu'il le publia. Les gens de lettres y admirèrent la nouveauté du sujet, la peinture aussi chaste que fidèle de l'intérieur d'un couvent, la malice des détails, qui ne passe jamais les bornes d'une décente gaieté. La finesse, l'élégance, et la naïveté que l'on trouve

réunies dans ce petit poëme , le placèrent au nombre des ouvrages qui dureroient autant que la langue.

« J'ai lu le poëme que vous m'avez envoyé , écri-  
 « voit J.-B. Rousseau à un de ses amis ; je vous  
 « avouerai sans flatterie que je n'ai jamais vu de  
 « production qui m'ait autant surpris que celle-là.  
 « Sans sortir du style familier que l'auteur a choisi ,  
 « il y étale tout ce que la poésie a de plus éclatant ,  
 « et tout ce qu'une connaissance consommée du  
 « monde pourroit fournir à un homme qui y auroit  
 « passé toute sa vie... Je ne sais si mes confreres et  
 « moi ne ferions pas mieux de renoncer au métier ,  
 « que de le continuer après l'apparition d'un phé-  
 « nomène aussi surprenant que celui que vous venez  
 « de me faire observer, qui nous efface tous dès sa  
 « naissance , et sur lequel nous n'avons d'autre  
 « avantage que l'ancienneté , que nous serions trop  
 « heureux de ne pas avoir. »

Ce grand lyrique préféra depuis *la Chartreuse* à *Ver-Vert*, parceque , disait-il , elle conserve l'empreinte originale du talent de l'auteur, cet abandon facile , et ces négligences qui sont même des grâces de plus.

La peinture des agrémens dont Gresset avoit joui à la campagne , au milieu d'une société aimable , qu'il venoit de quitter pour rentrer dans une cellule obscure du college de Louis-le-Grand , est le sujet de ce poëme , et la source des beautés que l'on y admire. Plusieurs poëtes , séduits peut-être par la manière de Gresset , ont fait de pareils rapprochemens , mais la plupart sans succès , parceque personne n'a mané avec plus d'art , ou plutôt avec plus de naturel que lui , la période poétique dans les vers de huit syllabes. On peut appliquer à *la Chartreuse* ce mot de la Fontaine sur l'apologue : *C'est proprement un charme.*



*Les Ombres*, suite de *la Chartreuse*, ont été entrepris par complaisance pour la personne à laquelle Gresset avait dédié ce dernier poëme, et pour lui donner une idée du pays latin. Il est aisé de voir, par l'exagération qu'affecte le poëte, que cette piece n'est qu'une plaisanterie.

Gresset était encore jésuite quand il fit *le Carême in-promptu* et *le Lutrin vivant*, deux modeles de poésie narrative.

La nécessité lui avait fait embrasser un état pour lequel il n'avoit point de vocation : ses talents lui ayant procuré des connoissances utiles, il quitta l'habit religieux pour entrer dans le monde; mais il n'eut pas l'ingratitude de dénigrer l'asi'e où il avoit été recu et élevé. Ses *Adieux aux jésuites* n'ont été dictés que par la plus vive reconnoissance. Le savant Tournemine disoit d'un ton chagrin que son corps avoit perdu le sujet le plus difficile à remplacer.

La renommée avoit porté le nom de Gresset à la cour de Berlin. Frédéric II, qui avait lu les ouvrages de notre poëte, écrivoit à Voltaire, en 1738 :

« La muse de Gresset est à présent une des pre-  
 « mieres du Parnasse françois : cet aimable poëte a  
 « le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité ;  
 « ses épithetes sont justes et nouvelles ; avec cela il  
 « a des tours qui lui sont propres. On aime ses ou-  
 « vrages malgré leurs défauts. Il est trop peu soi-  
 « gneux, sans contredit ; et la paresse, dont il fait  
 « l'éloge, est la plus grande rivale de sa réputation.  
 « Gresset a fait une ode sur l'amour de la patrie,  
 « qui m'a plu infiniment : elle est pleine de feu et de  
 « morceaux achevés... »

Frédéric-le-Grand adressa les vers suivans à l'auteur de *Ver-Vert*.

Tandis qu'appesantis, vaincus par la matiere,  
 Les vulgaires humains, abrutis, fainéants,

Vègètent sans penser, et n'ouvrent la paupière  
Que par l'instinct des sens ;

Tandis que des auteurs l'éloquence décline  
Croasse dans la fange au pied de l'Iléicon,  
Se déchire en serpent, on se traîne en tortue  
Loin des pas d'Apollon ;

O toi, fils de ce dieu, toi, nourrisson des Graces,  
Tu prends ton vol aux lieux qu'habitent les neuf sœurs ;  
Et l'on voit tour-à-tour remâitre sur tes traces  
Et des fruits et des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégants sans parure,  
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,  
Enfants du dieu du goût, enfants de la nature,  
Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous valent la paresse,  
Et chacun de tes vers paroît la démentir ;  
Non, je ne connois point la pesante mollesse  
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athènes  
Tu moissonnes en paix la gloire des talents,  
Tandis que l'univers, envieux de la Seine,  
Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappée : à sa voix, qui l'appelle,  
Viens des muses de l'Elbe animer les soupirs,  
Et chanter, aux doux sons de ta lyre immortelle,  
L'amour et les plaisirs.

Depuis sa sortie des jésuites, Cresset, en fréquentant les spectacles, avoit pu étudier l'art dramatique. Possédant à un haut degré le talent des vers, il choisit pour sujet de sa tragédie d'*Edouard* une époque célèbre de l'histoire d'Angleterre. Cette pièce a été jugée très sévèrement par J.-B. Rousseau. « J'ai trouvé de belles choses dans cette tragédie, écrit-il, et le coup de poignard du quatrième acte

« m'a paru aussi théâtral que hardi. Je suis peut-être  
« en partie cause que l'auteur donne aujourd'hui  
« dans un genre si opposé au génie qui l'a si heu-  
« reusement distingué. Je lui ai si fort prêché la  
« nécessité de sortir de son anacréontisme, et des ré-  
« pétitions où ce style l'engageoit, que j'ai peur que  
« mon sermon n'ait fait trop d'impression sur lui,  
« et ne l'ait fait passer d'une extrémité à l'autre. »

On doit cependant observer qu'après les chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire, cette pièce est une des mieux écrites que l'on connoisse, et qu'elle renferme de grandes beautés. Malgré quelques succès dans sa nouveauté, elle n'a point resté au théâtre.

Gresset s'essaya dans un genre où La Chaussée s'est fait une grande réputation ; il donna *Sidnei* en 1745. D'Alembert regarde cette pièce comme un drame éloquent, touchant et moral, contre le suicide, où il y a plus d'intérêt que de comique.

*Le Méchant* parut quelque temps après *Sidnei*, et mit le sceau à la réputation de Gresset. Cette comédie, où le ton du grand monde est le mieux soutenu, et où l'élégance du style est portée à la perfection, est un modèle de dialogue ; la plupart des vers ont mérité de passer en proverbes : on a fort bien dit que Gresset, auteur d'une seule comédie, étoit le poète comique dont on retenoit le plus de vers.

Le succès du *Méchant* ouvrit les portes de l'académie à son auteur : il y fut reçu aux acclamations du public et des gens de lettres. Peu de temps après sa réception, rappelé à Amiens par une tendre sœur, et peut-être aussi dégoûté d'un monde qu'il avoit si bien peint dans sa comédie, il se retira dans le sein de sa famille.

Gresset s'étoit marié à Amiens : il fut bon époux,

bon ami : il recevait chez lui la meilleure compagnie , et il en faisoit les délices par l'enjouement de son esprit.

J.-J. Rousseau passa par cette ville ; Gresset lui demanda quelques explications sur ses opinions. Le Genevois lui répondit : « Vous avez eu l'art de faire  
« parler un perroquet , mais vous ne pourrez faire  
« parler un ours. »

A la sollicitation de l'évêque d'Amiens , homme d'esprit , mais d'une piété plus que sévère , Gresset écrivit sa Lettre sur la comédie , en 1759 ; ce qui fit dire à Gentil-Bernard , dans son épître à madame de Pompadour :

Plus de La Fare , encor moins de Chaulieu ;  
Piron s'endort , Gresset est tout en Dieu.

Cette lettre valut encore à Gresset une épigramme de Piron , dans laquelle on voit percer son dépit contre le succès de *Méchant*, et une autre de Voltaire.

En renonçant à la carrière du théâtre , Gresset sacrifia , par esprit de dévotion , plusieurs comédies. Il avoit fait aussi deux poèmes, intitulés *le Gazetin*, et *le Parrain magnifique* : il paroît que ces ouvrages ont subi le sort des deux chants qu'il avoit ajoutés à *Ver-Vert*, *les Pensionnaires*, et *l'Ouvroir*. Gresset récita ce dernier, en 1753, à une séance publique de l'académie d'Amiens , et à la cour, en 1775 , lorsqu'en qualité de directeur de l'académie française il complimenta Louis XVI sur son avènement au trône. Voici le début de *l'Ouvroir* :

Temple secret des petites sciences ,  
Il est un lieu tapissé de sentences ,  
D'emblèmes saints, de mystiques vertus ,  
D'anges vainqueurs, et de démons vaincus.

On se rappelle encore ces vers sur les occupations des religieuses :

L'une découpe un agnus en losange,  
 Ou met du rouge a quelque bienheureux ;  
 L'autre bichonne une vierge aux yeux bleus,  
 Ou passe au fer le toupet d'un archange ;  
 Tandis qu'ailleurs la mere Saint-Bruuo  
 Tout bonnement ourloît un *lavabo*.

On a retenu aussi quelques vers des *Pensionnaires* :

Les petits noms sont nés dans les couvents....  
 Un jour du monde efface un an de cloître....  
 Le cœur s'éveille avec l'impatience ;  
 Le desir naît de l'inexpérience....  
 On ne sait rien, on cherche à deviner....  
 Car, comme on sait, qui dit religieuse,  
 Dit femme prude, et sur-tout curieuse....

Dans un morceau sur l'éducation, le poëte s'écrie :

O jour heureux du cœur et du bon sens,  
 Où chaque mere, élevant ses enfants,  
 Ne laissoit point remplir a l'aventure  
 Ce devoir saint qu'impose la nature.

Ces fragments font regretter plus vivement la perte des pieces auxquelles ils appartenoint, et que Gresset a brûlées lui-même, avec plusieurs autres, quelque temps avant sa mort, arrivée en 1777.

On en a recueilli quelques unes qui ont échappé aux flammes, telles sont *l'Abbaye*, *le Chartreux*, *l'épître sur l'Egalité*, *la Requete au roi* : on retrouve dans chacune de ces pieces l'aimable facilité, l'abondance fleurie et naturelle, la douce philosophie, qui sont le cachet de l'auteur.

Gresset respire par-tout le malin enjouement

d'Horace : il a néanmoins montré une fois une causticité que l'on a comparée à l'indignation de Juvénal ; c'est dans l'*Abbaye*. Cette pièce , qui est de 1741 , s'est retrouvée par les soins de M. François de Neufchâteau.

Voltaire , dans ses pièces fugitives \* , tient le même rang que La Fontaine dans ses fables ; il s'y est mis hors de toute comparaison. Où trouver en effet une alliance plus heureuse de la langue poétique et de la langue familière , un sentiment plus délicat des convenances , une philosophie plus profonde , dans des vers plus aimables ? c'est la pompe du génie sous le négligé de la grace. Gresset doit être placé après Voltaire : comme lui il compose de premier mouvement , et la philosophie guide elle-même son pinceau ; mais sa versification a un autre caractère : nul n'a possédé comme Gresset la mollesse élégante et l'abondance animée du style poétique. Voltaire peint toujours à grands traits , il choisit le point saillant de son idée ; Gresset semble se complaire dans la sienne , et on le voit ramener les mêmes images dans ses périodes nombreuses , comme un ruisseau revient sur lui-même en multipliant ses détours. L'auteur de *Gertrude* joint l'esprit à l'enjouement ; celui de *la Chartreuse* respire une douce mélancolie : en un mot , Voltaire fait penser son lecteur , et Gresset le fait rêver.

---

\* Stéréotypées en 3 volumes in-18.

# OEUVRES DE GRESSET.

---

## VER-VERT.

A MADAME L'ABBESSE D\*\*\*.

---

### CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les grâces solitaires  
Brillent sans fard et regnent sans fierté ;  
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,  
Sait allier à des vertus austères  
Le goût, les ris, l'aimable liberté ;  
Puis qu'à vos yeux vous voulez que je trace  
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,  
Soyez ma muse, échauffez mes accents,  
Et prêtez-moi ces sons intéressants,  
Ces tendres sons que forma votre lyre  
Lorsque Sultane, au printemps de ses jours,  
Fut enlevée à vos tristes amours,  
Et descendit au ténébreux empire.  
De mon héros les illustres malheurs  
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.  
Sur sa vertu par le sort traversée,  
Sur son voyage et ses longues erreurs,

On auroit pu faire une autre Odyssée ,  
 Et par vingt chants endormir les lecteurs .  
 On auroit pu des fables surannées  
 Ressusciter les diables et les dieux ;  
 Des faits d'un mois occuper des années ,  
 Et , sur des tons d'un sublime ennuyeux ,  
 Psalmodier la cause infortunée  
 D'un perroquet non moins brillant qu'Énée ,  
 Non moins dévot , plus malheureux que lui .  
 Mais trop de vers entraînent trop d'ennui .  
 Les muses sont des abeilles volages ;  
 Leur goût voltige , il fuit les longs ouvrages ,  
 Et , ne prenant que la fleur d'un sujet ,  
 Vole bientôt sur un nouvel objet .  
 Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes :  
 Puissent vos lois se lire dans mes gîmes !  
 Si , trop sincère , en traçant ces portraits ,  
 J'ai dévoilé les mystères secrets ,  
 L'art des parloirs , la science des grilles ,  
 Les graves riens , les mystiques vétilles ,  
 Votre enjoûment me passera ces traits ;  
 Votre raison , exempte de foiblesses ,  
 Sait vous sauver ces fades petitesesses  
 Sur votre esprit , soumis au seul devoir ,  
 L'illusion n'eût jamais de pouvoir :  
 Vous savez trop qu'un front que l'art déguise  
 Plait moins au ciel qu'une aimable franchise .  
 Si la vertu se montrait aux mortels ,  
 Ce ne seroit ni par l'art des grimaces ,  
 Ni sous des traits farouches et cruels ,  
 Mais sous votre air ou sous celui des Graces ,  
 Qu'elle viendrait mériter nos autels .

Dans maint auteur de science profonde  
 J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;  
 Très rarement en devient-on meilleur :  
 Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur .



Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares ,  
Et conserver , paisibles casaniers ,  
Notre vertu dans nos propres foyers ,  
Que parcourir bords lointains et barbares ;  
Saus quoi le cœur , victime des dangers ,  
Revient chargé de vices étrangers.  
L'affreux destin du héros que je chante  
En éternise une preuve touchante :  
Tous les échos des parloirs de Nevers ,  
Si l'on en doute , attesteront mes vers.

A NEVERS donc , chez les Visitandines ,  
Vivoit naguere un perroquet fameux ,  
A qui son art et son cœur généreux ,  
Ses vertus même , et ses graces badines ,  
Auroient dû faire un sort moins rigoureux ,  
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.  
Ver-Vert ( c'étoit le nom du personnage ) ,  
Transplanté là de l'indien rivage ,  
Fut , jeune encor , ne sachant rien de rien ,  
Au susdit cloître enferme pour son bien.  
Il étoit beau , brillant , leste et volage ,  
Aimable et franc , comme on l'est au bel âge ,  
Né tendre et vif , mais encore innocent ;  
Bref , digne oiseau d'une si sainte cage ,  
Par son caquet digne d'être en couvent.

Pas n'est besoin , je pense , de décrire  
Les soins des sœurs , des nonnes , c'est tout dire ;  
Et chaque mere , apres son directeur ,  
N'aimoit rien tant : même dans plus d'un cœur ,  
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincere ,  
Souvent l'oiseau l'emporta sur le pere.  
Il partageoit , dans ce paisible lien ,  
Tous les sirops dont le cher pere en Dieu ,  
Grace aux bienfaits des nonnettes sucrées ,  
Reconfortoit ses entrailles sacrées.

Objet permis à leur oisif amour ,  
 Ver-Vert étoit l'âme de ce séjour :  
 Exceptez-en quelques vieilles dolentes ,  
 Des jeunes cœurs jalouses et veillantes ,  
 Il étoit cher à toute la maison ,  
 N'étant encor dans l'âge de raison ,  
 Libre , il pouvoit et tout dire et tout faire  
 Il étoit sûr de charmer et de plaire ,  
 Des bonnes sœurs égayant les travaux ,  
 Il bêquetoit et guimpes et bandeaux ,  
 Il n'étoit point d'agréables parties  
 S'il n'y venoit briller , caracoler ,  
 Papillonner , siffler , rossignoler :  
 Il badinoit , mais avec modestie ,  
 Avec cet air timide et tout prudent  
 Qu'une novice a même en badinant :  
 Par plusieurs voix interrogé sans cesse ,  
 Il répondoit à tout avec justesse ;  
 Tel autrefois César en même temps  
 Dictoit à quatre en styles différents.

Admis par-tout , si l'on en croit l'histoire ,  
 L'amant cheri mangeoit au réfectoire :  
 Là tout s'offroit à ses friands desir :  
 Outre qu'encor pour ses menus plaisirs ,  
 Pour occuper son ventre infatigable ,  
 Pendant le temps qu'il passoit hors de table ,  
 Mille bonbons , mille ex puses douceurs ,  
 Chargeoient toujours les poches de nos sœurs ,  
 Les petits soins , les attentions fines ,  
 Sont nés , dit-on , chez les Visitandines ;  
 L'heureux Ver-Vert l'éprouvoit chaque jour :  
 Plus mignon qu'un perroquet de cour ,  
 Tout s'occupoit du beau pensionnaire ;  
 Ses jours couloient dans un noble loisir.

Au grand dortoir il couchoit d'ordinaire :  
 Là de cellule il avoit à choisir ;

Heureuse encor, trop heureuse la mere  
Dont il daignoit, au retour de la nuit,  
Par sa présence honorer le réduit !  
Très rarement les antiques discrettes  
Logeoient l'oiseau ; des novices propres  
L'alcove simple étoit plus de son goût :  
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.  
Quand chaque soir le jeune anachorete  
Avoit fixé sa nocturne retraite,  
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus  
Il reposoit sur la boîte aux agnus.  
A son réveil de la fraîche nonnette,  
Libre témoin, il voyoit la toilette.  
Je dis toilette, et je le dis tout bas :  
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas  
Aux fronts voilés des miroirs moins fideles  
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.  
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours  
Un art, un goût de modes et d'atours,  
Il est aussi des modes pour le voile ;  
Il est un art de donner d'heureux tours  
A l'étamine, à la plus simple toile ;  
Souvent l'essaim des folâtres amours,  
Essaim qui sait franchir grilles et tours,  
Donne aux bandeaux une grace piquante,  
Un air galant à la guimpe flottante ;  
Enfin, avant de paroître au parloir,  
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir.  
Ceci soit dit entre nous en silence.  
Sans autre écart revenons au héros.

Dans ce séjour de l'oisive indolence  
Ver-Vert vivoit sans ennui, sans travaux ;  
Dans tous les cœurs il regnoit sans partage.  
Pour lui sœur Thecle oublioit les moineaux ;  
Quatre serins en étoient morts de rage ;  
Et deux matoux, autrefois en faveur,

Depuissoient d'envie et de langueur.

Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,  
Qu'en pure perte on cultivait ses moeurs ;  
Qu'un temps viendrait, temps de crime et d'alar-  
mes,

Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,  
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs !  
Arrête, muse, et retarde les larmes  
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,  
L'ruit trop amer des égards de nos soins.

---

## CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école  
Point ne manquait du don de la parole  
L'oiseau disert ; hormis dans les repas,  
Tel qu'une nonne, il ne parlait pas :  
Bien est-il vrai qu'il parlait comme un livre,  
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.  
Il n'étoit point de ces fiers perroquets  
Que l'air du siècle a rendus trop coquets,  
Et qui, sillés par des louches mondaines,  
N'ignorent rien des vanités humaines.  
Ver-Vert étoit un perroquet dévot,  
Une belle âme innocemment guidée ;  
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,  
Ne disoit onc un insolent mot :  
Mais en revanche il savoit des cantiques,  
Des *oremus*, des colloques mystiques ;  
Il disoit bien son *benédicite*,  
Et *notre mère*, et *notre charité*,  
Il savoit même un peu de soliloque,  
Et des traits fins de Marie-Macouque

Il avoit eu dans ce docte manoir  
Tous les secours qui mènent au savoir.  
Il étoit là maintes filles savantes  
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux  
Tous les noëls anciens et nouveaux.  
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,  
Bientôt l'élève égala ses régentes ;  
De leur tou même adroit imitateur,  
Il exprimoit la pieuse lenteur,  
Les saints soupirs, les notes languissantes  
Du chant des sœurs, colombes gémissantes ;  
Finalement Ver-Vert savoit par cœur  
Tout ce que sait une mere de chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un cloître,  
Un tel mérite au loin se fit connoître ;  
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir ,  
Il n'étoit bruit que des scenes mignonnes  
Du perroquet des bienheureuses nonnes ;  
De Moulins même on venoit pour le voir.  
Le beau Ver-Vert ne bougeoit du parloir.  
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,  
Portoit l'oiseau : d'abord aux spectateurs  
Elle en faisoit admirer les couleurs,  
Les agréments, la douceur enfantine ;  
Son air heureux ne manquoit point les cœurs ;  
Mais la beauté du tendre néophyte  
N'étoit encor que le moindre mérite ;  
On oublioit ces attrails enchanteurs  
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.  
Orné, rempli de saintes gentilleses  
Que lui dictoient les plus jeunes professes ,  
L'illustre oiseau commençoit son récit ;  
A chaque instant de nouvelles finesses,  
Des charmes neufs varioient son débit.  
Eloge unique et difficile à croire  
Pour tout parleur qui dit publiquement ,

Nul ne dormoit dans tout son auditoire ;  
 Quel orateur en pourroit dire autant ?  
 On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire,  
 Lui cependant, stylé parfaitement,  
 Bien convaincu du néant de la gloire,  
 Se rengorgeoit toujours dévotement,  
 Et triomphoit toujours modestement.  
 Quand il avoit débité sa science,  
 Serrant le bec, et parlant en cadence,  
 Il s'inclinoit d'un air sanctifié,  
 Et laissait là son monde édifié.  
 Il n'avoit dit que des phrases gentilles,  
 Que des douceurs, excepté quelques mots  
 De médisance, et tels propos de filles  
 Que par hasard il apprenoit aux guilles,  
 Ou que nos sœurs traitoient dans leur enclos.

Ainsi vivoit dans ce nid délectable,  
 En maître, en saint, en sage véritable,  
 Père Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé,  
 Gras comme un moine, et non moins vénérable,  
 Beau comme un cœur, savant comme un abbé,  
 Toujours aimé, comme toujours aimable,  
 Civilisé, musqué, pincé, rangé ;  
 Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,  
 Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.  
 O crime ! ô honte ! ô cruel souvenir !  
 Fatal voyage ! aux yeux de l'avenir  
 Que ne peut-on en dérober l'histoire !  
 Ah ! qu'un grand nom est un bien dangereux !  
 Un sort caché fut toujours plus heureux.  
 Sur cet exemple on peut ici m'en croire ;  
 Trop de talents, trop de succès flatteurs,  
 Traînent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom, Ver-Vert, tes prouesses brillantes,  
 Ne furent point bornes à ces climats ;

Le Renommée annonce les appas ,  
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.  
Là , comme on sait , la Visitation  
A son berceail de révérendes meres ,  
Qui , comme ailleurs , dans cette nation  
A tout savoir ne sont pas les dernières  
Par quoi bientôt , apprenant des premières  
Ce qu'on disoit du perroquet vanté ,  
Desir leur vint d'en voir la vérité.  
Desir de fille est un feu qui dévore ,  
Desir de nonne est cent fois pire encore.  
Déjà les cœurs s'envolent à Nevers ;  
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers  
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure  
En Nivernois à la supérieure ,  
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits  
Soit pour un temps amené par la Loire ;  
Et que , conduit au rivage nantais ,  
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire ,  
Et se prêter à de tendres souhaits.

La lettre part. Quand viendra la réponse ?  
Dans douze jours. Quel siècle jusque-là !  
Lettre sur lettre , et nouvelle semonce :  
On ne dort plus ; sœur Cécile en mourra.

Or à Nevers arrive enfin l'épître.  
Grave sujet ; on tient le grand chapitre :  
Telle requête eifarouche d'abord.  
Perdre Ver-Vert ! ô ciel ! plutôt la mort !  
Dans ces tombeaux , sous ces tours isolées ,  
Que ferons-nous si ce cher oiseau sort ?  
Ainsi parloient les plus jeunes voilées ,  
Dont le cœur vif , et las de son loisir ,  
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :  
Et , dans le vrai , c'étoit la moindre chose  
Que cette troupe , étroitement enclose ,  
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquoit ,

Fût pour le moins un pauvre perroquet,  
L'avis pourtant des mères assistantes,  
De ce sénat antiques présidentes,  
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,  
L'ont d'envoyer le pupille charmant  
Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,  
Elles craignoient qu'un refus obstiné  
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nautes :  
Ainsi jugea l'état embéguiné.

Après ce bill des myladys de l'ordre  
Dans la commune arrive grand désordre :  
Quel sacrifice ! y peut-on consentir ?  
Est-il donc vrai, dit la sœur Séraphine ?  
Quoi ! nous vivons, et Ver-Vert va partir !  
D'une autre part la mère sacristine  
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,  
Pleure, fremit, se pâme, perd la voix.  
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage  
D'un noir crayon leur trace ce voyage ;  
Pendant la nuit des songes pleins d'horreur  
Du jour encor redoublent la terreur.  
Trop vains regrets ! l'instant funeste arrive :  
Ja tout est prêt sur la fatale rive ;  
Il faut enfin se résoudre aux adieux,  
Et commencer une absence cruelle :  
Ja chaque sœur gémit en tourterelle,  
Et plaint d'avance un venvage ennuyeux.  
Que de baisers au sortir de ces lieux  
Reçut Ver-Vert ! Quelles tendres alarmes !  
On se l'arrache, on le baigne de larmes ;  
Plus il est prêt de quitter ce séjour,  
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.  
Enfin pourtant il a passé le tour :  
Du monastere avec lui fuit l'Amont.  
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle ;  
Reviens charmant, reviens toujours fidele ;



Que les zéphyrs te portent sur les flots ,  
 Tandis qu'ici dans un triste repos  
 Je languirai , forcément exilée ,  
 Sombre , inconnue , et jamais consolée :  
 Pars , cher Ver-Vert , et dans ton heureux cours  
 Sois pris par-tout pour l'ainé des Amours.  
 Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine ,  
 Qui pour distraire et charmer sa langueur ,  
 Entre deux draps avoit à la sourdine  
 Très souvent fait l'oraison dans Racine ,  
 Et qui , sans doute , auroit de très grand cœur  
 Loin du convent suivi l'oiseau parleur.

Mais c'en est fait , on embarque le drôle ,  
 Jusqu'à présent vertueux , ingénu ,  
 Jusqu'à présent modeste en sa parole :  
 Puisse son cœur , constamment défendu ,  
 Au cloître un jour rapporter sa vertu !  
 Quoi qu'il en soit , déjà la rame vole ;  
 Du bruit des eaux les airs ont retenti ;  
 Un bon vent souffle , on part , on est parti.

## CHANT TROISIEME.

LA même nef , légère et vagabonde ,  
 Qui voitrroit le saint oiseau sur l'onde ,  
 Portoit aussi deux nymphes , trois dragons ,  
 Une nourrice , un moine , deux Gascons :  
 Pour un enfant qui sort du monastere  
 C'étoit échoir en dignes compagnons !  
 Aussi Ver-Vert , ignorant leurs facons ,  
 Se trouva là comme en terre étrangere :  
 Nouvelle langue et nouvelles leçons.  
 L'oiseau surpris n'entendoit point leur style :  
 Ce n'étoient plus paroles d'évangile ;

Ce n'étoient plus ces pieux entretiens,  
 Ces traits de bible et d'oraisons mentales,  
 Qu'il entendoit chez nos douces vestales;  
 Mais de gros mots, et non des plus eluctiens:  
 Car les dragons, riez assez peu devote,  
 Ne parloient là que langue de gargotte;  
 Charmant au mieux les ennus du chemin,  
 Ils ne fêtoient que le patron du vin:  
 Puis les Gascons et les trois peronnelles  
 Y concertoient sur des tons deuelles:  
 De leur côté les bateliers juroient,  
 Rimoiént en dieu, blasphémoient, et sacroient;  
 Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,  
 Artienloit sans rien perdre des termes,  
 Dans le fracas, confus, embarrassé,  
 Ver-Vert gardoit un silence forcé;  
 Triste, timide, il n'osoit se produire,  
 Et ne savoit que penser et que dire.

Pendant la route on voulet par faveur  
 Faire causer le perroquet rêveur.  
 Frere Lubin d'un ton peu monastique  
 Interrogea le bean mélancolique:  
 L'oiseau benin prend son air de douceur,  
 Et, vous poussant un soupir méthodique,  
 D'un ton pédant répond, *Ave, ma sœur.*  
 A cet *Ave* jugez si l'on dut rire;  
 Tous en *chorus* bernent le pauvre sire.  
 Ainsi berné le novice interdit  
 Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit,  
 Et qu'il seroit mal mené des commeres  
 S'il ne parloit la langue des confreres:  
 Son cœur, né fier, et qui jusqu'à ce temps  
 Avoit été nourri d'un doux encens,  
 Ne put garder sa modeste constance  
 Dans cet assaut de mépris flétrissants.  
 A cet instant, en perdant patience,

Ver-Vert perdit sa première innocence.  
Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit  
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,  
Qui n'avoient pas su mettre en son esprit  
Du beau français les brillantes finesses,  
Les sons nerveux et les délicatesses.  
A les apprendre il met donc tous ses soins,  
Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.  
D'abord l'oiseau, comme il n'étoit pas bête,  
Pour faire place à de nouveaux discours,  
Vit qu'il devoit oublier pour toujours  
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête :  
Ils furent tous oubliés en deux jours ;  
Tant il trouva la langue à la dragonne  
Plus du bel air que les termes de nonne !  
En moins de rien l'éloquent animal,  
(Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !)  
L'animal, dis-je, éloquent et docile,  
En moins de rien fut rudement habile :  
Bien vite il sut jurer et maugréer  
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier ;  
Il démentit les célèbres maximes  
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes  
Que par degrés ; il fut un scélérat  
Profès d'abord, et sans noviciat.  
Trop bien sut-il graver en sa mémoire  
Tout l'alphabet des bateliers de Loire ;  
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,  
Lâchoit un mor... Ver-Vert faisoit l'écho :  
Lors applaudi par la bande susdite,  
Fier et content de son petit mérite,  
Il n'aima plus que le honteux honneur  
De savoir plaire au monde suborneur ;  
Et, dégradant son généreux organe,  
Il ne fut plus qu'un orateur profane.  
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur

Du ciel au diable emporte un jeune cœur !

Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,  
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,  
Chastes Iris du convent de Nevers ?

Sans doute, hélas ! vous faisiez des neuvaines  
Pour le retour du plus grand des ingrats,  
Pour un volage indigne de vos peines,  
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,  
De vos amours ne faisoit plus de cas.

Sans doute alors l'accès du monastère  
Étoit d'ennuis tristement obsédé ;

La grille étoit dans un deuil solitaire,  
Et le silence étoit presque gardé.

Cessez vos vœux : Ver-Vert n'en est plus digne :

Ver-Vert n'est plus cet oiseau révérend,

Ce perroquet d'une humeur si bénigne,

Ce cœur si pur, cet esprit si fervent :

Vous le dirai-je ? il n'est plus qu'un brigand,

Lâche apostat, blasphémateur insigne ;

Les vents légers et les nymphes des eaux

Ont moissonné le fruit de vos travaux.

Ne vantez point sa science infinie ;

Sans la vertu que vaut un grand génie ?

N'y pensez plus : l'infâme a sans pudeur

Prostitué ses talents et son cœur.

Déjà pourtant on approche de Nantes,

Où languissoient nos sœurs impatientes ;

Pour leurs desirs le jour trop tard naissoit,

Des ciens trop tard le jour disparoissoit.

Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,

A nous tromper toujours ingénieuse,

Leur promettoit un esprit cultivé,

Un perroquet noblement élevé,

Une voix tendre, honnête, édifiante,

Des sentiments, un mérite achevé :

Mais, ô douleur ! ô vaine et fausse attente !

La nef arrive, et l'équipage en sort.  
Une tourrière étoit assise au port :  
Dès le départ de la première lettre  
Là chaque jour elle venoit se mettre ;  
Ses yeux, errants sur le lointain des flots,  
Sembloient hâter le vaisseau du héros.  
En débarquant auprès de la bégueine,  
L'oiseau madré la connut à la mine,  
A son œil prude ouvert en tapiinois,  
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,  
A ses gants blancs, à sa mourante voix,  
Et mieux encore à sa petite croix.  
Il en fremit, et même il est croyable  
Qu'en militaire il la donnoit au diable ;  
Trop mieux aimant suivre quelque dragon  
Dont il savoit le bachique jargon,  
Qu'aller apprendre encor les litanies,  
La révérence, et les cérémonies.  
Mais force fut au grivois dépité  
D'être conduit au gîte détesté.  
Malgré ses cris, la tourrière l'emporte :  
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,  
Chemin faisant ; les uns disent au cou,  
D'autres au bras ; on ne sait pas bien où :  
D'ailleurs qu'importe ? à la fin, non sans peine,  
Dans le couvent la béate l'eumene ;  
Elle l'annonce. Avec grande rumeur  
Le bruit en court. Aux premières nouvelles  
La cloche sonne : on étoit lors au cœur ;  
On quitte tout, on court, on a des ailes :  
« C'est lui, ma sœur ! il est au grand parloir » !  
On vole en foule, on grille de le voir ;  
Les vieilles même, au marcher symétrique,  
Des ans tardifs ont oublié le poids :  
Tout rajennit ; et la mère Angélique  
Courut alors pour la première fois.

## CHANT QUATRIÈME.

Ox voit enfin, on ne peut se repaître  
Assez les yeux des beautés de l'oïseau :  
C'étoit raison, car le frippon, pour être  
Moussu bon garçon, n'en étoit pas moins beau ;  
Cet œil guerrier et cet air petit-maitre  
Lui pretotent même un agrément nouveau.  
Faut-il, grand dieu ! que sur le front d'un traître  
Brillent ainsi les plus tendres attraits !  
Que ne peut-on distinguer et connoître  
Les cœurs pervers à de difformes traits !  
Pour admirer les charmes qu'il rassemble  
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble :  
En entendant cet essaim bondonner  
On est à peine entendu Dieu tonner.  
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,  
Sans daigner dire un mot de pitié,  
Ronloît les yeux d'un air de jeune carme.  
Premier grief : cet air trop effronté  
Fut un scandale à la communauté.  
En second lieu, quand la mère prieure  
D'un air auguste, en fille intérieure,  
Voulut parler à l'oïseau libertin ;  
Pour premiers mots, et pour toute réponse,  
Nouchalamment, et d'un air de dédain,  
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,  
Mon gars répond avec un ton faquin :  
« Par la corbleu ! que les nonnes sont folles » !  
L'histoire dit qu'il avoit en chemin  
D'un de la troupe entendu ces paroles.  
A ce début la sœur Saint-Augustin,

D'un air sueré, voulant le faire taire,  
 En lui disant : Fi donc, mon très cher frere !  
 Le très cher frere, indocile et mutin,  
 Vous la rima très richement en tain.  
 Vive Jésus ! il est sorcier, ma mere !  
 Reprend la sœur. Juste Dieu ! quel coquin !  
 Quoi ! c'est donc là ce perroquet divin ?  
 Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Greve,  
 L'apostropha d'un *La peste te creve !*  
 Chacune vint pour brider le caquet  
 Du grenadier, chacune eut son paquet :  
 Turlupinant les jeunes précieuses,  
 Il imitoit leur courroux babillard ;  
 Plus déchainé sur les vieilles grondeuses,  
 Il bafouoit leur sermon nasillard.

Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,  
 Las, excédé de leurs fades propos,  
 Bouffi de rage, écumant de colere,  
 Il entonna tous les horribles mois  
 Qu'il avoit su rapporter des bateaux,  
 Jurant, sacrant d'une voix dissolue,  
 Faisant passer tout l'enfer en revue ;  
 Les B, les F, voltigeoient sur son bec.  
 Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.  
 « Jour de Dieu !... mor !... mille pipes de diables » !  
 Toute la grille, à ces mots effroyables,  
 Tremble d'horreur ; les nonnettes sans voix  
 Font, en fayant, mille signes de croix :  
 Toutes, pensant être à la fin du monde,  
 Courent en poste aux caves du couvent ;  
 Et sur son nez la mere Cunégonde  
 Se laissant choir, perd sa dernière dent.  
 Ouvrant à peine un sépulcral organe :  
 Pere éternel ! dit la sœur Bibiane,  
 Miséricorde ! ah ! qui nous a donne  
 Cet antechrist, ce démon incarné ?

Mon doux sauveur ! en quelle conscience  
Peut-il ainsi prier comme un damné ?  
Est-ce donc là l'esprit et la science  
De ce Ver-Vert si cheri, si prôné ?  
Qu'il soit banni ! qu'il soit remis en route !  
O dieu d'amour ! reprend la source écoute ,  
Quelles horreurs ! chez nos sœurs de Nevers  
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?  
Quoi ! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse !  
Quel hérétique ! ô divine sagesse !  
Qu'il n'entre point ! avec ce Lucifer  
En garnison nous aurions tout l'enfer.

Conclusion ; Ver-Vert est mis en cage :  
On se résout , sans tarder davantage ,  
A renvoyer le parleur scandaloux.  
Le pèlerin ne demandoit pas mieux.  
Il est proscrit , déclaré détestable ,  
Abominable , atteint et convaincu  
D'avoir tenté d'entamer la vertu  
Des saintes sœurs : toutes de l'exécration  
Signent l'arrêt , en pleurant le coupable ;  
Car quel malheur qu'il fût si dépravé ,  
N'étant encor qu'à la fleur de son âge ,  
Et qu'il portât , sous un si beau plumage ,  
La fiere humeur d'un escroc achevé ,  
L'air d'un païen , le cœur d'un réprouvé !

Il part enfin , porté par la tourière ,  
Mais sans la mordre en retournant au port :  
Une cabane emporte le compere ,  
Et sans regret il fuit ce triste bord.

De ses malheurs telle fut l'Iliade.  
Quel désespoir , lorsqu'enfin de retour  
Il vint donner pareille serenade ,  
Pareil scandale en son premier séjour !  
Que résoudront nos sœurs inconsolables ?  
Les yeux en pleurs , les sens d'horreurs troublés ,



En manteaux longs , en voiles redoublés ,  
Au discréttoire entrent neuf vénérables :  
Figurez-vous neuf siècles assembles.  
Là , sans espoir d'aucun heureux suffrage ,  
Privé des sœurs qui plaideroient pour lui ,  
En plein parquet enchainé dans sa cage ,  
Ver-Vert paroît sans gloire et sans appui.  
On est aux voix : déjà deux des sibylles  
En billets noirs ont crayonné sa mort ;  
Deux autres sœurs , un peu moins imbécilles ,  
Veulent qu'en proie à son malheureux sort  
On le renvoie au rivage profane  
Qui le vit naître avec le noir brachmane ;  
Mais de concert les cinq dernières voix  
Du châtimement déterminent le choix :  
On le condamne à deux mois d'abstinence ,  
Trois de retraite , et quatre de silence ;  
Jardins , toilette , alcoves , et biscuits ,  
Pendant ce temps lui seront interdits.  
Ce n'est point tout : pour comble de misère ,  
On lui choisit pour garde , pour geoliere ,  
Pour entretien , l'Alecton du couvent ,  
Une converse , infante donairiere ,  
Singe voilé , squelette octogénaire ,  
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.  
Malgré les soins de l'Argus inflexible ,  
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs ,  
Venant le plaindre avec un air sensible ,  
De son exil suspendoient les rigueurs :  
Sœur Posalie , au retour de matines ,  
Plus d'une fois lui porta des pralines ;  
Mais , dans les fers , loin d'un libre destin ,  
Tous les bonbons ne sont que chicotin.

Couvert de honte , instruit par l'infortune ,  
Ou las de voir sa compagne importune ,  
L'oiseau contrit se reconnut enfin :

Il oublia les dragons et le moine ;  
Et , pleinement remis à l'unisson  
Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton ,  
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.  
Quand on fut sûr de sa conversion ,  
Le vieux diyan , désarmant sa vengeance ,  
De l'exilé borna la pénitence.  
De son rappel , sans doute , l'heureux jour  
Va pour ces lieux être un jour d'alégresse ;  
Tous ses instants , donnés à la tendresse ,  
Seront filés par la main de l'Amour.  
Que dis-je ? hélas ! ô plaisirs infidèles !  
O vains attraits de délices mortelles !  
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs ;  
Café parfait , chansons , course légère ,  
Tumulte aimable et liberté plénière ;  
Tout exprimait de charmantes ardeurs ,  
Rien n'annonçait de prochaines douleurs :  
Mais , de nos sœurs ô largesse indiscrete !  
Du sein des maux d'une longue diete  
Passant trop tôt dans des flots de douceurs ,  
Bourré de sucre , et brûlé de liqueurs ,  
Ver-Vert tombant sur un tas de dragées ,  
En noirs cyprès vit ses roses changées.  
En vain les sœurs tâchoient de retenir  
Son ame errante et son dernier soupir ;  
Ce doux excès hâtant sa destinée ,  
Du tendre amour victime fortunée ,  
Il expira dans le sein du plaisir.  
On admiroit ses paroles dernières.  
Vénus enfin , lui fermant les paupieres ,  
Dans l'Élysée et les sacrés bosquets  
Le mene au rang des héros perroquets ,  
Près de celui dont l'amant de Corine  
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.  
Qui peut narrer combien l'illustre mort

Fut regretté ! la sœur dépositaire  
 En composa la lettre circulaire  
 D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.  
 Pour le garder à la race future,  
 Son portrait fut tiré d'après nature.  
 Plus d'une main, conduite par l'amour,  
 Sut lui donner une seconde vie  
 Par les couleurs et par la broderie ;  
 Et la Douleur, travaillant à son tour,  
 Peignit, broda des larmes à l'entour.  
 On lui rendit tous les honneurs funebres  
 Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.  
 Au pied d'un myrte on plaça le tombeau  
 Qui couvre encor le Mausole nouveau :  
 Là, par la main des tendres Artémises,  
 En lettres d'or ces rimes furent mises  
 Sur un porphyre environné de fleurs :  
 En les lisant on sent naître ses pleurs :

- Novices, qui venez causer dans ces bocages  
 « A l'insu de nos graves sœurs,
- Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages ;  
 « Apprenez nos malheurs.
- Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre,  
 « Parlez, mais parlez pour nous plaindre ;
- Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :  
 « Ci gît Ver-Vert, ci gisent tous les cœurs. »

On dit pourtant ( pour terminer ma glose  
 En peu de mots ) que l'ombre de l'oiseau  
 Ne loge plus dans le susdit tombeau ;  
 Que son esprit dans les nonnes repose,  
 Et qu'en tout temps, par la métempsychose,  
 De sœurs en sœurs l'immortel perroquet  
 Transportera son ame et son caquet.

# LE CAREME

## IN-PROMPTU.

Sous un ciel toujours rigoureux ,  
Au sein des flots impétueux ,  
Non loin de l'armorique plage ,  
Il est une isle , affreux rivage ,  
Habitacle marécageux ,  
Moitié peuplé , moitié sauvage ,  
Dont les habitants malheureux ,  
Séparés du reste du monde ,  
Semblent ne connoître que l'onde ,  
Et n'être connus que des cieux ,  
Des nouvelles de la nature  
Viennent rarement sur ces bords ;  
On n'y sait que par aventure ,  
Et par de très tardifs rapports ,  
Ce qui se passe sur la terre ,  
Qui fait la paix , qui fait la guerre ,  
Qui sont les vivants et les morts.

De cette étrange résidence  
Le curé , sans trop d'embarras ,  
Enseveli dans l'indolence  
D'une héréditaire ignorance ,  
Vit de baptême et de trépas ,  
Et d'offices qu'il n'entend pas ;  
Parmi les notables de l'isle  
Il est regardé comme habile  
Quand il peut dire quelquefois  
Le mois de l'an , le jour du mois.  
On va penser que j'exagère ,  
Et que j'outré le caractère :

« Quelle apparence , dira-t-on ?  
« Quelle isle assez abandonnée  
« Ignore le temps de l'année ?  
« Non , ce trait ne peut être bon  
« Que dans une isle imaginée  
« Par le fabuleux Robinson. »

De grace , censeur incrédule ,  
Ne jugez point sur ce soupçon.  
Un fait narré sans fiction  
Va vous enlever ce scrupule :  
Il porte la conviction ;  
Je n'y mettrai que la façon.

Le curé de l'isle susdite ,  
Vieux papa , bon Israélite ,  
( N'importe quand advint le cas )  
N'avoit point avant les étrennes  
Fait apporter de nos climats  
De guide-ânes ni d'almanachs ,  
Pour le guider dans ses antiennes ,  
Et régler ses petits états.  
Il reconnut sa négligence ;  
Mais trop tard vint la prévoyance.

La saison ne permettoit pas  
De faire voile vers la France :  
Abandonnée aux noirs frimas  
La mer n'étoit plus praticable ,  
Et l'on n'espéroit les bons vents  
Qui rendent l'onde navigable ,  
Et le continent abordable ,  
Qu'à la naissance du printemps.

Pendant ces trois mois de tempête  
Que faire sans calendrier ?  
Comment placer les jours de fête ?  
Comment les différencier ?  
Dans une pareille méprise  
Quelque autre curé plus savant

N'auroit pu régir son église ,  
Et peut être devotement ,  
Bravant les fougues de la bise ,  
Se seroit livré sans remise  
Aux périls du morte d'iment ;  
Mais , pour une telle imprudence ,  
Doné d'un trop bon jugement ,  
Notre bon prêtre assurément  
Cherissoit trop son existence.  
C'étoit d'ailleurs un vieux routier ,  
Qui , s'étant fait une habitude  
Des fonctions de son métier ,  
Officioit sans trop d'étude ,  
Et qui , dans sa décrépitude ,  
Dégoisoit psalmes et leçons  
Sans y faire tant de laçons.  
Prenant donc son parti sans peine ,  
Il annonce le premier mois ,  
Et recommande par trois fois  
A son assistance chrétienne  
De ne point finir la semaine  
Sans chommer la fête des rois.  
Ces premiers points étoient faciles ;  
Il ne trouva de l'embaras  
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas  
Où ranger les fêtes mobiles.  
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux ,  
Il décida , ne pouvant mieux ,  
Que ces fêtes , comme ignorées ,  
Ne seroient chez lui célébrées  
Que quand au retour du zéphyr ,  
Lui-même il auroit pu venir  
Prendre langue dans nos contrées.  
Il crut cet avis selon Dieu :  
Ce fut celui de son vicaire ,  
De Javotte sa ménagère ,

Et de son magister Mathieu ,  
La plus forte tête du lieu.

Ceci posé , janvier se passe ;  
Plus agile encor dans son cours ,  
Février fuit , mars le remplace ,  
Et l'aquilon régnoit toujours :  
Du printemps avec patience  
Attendant le prochain retour ,  
Et sur l'annuelle abstinence  
Prétendant cause d'ignorance ,  
Ou , bonnement et sans détour ,  
Par faute de reminiscence ,  
Notre vieux curé chaque jour  
Se mettoit sur la conscience  
Un chapon de sa basse-cour.  
Cependant , peursuit la chronique ,  
Le carême depuis un mois  
Sur tout l'univers catholique  
Étendoit ses austeres lois :  
L'isle seule , grace au bon homme ,  
A l'abri des statuts de Rome ,  
Voyoit ses libres habitants  
Vivre en gras pendant tout ce temps.  
De vrai ce n'étoit fine chere ;  
Mais cependant chaque insulaire ,  
Mi-paysan et mi-bourgeois ,  
Pouvoit parer son ordinaire  
D'un fin lard flanqué de vieux pois.  
A l'exemple du presbytere ,  
Tous , dans cette erreur salutare ,  
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux ,  
Tandis que nous jeûnions pour eux.

Enfin pourtant le froid Borée  
Quitta l'onde plus tempérée.  
Voyant qu'il étoit plus que temps  
D'instruire nos impénitents ,

Le diable, content de lui-même,  
 Ne retarda plus le printemps.  
 C'est tout lui qui, par stratagème,  
 Leur rendant contraire tout vent,  
 Avoit voulu, chemin faisant,  
 Leur escamoter un carême,  
 Pour se divertir en passant.  
 Le calme rétabli sur l'onde,  
 Mon curé, selon son serment,  
 Pour voir comment alloit le monde,  
 S'embarque sans retardement,  
 S'étant bien lesté la bedaine  
 De quatre tranches de jambon :  
 Fait digne de réflexion ;  
 Car de la sainte quarantaine  
 Déjà la cinquième semaine  
 Venoit de commencer son cours.  
 Il vient ; il trouve avec surprise  
 Que dans l'empire de l'église  
 Pâque revenoit dans dix jours :  
 « Dieu soit loué ! prenons courage,  
 « Dit-il enfonçant son castor ;  
 « Grace au Seigneur notre voyage  
 « Se trouve fait à temps encor  
 « Pour pouvoir, dans mon hermitage,  
 « Fêter Pâque selon l'usage ».  
 Content il rentre sur son bord,  
 Après avoir fait ses emplettes  
 Et d'almanachs et de lunettes.  
 Il part, il arrive à bon port  
 Dans ses solitaires retraites.  
 Le lendemain, jour des rameaux,  
 Prônant avec un zèle extrême,  
 Il notifie à ses vassaux  
 La date de notre carême :  
 « Mais, poursuit-il, j'ai mon système,



- « Mes freres , nous n'y perdrons rien ,
- « Et nous le rattraperons bien :
- « D'abord , avant notre abstinence ,
- « Pour garder l'usage ancien ,
- « Et bien remplir toute observance ,
- « Le mardi-gras sera mardi ;
- « Le jour des cendres , mercredi ;
- « Suivront trois jours de pénitence ,
- « Dans toute l'isle on jeûnera ;
- « Et dimanche , unis à l'église ,
- « Sans plus craindre aucune méprise ,
- « Nous chanterons l'*Alleluia*. »

## LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SEGONZAC.

**D**E mes écrits aimable confident,  
 Cher SEGONZAC, ma muse solitaire,  
 De ses ennuis brisant la chaîne austère,  
 Vient près de toi retrouver l'enjoûment.  
 Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant  
 Nous unissoit sur les rives de Loire,  
 Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,  
 Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,  
 Je te promis qu'au temple de mémoire  
 Je placerois le pupitre vivant,  
 Dont je t'appris la naissance et la gloire.  
 Je l'ai promis; je remplis mon serment.  
 A dire vrai, cette moderne histoire  
 Est un peu folle, il en faut convenir.  
 Est-ce un défaut? non, si c'est un plaisir.  
 Dans les langneurs de la mélancolie  
 Quoi! la sagesse est-elle de saison?  
 Un trait comique, une vive saillie,  
 Marqués au coin de l'aimable folie,  
 Consolent mieux qu'une froide oraison  
 Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.  
 Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévère  
 Adoncira ces grotesques portraits,  
 Et, les voilant d'une gaze légère,  
 Ne montrera que la moitié des traits.  
 Venons au fait : honni qui mal y pense !  
 Attention : j'ai toussé : je commence.

Non loin des bords du Cher et de l'Auron,

Dans un climat dont je tairai le nom ,  
 Est un vieux bourg , dont l'église sans vitres  
 A pour clergé le plus guenx des chapitres.  
 Là ne sont point de ces mortels fleuris  
 Qui , dans les bras d'une heureuse indolence ,  
 Exempts d'étude et libres d'abstinence ,  
 N'out qu'à nourrir leur brillant coloris :  
 On ne voit là que pâles effigies  
 Qui du champagne onc ne furent rougis ,  
 Que maigres clercs , chanoines avortons ,  
 Sans rabats fins et sans triples mentous ;  
 Contraints d'aller , traînant leurs faces blêmes ,  
 A chaque office , et de chanter eux-mêmes.  
 Ils ont pourtant , pour aider leur labeur ,  
 Un chapelain , et quatre enfants de chœur :  
 Ces jouvenceaux ont leur gîte ordinaire  
 Chez dame Barbe ; elle leur sert de mere  
 Et de soutien : le public est leur pere.

Il faut savoir , pour plus grande clarté ,  
 Que dame Barbe est une octogénaire ,  
 Un vétéran de la communauté ,  
 Fille jadis , au'ourd'hui douairiere ,  
 Qui des seize ans , d'un siecle corrompu  
 Craignant l'ecueil , pour mettre sa vertu  
 Mieux à couvert des mondains et des moines ,  
 Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines :  
 D'abord servante ; ensuite adroitement  
 Elle parvint jusqu'au gouvernement.  
 Déjà trois fois elle a vu dans l'église  
 De pere en fils chaque charge transmise.  
 Barbe , en un mot , au chapitre susdit  
 De race en race a gardé son crédit.  
 Or chez ladite arriva notre histoire  
 En juin dernier : l'aventure est notoire.

Par cas fortuit l'enfant de chœur Lucas  
 Avait nsé l'étui des pays bas :

Vous m'entendez ; sa enlote trop mûre  
Le trahissoit par mainte décompte ;  
Déjà la breche , augmentant tous les jours ,  
Démanteloit la place et les faubourgs ,  
Barbe le voit , s'attendrit : mais que faire ?  
Elle étoit pauvre , et l'étoffe étoit chère ;  
D'une autre part le chapitre étoit guenx ;  
Et puis d'ailleurs le petit malheureux ,  
Ouvrage né d'un auteur anonyme ,  
Ne connoissant parents ni legitime ,  
N'avoit en tout dans ce stérile lieu  
Pour se chauffer que la grace de Dieu ;  
Il languissoit dans une triste attente ,  
Gardant la chambre , et rarement debout ,  
L'afia pourtant l'habile gouvernante  
Sut lui forger une armure decente  
A peu de frais et dans un nouveau goût :  
Necessité tire parti de tout ;  
Necessité d'industrie est la mere.

Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire ,  
Vieux graduel , ample et pondreux bouquin ,  
Dont aux bons jours on paroit le lutrin ;  
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique  
Formoient le corps de ce grimoire antique ;  
De ces fenillets , de la crasse enduits ,  
L'âge avoit fait une étoffe en glacié ,  
La vieille crut qu'on pouvoit sans dommages  
Du livre affreux détacher quelques pages :  
Elle en prend quatre , et les coud proprement  
Pour reliaer un volume vivant.  
Mais le hasard voulut que l'ouvriere ,  
Très peu savante en pareille matiere ,  
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon  
Prît justement la messe du patron.  
L'ouvrage fait , elle en coiffe à la diable  
L'humanité du petit misérable ;

Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,  
 Ne craignoit plus les insultes du vent.  
 Or cependant arrive la saint Brice,  
 Fête du lieu, fête du grand office :  
 Le maître chantre, intendant du lutrin,  
 Vient au grand livre ; il cherche, mais en vain ;  
 A feuilleter il perd et temps et peine :  
 Il jure, il sacre, et s'imagine enfin  
 Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes ;  
 Mais par bonheur, dans ce triste embarras,  
 Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,  
 Qui, de grimauds renforçant une troupe,  
 Sans le savoir portoit l'office en croupe ;  
 Le chantre lit, et retrouve au niveau  
 Tous ses versets sur ce livre nouveau :  
 Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.  
 On délibère ; on décide soudain  
 Que le marmot, braqué sur le pupitre,  
 Y servira de livre et de lutrin.  
 Sur cet arrêt on le style au service ;  
 En quatre tours il apprend l'exercice.  
 Déjà d'un air intrépide et dévot  
 Lucas s'accroche à l'aigle du pivot :  
 A livre ouvert le chapier en lunettes  
 Vient entonner ; un groupe de mazettes  
 Très gravement poursuit ce chant falot,  
 Concert grotesque et digne de Callot.

Tout alloit bien jusques à l'évangile.  
 Ferme et plus fier qu'un sénateur romain,  
 Lucas, tenant sa façade immobile,  
 Avec succès auroit gagné la fin :  
 Mais, par malheur, une guêpe incivile,  
 Par la couture entr'ouvrant le vélin,  
 Déconcerta le sensible lutrin.  
 D'abord il souffre, il se fait violence,  
 Et, tenant bon, il enrage en silence ;

Mais l'aiguillon allant toujours son train,  
 Pour éviter l'insecte impitoyable,  
 Le lutrin fut en criant comme un diable ;  
 Et loin de là va, partant comme un trait,  
 Pour se guérir, retourner le feuillet.  
 Le fait est sûr : sans peine on peut m'en croire ;  
 De deux Gaseons je tiens toute l'histoire.

C'est pour toi seul, ami tendre et charmant,  
 Que j'ai permis à ma muse exilée,  
 Loin de tes yeux tristement isolée,  
 De s'égayer sur cet amusement,  
 Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment :  
 Que loin de toi jamais il ne transpire.

Si par hasard il vient à d'autres yeux,  
 Les esprits francs qui daigneront le lire,  
 Sans s'appliquer, follement scrupuleux,  
 A me trouver un crime dans mes jeux,  
 Honoreront peut-être d'un sourire  
 Ce libre essor d'un aimable délire,  
 Délassement d'un travail sérieux.  
 Pour les bigots et les froids précieux,  
 Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,  
 De nos chansons critiques ténébreux,  
 Censeurs de tout, exempts de rien produire,  
 Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.  
 Déjà j'en vois un trio langoureux  
 S'ensevelir dans un réduit poudreux,  
 Fronder mes vers, foudroyer et proscrire  
 Ce badinage, en faire un monstre affreux ;  
 Je les entends gravement s'entredire,  
 D'un air capable et d'un ton doucereux :  
 « Y pense-t-il ? quel écrit scandaleux !  
 « Quel temps perdu ! pourquoi, s'il veut écrire,  
 « Ne prend-il point des sujets plus pompeux,  
 « Des traits moraux, des éloges lamenteux ?... »  
 Mais, dédaignant leur absurde satire,

Aimable abbe, nous ne ferons que rire  
De voir ainsi ces graves ennuyeux  
Perdre à gronder, à me chercher des crimes,  
Bien plus de temps et de peines entre eux,  
Que je n'en perds à faconner ces rimes.

Pour toi, fidele au goût, au sentiment,  
Prime des travers de leur aigre doctrine.  
Tu n'iras point peser stoiquement  
Au grave poids d'une raison chagrine  
Les jeux légers d'une muse badine.  
Non : la raison, celle que tu chéris,  
A ses côtés laisse marcher les Ris,  
Et laisse au froc ces vertus trop fardées,  
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.  
Ainsi pensoit l'amusant du Cerceau :  
Sage enjoué, vertueux sans rudesse,  
Des sages faux évitant la tristesse,  
Il badina sans s'écarter du beau,  
Et sans jamais effrayer la sagesse ;  
Ainsi les traits de son heureux pinceau  
Plairont toujours, et de races en races  
Vivront gravés dans les fastes des Graces ;  
Et les censeurs, obstinés à ternir  
Son art chéri, par l'ennui pédantesque  
D'un français fade, ou d'un latin tudesque,  
Endormiront les siècles à venir.

# ÉPÎTRES.

---

## I. LA CHARTREUSE.

A M. D. D. N.

Pourquoi de ma sage indolence  
Interrompez-vous l'heureux cours ?  
Soit raison, soit indifférence,  
Dans une douce négligence,  
Et loin des muses pour toujours,  
J'al'oïs racheter en silence  
La perte de mes premiers jours ;  
Transfuge des routes ingrates  
De l'infructueux Hélicon,  
Dans les retraites des Socrates  
J'allais jouir de ma raison,  
Et m'arracher, malgré moi-même,  
Aux délicieuses erreurs  
De cet art brillant et suprême  
Qui, malgré ses attraits flatteurs,  
Toujours peu sûr et peu tranquille,  
Fait de ses plus chers amateurs  
L'objet de la haine imbécille  
Des pédants, des prudes, des sots,  
Et la victime des cagots :  
Mais votre épître enchanteresse,  
Pour moi trop prodigue d'encens,  
Des douces vapeurs du Permesse  
Vient encore enivrer mes sens.  
Vainement j'abjurois la rime,  
L'haleine légère des vents  
Emportoit mes foibles serments.



Aminte, votre goût ranime  
Mes accords et ma liberté ;  
Entre Uranie et Ierpsichore  
Je reviens m'amuser encore  
Au Pînde que j'avois quitté :  
Tel, par sa pente naturelle,  
Par une erreur ton ours nouvelle,  
Quoiqu'il semble changer son cours,  
Autour de la flamme infidèle  
Le papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rîmes légères  
Je vous offre des traits sincères  
Du gîte où je suis transplanté.  
Mais comment faire, en vérité ?  
Entouré d'objets déplorables,  
Pourrai-je de couleurs aimables  
Egayer le sombre tableau  
De mon domicile nouveau ?  
Y répandrai-je cette aisance,  
Ces sentiments, ces traits diserts,  
Et cette molle négligence  
Qui, mieux que l'exacte cadence,  
Embellit les aimables vers ?  
Je ne suis plus dans ces bocages  
Où, plein de riantes images,  
J'aimai souvent à m'égayer ;  
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,  
Ni vous-même pour m'inspirer.  
Quand, arraché de vos rivages  
Par un destin trop rigoureux,  
J'entraî dans ces manoirs sauvages,  
Dieux ! quel contraste douloureux !  
Au premier aspect de ces lieux,  
Pénétré d'une horreur secrète,  
Mon cœur, subitement flétri,  
Dans une surprise muette

Restâ long-temps enseveli,  
Quoi qu'il en sort, je vis encore ;  
Et, malgré vingt sujets divers  
De regrets et de tristes airs ,  
Ne craignez point que je deplore  
Mon infortune dans ces vers.  
De l'assoupissante élégie  
Je méprise trop les fadeurs ;  
Phébus me plonge en léthargie  
Dès qu'il fredonne des langueurs ;  
Je cesse d'estimer Ovide  
Quand il vient sur de foibles tons  
Me chanter, pleureur insipide ,  
De longues lamentations :  
Un esprit mâle et vraiment sage ,  
Dans le plus invincible ennui ,  
Dédaignant le triste avantage  
De se faire plaindre d'autrui ,  
Dans une égalité hardie  
Foule aux pieds la terre et le sort ,  
Et joint au mépris de la vie  
Un égal mépris de la mort ;  
Mais sans cette âpreté stoïque ,  
Vainqueur du chagrin léthargique ,  
Par un heureux tour de penser ,  
Je sais me faire un jeu comique  
Des peines que je vais tracer.  
Ainsi l'aimable poésie ,  
Qui dans le reste de la vie  
Porte assez peu d'utilité ,  
De l'objet le moins agréable  
Vient adoucir l'austérité ,  
Et nous sauve au moins par la fable  
Des ennuis de la vérité.  
C'est par cette vertu magique  
Du télescope poétique

Que je retrouve encor les ris  
Daus la lucarne infortunée  
Où la bizarre destinée  
Vient de m'enterrer à Paris.

Sur cette montagne empestée  
Où la foule toujours crottée  
De prestolets provinceiaux  
Trotte sans cause et sans repos  
Vers ces demeures odieuses  
Où reguent les longs arguments  
Et les harangues ennuyeuses,  
Loïn du séjour des agréments ;  
Enfin, pour fixer votre vue,  
Dans cette pédantesque rue  
Où trente faquins d'imprimeurs,  
Avec un air de conséquence,  
Donnent froidement audience  
A cent faméliques auteurs,  
Il est un édifice immense  
Où dans un loisir studieux  
Les doctes arts forment l'enfance  
Des fils des héros et des dieux :  
Là, du toit d'un cinquième étage  
Qui domine avec avantage  
Tout le climat grammairien,  
S'élève un antre aérien,  
Un astrologique hermitage,  
Qui paroît mieux, dans le lointain,  
Le nid de quelque oiseau sauvage  
Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite,  
C'est de ce céleste tombeau,  
Que votre ami, nouveau stylite,  
A la lueur d'un noir flambeau,  
Penché sur un lit sans rideau,  
Dans un déshabillé d'hermite,

Vous griffonne aujourd'hui sans tard,  
Et peut-être sans trop de suite,  
Ces vers enlilés au hasard :  
Et tandis que pour vous je veille  
Long-temps avant l'aube vermeille,  
Empaqueté comme un lappon,  
Cin piante rats à mon oreille  
Roulent encore en faux-boudon.

Si ma chambre est ronde ou quarrée,  
C'est ce que je ne dirai pas ;  
Tout ce que j'en sais, sans compas,  
C'est que, depuis l'oblique entrée,  
Dans cette cage resserrée  
On peut former jusqu'à six pas ;  
Une lucarne mal vitrée,  
Près d'une gouttière livrée  
A d'interminables sabbats,  
Où l'université des chats,  
A minuit, en robe fourrée,  
Vient tenir ses bruyants états,  
Une table mi-démembrée,  
Près du plus humble des grabats ;  
Six brins de paille délabrée,  
Tressés sur deux vieux échalas :  
Voilà les meubles délicats  
Dont ma chartreuse est décorée,  
Et que les frères de Borée  
Bouleversent avec fracas,  
Lorsque sur ma niche éthérée  
Ils préludent aux liets combats  
Qu'ils vont livrer sur vos climats,  
Ou quand leur troupe conjurée  
Y vient préparer ces frimas  
Qui versent sur chaque contrée  
Les catarrhes et le trépas.  
Je n'outre rien ; telle est en somme

La demeure où je vis en paix ,  
Concitoyen du peuple gnome ,  
Des sylphides et des follets :  
Telles on nous peint les tanières  
Où gisent , ainsi qu'au tombeau ,  
Les pythonisses , les sorcières ,  
Dans le donjon d'un vieux château ;  
Ou tel est le sublime siège  
D'où , flanqué des trente-deux vents ,  
L'auteur de l'almanach de Liege  
Lorgne l'histoire du beau temps ,  
Et fabrique avec privilege  
Ses astronomiques romans.

Sur ce portrait abominable  
On penseroit qu'en lieu pareil  
Il n'est point d'instant délectable  
Que dans les heures du sommeil.  
Pour moi , qui d'un poids équitable  
Ai pesé des foibles mortels  
Et les biens et les maux réels ,  
Qui sais qu'un bonheur véritable  
Ne dépendit jamais des lieux ,  
Que le palais le plus pompeux  
Souvent renferme un misérable ,  
Et qu'un désert peut être aimable  
Pour quiconque sait être heureux ;  
De ce Caucase inhabitable  
Je me fais l'Olympe des dieux ;  
Là , dans la liberté suprême ,  
Semant de fleurs tous mes instants ,  
Dans l'empire de l'hiver même  
Je trouve les jours du printemps.  
Calme heureux ! loisir solitaire !  
Quand on jouit de ta douceur ,  
Quel antre n'a pas de quoi plaire ?  
Quelle caverne est étrangère

Lorsqu'on y trouve le bonheur ;  
Lorsqu'on y vit sans spectateur  
Dans le silence littéraire,  
Loin de tout importun jaseur,  
Loin des froids discours du vulgaire,  
Et des hauts tons de la grandeur ;  
Loin de ces troupes doucereuses  
Où d'insipides précieuses,  
Et de petits fats ignorants,  
Viennent, conduits par la Folie,  
S'ennuyer en cérémonie,  
Et s'endormir en compliments ;  
Loin de ces plates coteries  
Où l'on voit souvent réunies  
L'ignorance en petit manteau,  
La bigoterie en lunettes,  
La minauderie en corsettes,  
Et la réforme en grand chapeau ;  
Loin de ce médissant infâme  
Qui de l'imposture et du blâme  
Est l'impur et bruyant écho ;  
Loin de ces sots atrabilaires  
Qui, cousus de petits mystères,  
Ne nous parlent qu'*incognito* ,  
Loin de ces ignobles Zoïles ,  
De ces enfileurs de dactyles,  
Coiffés de phrases imbécilles  
Et de classiques préjugés,  
Et qui, de l'enveloppe épaisse  
Des pédants de Rome et de Grèce  
N'étant point encor dégagés,  
Portent leur petite sentence  
Sur la rime et sur les auteurs  
Avec autant de connoissance  
Qu'un aveugle en a des couleurs ;  
Loin de ces voix acariâtres

Qui, dogmatisant sur des riens,  
Apportent dans les entretiens  
Le bruit des banes opiniâtres,  
Et la profonde déraison  
De ces disputes soldatesques  
Où l'on s'insulte à l'unisson  
Pour des miseres pédantesques,  
Qui sont bien moins la vérité  
Que les rêves creux et burlesques  
De la crédule antiquité ;  
Loin de la gravité chinoise  
De ce vieux druide empesé  
Qui, sous un air symétrisé,  
Parle à trois temps, rit à la toise,<  
Regarde d'un œil apprêté,  
Et m'ennuie avec dignité ;  
Loin de tous ces faux cénobites  
Qui, voués encor tout entiers  
Aux vanités qu'ils ont proscrites,  
Errant de quartiers en quartiers,  
Vont, dans d'équivoques visites,  
Porter leurs faces parasites,  
Et le dégoût de leurs moutiers ;  
Loin de ces faussets du Parnasse,  
Qui, pour avoir glapi par fois  
Quelque épithalame à la glace  
Dans un petit monde bourgeois,  
Ne causent plus qu'en folles rimes,  
Ne vous parlent que d'Apollon,  
De Pégase, et de Cupidon,  
Et telles fadeurs synonymes,  
Ignorant que ce vieux jargon,  
Relégué dans l'ombre des classes,  
N'est plus aujourd'hui de saison  
Chez la brillante fiction,  
Que les tendres lyres des Graces

Se montent sur un autre ton ,  
Et qu'enfin , de la foule obscure  
Qui rampe au marais d'Hélicon ,  
Pour sauver ses vers et son nom ,  
Il faut être sans imposture  
L'interprete de la nature ,  
Et le peintre de la raison ;  
Loin enfin , loin de la presence  
De ces timides discoureurs  
Qui , non guéris de l'ignorance  
Dont on a pétri leur enfance ,  
Restent noyés dans mille erreurs ,  
Et damnent toute ame sensée  
Qui , loin de la route tracée  
Cherchant la persuasion ,  
Ose soustraire sa pensée  
A l'aveugle prévention.

A ces traits je pourrois , Aminte ,  
Ajouter encor d'autres mœurs ;  
Mais sur cette légère empreinte  
D'un peuple d'ennuyeux causeurs ,  
Dont j'ai nuancé les couleurs ,  
Jugez si toute solitude  
Qui nous sauve de leurs vains bruits  
N'est point l'asile et le pourpris  
De l'entiere béatitude ?  
Que dis-je ! est-on seul , après tout ,  
Lorsque , touché des plaisirs sages ,  
On s'entretient dans les ouvrages  
Des dieux de la lyre et du goût ?  
Par une illusion charmante ,  
Que produit la verve brillante  
De ces chantres ingénieux ,  
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux ,  
Non sous ces vêtements funebres ,  
Non sous ces dehors odieux



Qu'apportent du sein des ténèbres  
Les fantômes des malheureux,  
Quand, vengeurs des crimes célèbres,  
Ils montent aux terrestres lieux,  
Mais sous cette parure aisée,  
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,  
Que les citoyens d'Elysée  
Sauvent du souffle de la mort.

Tantôt de l'azur d'un nuage  
Plus brillant que les plus beaux jours  
Je vois sortir l'ombre volage  
D'Anacréon, ce tendre sage,  
Le Nestor du galant rivage,  
Le patriarche des Amours.  
Epris de son doux badinage,  
Horace accourt à ses accents,  
Horace, l'ami du bon sens,  
Philosophe sans verbiage,  
Et poète sans fade encens.  
Autour de ces ombres aimables,  
Couronnes de roses durables,  
Chapelle, Chanlieu, Pavillou,  
Et la naïve Deshoulières,  
Viennent unir leurs voix légères,  
Et font badiner la raison;  
Taudis que le Tasse et Milton,  
Pour eux des trompettes guerrières  
Adoucissent le double ton.  
Tantôt à ce folâtre groupe  
Je vois succéder une troupe  
De morts un peu plus sérieux,  
Mais non moins charmants à mes yeux :  
Je vois Saint-Réal et Montagne  
Entre Séneque et Lucien :  
Saint-Evremond les accompagne ;  
Sur la recherche du vrai bien

Je le vois porter la lumière :  
 La Rochefoucauld, la Bruyère,  
 Viennent embellir l'entretien,  
 Bornant au doux fruit de leurs plumes  
 Ma bibliothèque et mes vœux,  
 Je laisse aux savants poudreux  
 Ce vaste chaos de volumes  
 Dont l'erreur et les sots divers  
 Ont infatigué l'univers,  
 Et qui, sous le nom de science,  
 Semés et reproduits par-tout,  
 Immortalisent l'ignorance,  
 Les mensonges, et le faux goût.

C'est ainsi que, par la présence  
 De ces morts vainqueurs des destins,  
 On se console de l'absence,  
 De l'oubli même des humains.  
 A l'abri de leurs noirs orages,  
 Sur la cime de mon rocher,  
 Je vois à mes pieds les naufrages  
 Qu'ils vont imprudemment chercher.  
 Pourquoi dans leur foule importune  
 Voudriez-vous me rétablir ?  
 Leur estime ni leur fortune  
 Ne me causent point un desir.  
 Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,  
 Dans la commune illusion,  
 Offusquer mes propres lumières  
 Du bandeau de l'opinion ?  
 Irois-je, adulateur sordide,  
 Encenser un sot dans l'éclat,  
 Amuser un Crésus stupide,  
 Et monseigneuriser un fat ;  
 Sur des espérances frivoles,  
 Adorer avec lâcheté  
 Ces chimériques fariboles

De grandeur et de dignité ;  
Et, vil client de la fierté,  
A de méprisables idoles  
Prostituer la vérité ?  
Irois-je, par d'indignes brigues,  
M'ouvrir des palais fastueux,  
Languir dans de folles fatigues,  
Ramper à replis tortueux  
Dans de puériles intrigues,  
Sans oser être vertueux ?  
De la sublime poésie  
Profanant l'aimable harmonie,  
Irois-je, par de vains accents,  
Chatouiller l'oreille engourdie  
De cent ignares importants,  
Dont l'âme massive, assoupie  
Daus des organes impuissants,  
On livrée aux fougues des sens,  
Ignore les dons du génie,  
Et les plaisirs des sentiments ?  
Irois-je pâlir sur la rime  
Dans un siècle insensible aux arts,  
Et de ce rien qu'on nomme estime  
Affronter les nombreux hasards ?  
Et d'ailleurs, quand la poésie,  
Sortant de la nuit du tombeau,  
Reprendroit le sceptre et la vie  
Sous quelque Richelieu nouveau,  
Pourrois-je au char de l'immortelle  
M'enchaîner encor plus long-temps ?  
Quand j'aurai passé mon printemps  
Pourrai-je vivre encor pour elle ?  
Car enfin au lyrique essor,  
Fait pour nos bouillantes années,  
Dans de plus solides journées  
Voudrois-je me livrer encor ?

Persnadé que l'harmonie  
Ne verse ses heureux présents  
Que sur le matin de la vie,  
Et que, sans un peu de folie,  
On ne rime plus a trente ans?  
Suivrois-je un jour à pas pesants  
Ces vieilles muses donairieres,  
Ces meres septuagenaires  
Du madrigal et des sonnets,  
Qui, n'ayant été que poetes,  
Rimaillent encore en lunettes,  
Et meurent au bruit des sifflets?  
Egaré dans le noir dédale  
Où le fantôme de Thémis,  
Couché sur la pourpre et les lis,  
Penche la balance inégale,  
Et tire d'une urne vénale  
Des arrêts dictés par Cypris?  
Irois-je, orateur mercenaire  
Du faux et de la vérité,  
Chargé d'une haine étrangere,  
Vendre aux querelles du vulgaire  
Ma voix et ma tranquillité,  
Et dans l'autre de la chicane,  
Aux lois d'un tribunal profane  
Pliant la loi de l'Immortel,  
Par une éloquence anglicane  
Saper et le trône et l'autel?  
Aux sentiments de la nature,  
Aux plaisirs de la vérité,  
Préférant le goût frelaté  
Des plaisirs que fait l'imposture,  
Ou qu'invente la vanité,  
Voudrois-je partager ma vie  
Entre les jeux de la folie  
Et l'ennui de l'oisiveté,

Et trouver la mélancolie  
Dans le sein de la volupté ?  
Non, non ; avant que je m'enchaîne  
Dans aucun de ces vils partis  
Vos rivages verront la Seine  
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vu les chimères ;  
Sur leurs fortunes mensongères  
J'ai vu régner la folle erreur ;  
J'ai vu mille peines cruelles  
Sous un vain masque de bonheur,  
Milles petitessees réelles  
Sous une ecorce de grandeur,  
Mille lâchetes infidèles  
Sous un coloris de candeur ;  
Et j'ai dit au fond de mon cœur :  
Heureux qui dans la paix secrète  
D'une libre et sûre retraite  
Vit ignorer, content de peu ,  
Et qui ne se voit point sans cesse  
Jouet de l'aveugle déesse ,  
Ou dupe de l'aveugle dieu !

A la sombre misanthropie  
Je ne dois point ces sentiments :  
D'une fausse philosophie  
Je hais les vains raisonnements ;  
Et jamais la bigoterie  
Ne décida mes jugements.  
Une indifférence suprême,  
Voilà mon principe et ma loi ;  
Tout lieu, tout destin, tout système,  
Par-là devient égal pour moi.  
Où je vois naître la journée,  
Là, content, j'en attends la fin,  
Prêt à partir le lendemain,  
Si l'ordre de la destinée

Vient m'ouvrir un nouveau chemin,  
Sans opposer un goût rebelle  
A ce domaine souverain,  
Je me suis fait du sort humain  
Une peinture trop fidele ;  
Souvent dans les champêtres lieux  
Ce portrait frappera vos yeux.  
En promenant vos rêveries  
Dans le silence des prairies,  
Vous voyez un foible rameau  
Qui, par les jeux du vague Eole,  
Enlevé de quelque arbrisseau,  
Quitte sa tige, tombe, vole  
Sur la surface d'un ruisseau ;  
Là, par une invincible pente,  
Forcé d'errer et de changer,  
Il flotte au gré de l'onde errante  
Et d'un mouvement étranger ;  
Souvent il paroît, il surnage,  
Souvent il est au fond des eaux ;  
Il rencontre sur son passage  
Tous les jours des pays nouveaux,  
Tantôt un fertile rivage  
Bordé de coteaux fortunés,  
Tantôt une rive sauvage,  
Et des déserts abandonnés :  
Parmi ces erreurs continues  
Il fuit, il vogue jusqu'au jour  
Qui l'ensevelit à son tour  
Au sein de ces mers inconnues  
Où tout s'abyme sans retour.

Mais qu'ai-je fait ? Pardon, Aminte,  
Si je viens de moraliser ;  
Dans une lettre sans contrainte  
Je ne prétendois que causer.  
Où sont, hélas ! ces douces heures

Où, dans vos aimables demeures,  
Partageant vos discours charmants,  
Je partageois vos sentiments ?  
Dans ces solitudes riantes  
Quand me verrai-je de retour ?  
Courez, volez, heures trop lentes  
Qui retardez cet heureux jour !  
Oui, dès que les desirs aimables,  
Jointes aux souvenirs delectables,  
M'emportent vers ce doux séjour,  
Paris n'a plus rien qui me pique.  
Dans ce jardin si magnifique,  
Embelli par la main des rois,  
Je regrette ce bois rustique  
Où l'écho répétoit nos voix ;  
Sur ces rives tumultueuses  
Où les passions fastueuses  
Font régner le luxe et le bruit  
Jusque dans l'ombre de la nuit,  
Je regrette ce tendre asile  
Où sous des feuillages secrets  
Le Sommeil repose tranquille  
Dans les bras de l'aimable Paix ;  
A l'aspect de ces eaux captives  
Qu'en mille formes fugitives  
L'art sait euchaîner dans les airs,  
Je regrette cette onde pure  
Qui, libre dans les antres verds,  
Suit la pente de la nature,  
Et ne connoît point d'autres fers ;  
En admirant la mélodie  
De ces voix, de ces sons parfaits,  
Où le goût brillant d'Ausonie  
Se mêle aux agréments français,  
Je regrette les chansonnettes  
Et le son des simples musettes

Dont retentissent les coteaux ,  
Quand vos bergères fortunées ,  
Sur les soirs des belles poutices ,  
Ramenent gaiement leurs troupeaux ;  
Dans ces palais où la mollesse ,  
Peinte par les mains de l'Amour  
Sur une toile enchanteresse ,  
Ouvre les fastes de sa cour ,  
Je regrette ces jeunes hêtres  
Où ma muse plus d'une fois  
Grava les louanges champêtres  
Des divinités de vos loix ;  
Parmi la foule trop habile  
Des beaux diseurs du nouveau style ,  
Qui , par de bizarres détours ,  
Quittant le ton de la nature ,  
Répandent sur tous leurs discours  
L'académique enluminure  
Et le vernis des nouveaux tours ,  
Je regrette la bonhomie ,  
L'air loyal , l'esprit non pointu ,  
Et le patois tout ingénu  
Du cure de la seigneurie ,  
Qui , n'usant point sa belle vie  
Sur des écrits laborieux ,  
Parle comme nos bons aïeux ,  
Et donneroit , je le parie ,  
L'histoire , les héros , les dieux ,  
Et toute la mythologie ,  
Pour un quartant de Condrieux.

Ainsi de mes plaisirs d'automne  
Je me remets l'enchantement ;  
Et , de la tardive Pomone  
Rappelant le regne charmant ,  
Je me redis incessamment :  
Dans ces solitudes riantes



Quand me verrai-je de retour ?  
Courez, volez, heures trop lentes  
Qui retardez cet heureux jour !  
Claire fontaine, aimable Isore ,  
Rive où les Graces font éclore  
Des fleurs et des jeux éternels ,  
Près de la source , avant l'aurore ,  
Quand reviendrai-je boire encore  
L'oubli des soins et des mortels ?  
Dans cette gracieuse attente ,  
Aminte, l'amitié constante  
Entretenant mon souvenir ,  
Elle endort ma peine présente  
Dans les songes de l'avenir.  
Lorsque le dieu de la lumière ,  
Échappé des feux du lion ,  
Du dieu que couronne le lierre  
Ouvrira l'aimable saison ,  
J'en jure le pèlerinage :  
Envole de mon hermitage ,  
Je vous apparôitrai soudain  
Dans ce parc d'éternel ombrage ,  
Ou souvent vous rêvez en sage ,  
Les lettres d'Usbeck à la main ;  
Ou bien dans ce vallon fertile  
Où, cherchant un secret asile ,  
Et trouvant des périls nouveaux ,  
La perdrix , en vain fugitive ,  
Rappelle sa troupe craintive  
Que nous chassons sur les coteaux.  
Vous me verrez toujours le même ,  
Mortel sans soin , ami sans fard ,  
Pensant par goût , rimant sans art ,  
Et vivant dans un calme extrême  
Au gré du temps et du hasard.  
Là , dans de charmantes parties ,

D'humeurs hautes assorties,  
Portant des esprits dégagés  
De soucis et de préjugés,  
Et retranchant de notre vie  
Les façons, la cérémonie,  
Et tout populaire fardeau,  
Loin de l'humaine comédie,  
Et comme en un monde nouveau,  
Dans une charmante pratique  
Nous réaliserons enfin  
Cette petite république  
Si long-temps projetée en vain.  
Une divinité commode,  
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,  
Fondera ce nouvel état;  
La Franchise en fera le code;  
Les Jeux en seront le sénat;  
Et sur un tribunal de roses,  
Siege de notre consulat,  
L'Enjoûment jugera les causes.  
On exclura de ce climat  
Tout ce qui porte l'air d'étude:  
La Raison, quittant son ton rude,  
Prendra le ton du sentiment;  
La Vertu n'y sera point prude;  
L'Esprit n'y sera point pédant;  
Le Savoir n'y sera mettable  
Que sous les traits de l'Agrément:  
Pourvu que l'on sache être aimable,  
On y saura suffisamment:  
On y proscrira l'étalage  
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis:  
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;  
Mais, sous le nom de badinage,  
Il sera quelquefois permis  
De rimer quelques chansonnettes,

Et d'embellir quelques sornettes  
Du poétique coloris ,  
En répandant avec finesse ,  
Une nuance de sagesse  
Jusque sur Bacchus et les Ris.  
Par un arrêt en vaudivilles  
On bannira les faux plaisants ,  
Les cagots fades et rampants ,  
Les complimenteurs imbécilles ,  
Et le peuple de froids savants.  
Enfin cet heureux coin du monde  
N'aura pour but dans ses statuts  
Que de nous soustraire aux abus  
Dont ce bon univers abonde.  
Toujours sur ces lieux enchanteurs  
Le soleil , levé sans nuages ,  
Fournira son cours sans orages ,  
Et se couchera dans les fleurs.

Pour prévenir la décadence  
Du nouvel établissement ,  
Nul indiscret , nul inconstant ,  
N'entrera dans la confiance :  
Ce canton vent être inconnu.  
Ses charmes , sa béatitude ,  
Pour base ayant la solitude ,  
S'il devient peuple , il est perdu.  
Les états de la république  
Chaque automne s'assembleront ;  
Et là notre regret unique ,  
Nos uniques peines seront  
De ne pouvoir toute l'année  
Suivre cette loi fortunée  
De philosophiques loisirs ,  
Jusqu'à ce moment où la Parque  
Emporte dans la même barque  
Nos jeux , nos cœurs , et nos plaisirs.

## II. LES OMBRES.

A M. D. D. N.

**D**ES régions de Sylphirie ,  
 De ce séjour aétien  
 Dont ma douce philosophie  
 Sait bannir la mélancolie  
 En rimant quelque aimable rien ,  
 Salut , santé toujours fleurie ,  
 Solitude , et libre entretien  
 A la république chérie  
 Dont une tendre rêverie  
 M'a déjà rendu citoyen.

Dans votre épître ingénieuse  
 Vous prétendez que le pinceau  
 Qui vous a tracé la CHARTREUSE  
 N'en a pas fini le tableau ,  
 Et vous m'engagez à décrire  
 D'un crayon léger et ladin  
 La carte du classique empire ,  
 Et les mœurs du peuple latin.

A la gaité de nos maximes  
 Pour ajuster ce grave objet ,  
 Et n : point porter dans mes rimes  
 La sécheresse du sujet ,  
 Écartons la muse empesée  
 Qui , se guindant sur de grands mots ,  
 Préside à la prose toisée  
 Des poètes collégiaux.  
 Je vous ai dépeint l'Elysée  
 Dans le plaisir pur et parfait

De mon hermitage seeret :  
Par un constraste assez bizarre ,  
Dans ce nouvel amusement ,  
Je vais vous chanter le Ténare ,  
Non sur un ton triste et pesant :  
Ennemi des muses plaintives ,  
Jusque sur les fatales rives  
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves  
Dans un silence rigoureux ,  
Des pleurs , des prisons , des entraves ,  
Un séjour vaste et ténébreux ,  
Des cœurs dévoués à la plainte ,  
Des jours filés par les ennuis ,  
N'est-ce point la fidele empreinte  
Du triste royaume des nuits ?  
N'en doutez point , ce que la fable  
Nous a chanté des sombres bords ,  
Cette peinture redoutable  
Du profond empire des morts ,  
C'étoit l'image prophétique  
Des manoirs que j'offre à vos yeux ,  
Et l'histoire trop véridique  
De leurs habitants malheureux .  
Avec l'Érebe et son cortège  
Confrontez ces antres divers ,  
Et dans le portrait d'un collage  
Vous reconuoîtrez les enfers .  
Tel étoit le vrai parallele  
Que dans cette derniere nuit  
Un songe offroit à mon esprit :  
Aminte , je me le rappelle ;  
Dans ce délire réfléchi  
Je croyois vous conduire ici ;  
Et , si ma mémoire est fidele ,  
Je vous entretencois ainsi :

Venez, de la docte poussiere  
Osez franchir les tourbillons ;  
Perçons l'infernale carrière  
Des scholastiques régions :  
Là, comme aux sources du Cocyte ,  
On ne connoît plus les beaux jours ;  
Sur cette demeure proscrite  
La nuit semble régner toujours ,  
Là de la charmante nature  
On ne trouve plus les beautés ;  
Les eaux, les fleurs, ni la verdure ,  
N'ornent point ces lieux détestés ;  
Les seuls oiseaux d'affreux augure  
Y forment des sons redoutés.  
Dès l'abord de ce gouffre horrible  
Tout nous retrace l'Achéron.  
Voyez ce portier inflexible ,  
Qui, payé pour être terrible ,  
Et muni d'un cœur de Huron ,  
Réunit dans son caractère  
La triple rigueur de Cerbere  
Et l'ame avare de Caron :  
Ainsi que ces ombres légères  
Qui pour leurs demeures premières  
Formoient des regrets et des vœux ,  
Les jeunes captifs de ces lieux  
Voltigent auprès des barrières ,  
Sans pouvoir échapper aux yeux  
De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques  
Et sous les lugubres portiques  
De ces tribunaux renommés :  
Au lieu de ces voiles funebres  
Qui de l'empire des ténèbres  
Tapissoient les murs enfumés ,  
D'une longue suite de theses

Contemplez les vils monuments,  
Archives de doctes fadaïses,  
Supplice éternel du bon sens.  
A la place des Tisiphones,  
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,  
Qui du Styx étoient les bourreaux,  
J'apperçois des tyrans nouveaux,  
L'hyperbole aux longues échasses,  
La catachrese aux doubles faces,  
Les logogriphes effrayants,  
L'impitoyable syllogisme,  
Que suit le ténébreux sophisme,  
Avec les ennuis dévorants.  
Quelle inexorable Mégère  
Ici rassemble avant le temps  
Ces mânes jeunes et tremblants,  
Et ravis au sein de leur mère !  
Sur leurs déplorables destins,  
Dans des lieux voués au silence,  
Voyez de pâles souverains  
Exercer leur triste puissance ;  
Un sceptre noir arme leurs mains :  
Ainsi Rhadamante aux traits sombres ,  
Balancant l'urne de la mort ,  
Sur le peuple muet des ombres  
Prononçoit les arrêts du sort.  
Mais quelles alarmes sondaines !  
D'où partent ces longues clameurs ?  
Pourquoi ces prisons et ces chaînes ?  
Sur qui tombeut ces fouets vengeurs ?  
Tel étoit l'appareil barbare  
Des tortures du Phlégéton ;  
Tels étoient les cris du Tartare  
Sous la fourche du vieux Pluton.  
Près de ces cavernes fatales  
Quels sont ces brûlants soupiraux ?

Que vois-je ! quels nouveaux Tantales  
Mandissent ces perfides eaux ?

De ce parallèle grotesque  
Moitié vrai, moitié romanesque,  
Aminte, pour vous égayer,  
J'aurois rempli le cadre entier,  
Si, dans cet endroit de mon songe,  
Un cruel, osant m'éveiller,  
N'eût dissipé ce doux mensonge,  
Et le prestige officieux  
Qui vous présentait à mes yeux :  
Ce hideux bourreau, moins un homme  
Qu'un patibulaire fantôme,  
Tel qu'on les peint en noirs lambeaux,  
Et, dans l'horreur du crépuscule,  
Tenant leur conciliabule  
Parmi la cendre des tombeaux ;  
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,  
Du tumulte bruyant ministre,  
Affublé de l'accontrement  
D'un précurseur d'enterrement,  
Bien avant l'aube matinale,  
Chaque jour troublant mon réduit,  
Armé d'une lampe infernale,  
M'offre un jour plus noir que la nuit,  
Et, d'une bouche sépulcrale,  
M'annonce que l'heure fatale  
Ramène le démon du bruit.  
Par cet arrêt impitoyable  
Arraché du sein délectable  
Et des songes et du repos,  
L'œil encor chargé de pavots,  
Aux cieux je cherche en vain l'aurore ;  
Un voile épais couvre les airs,  
Et Phébus n'est point prêt encore  
A quitter les nymphes des mers.



Astre qui réglas ma naissance ,  
Pourquoi ta suprême puissance ,  
En formant mes goûts et mon cœur ,  
Y versa-t-elle tant d'horreur  
Pour la monacale indolence ?  
Plus respecté dans mon sommeil ,  
Exempt des craintes du réveil ,  
J'ense les deux tiers de ma vie  
Dormi sans trouble , sans envie ,  
Dans un dortoir de victorin ,  
Ou sur la couche rebondie  
D'un procureur génovéfain.  
Il est vrai qu'un pen d'ignorance  
Eût suivi ce destin flatteur.  
Qu'importe ? le nom de docteur  
N'eût jamais tenté ma prudence ;  
Jamais d'un sommeil enchanteur  
Il n'eût violé la constance.  
Une éternité de science  
Vaut-elle une nuit de bonheur ?

Par votre missive charmante  
Vous me chargez de vous donner  
Quelque nouvelle intéressante ,  
Ou quelque anecdote amusante.  
Mais que puis-je vous griffonner ?  
Les politiques rêveries  
Des vieux chapiers des Tuileries  
Intéressent fort peu mes soins ,  
Vous amuseroient encor moins ;  
Et d'ailleurs , selon le génie  
De notre aimable colonie ,  
Je ne dois point perdre d'instant ,  
Ni prendre une peine futile  
A dissenter en grave style  
Sur les bagatelles du temps :  
Qu'on fasse la paix ou la guerre ,

Que tout soit changé sur la terre  
Nos citoyens l'ignoreront ;  
Exempts de soucis inutiles ,  
Dans cet univers ils vivront  
Comme des passagers tranquilles  
Qui , dans la chambre d'un vaisseau ,  
Oubliant la terre , l'orage ,  
Et le reste de l'équipage ,  
Tâchent d'égayer le voyage  
Dans un plaisir toujours nouveau ;  
Sans savoir comme va la flotte  
Qui vogue avec eux sur les eaux ,  
Ils laissent la crainte au pilote ,  
Et la manœuvre aux matelots.

A tout le petit consistoire ,  
Où ne sont échos imprudents ,  
Rendez cette lettre notoire ,  
Aimable Aminte , j'y consens ;  
Mais sauvez-la des jugements  
De cette prude à l'honneur noire ,  
Au froid caquet , aux yeux bigots ,  
Et de médisante mémoire ,  
Qui , colportant ces vers nouveaux ,  
Sur-le-champ irait sans repos ,  
Dressant la crête et battant l'aile ,  
Glapisir quelque alarme nouvelle  
Dans tous les poulaillers dévots ,  
Ou qui , pour parler sans emblème ,  
Dans quelque parloir médissant  
Irait afficher l'anathème  
Contre un badinage innocent ,  
Et le noircir avec scandale  
De ce fiel mystique et couvert  
Que vient de verser la calale  
Sur l'histoire de dom Ver-Vert ,  
Faites en cette critique aunee

Où le perroquet révérend  
Alla jaser publiquement ,  
Entraîné par sa destinée ,  
Et ravi , je ne sais comment ,  
Au secret de son maître absent.  
Selon la gazette neustrique ,  
Cet amusement poétique ,  
Surpris , intercepté , transcrit  
Sur je ne sais quel manuscrit  
Par un prestolet famélique ,  
Se vend à l'insu de l'auteur  
Par ce petit-collet profane ,  
Et déjà vaut une soutane  
Et deux castors à l'éditeur.

Si ma main n'étoit pas trop lasse ,  
Ce seroit bien ici la place  
D'ajouter un tome nouveau  
Aux mémoires du saint oiseau ;  
De narrer comme quoi la piece ,  
Portée au sortir de la presse  
Au parlement visitandin ,  
Cansa dans leurs saintes brigades  
Une ligne , des barricades ,  
Et sonna par-tout le tocsin :  
Comme quoi les meres notables ,  
L'état-major , les vénérables ,  
Vouloient , dans leur premier accès ,  
Sans autre forme de procès ,  
Brûler ces vers abominables ,  
Comme erronnés , comme exécrables ,  
Jansénistes , impardounables .  
Et notoirement imposteurs ;  
Mais comme quoi des jeunes sœurs  
La jurisprudence plus tendre  
A jusqu'ici paré les coups ,  
Ravi Ver-Vert à ce courroux ,

Et sauvé l'honneur de sa cendre,  
Suivant le lardon médissant  
Les jeunes sœurs d'un œil content  
Ont vu draper les graves mères,  
Les révérendes donaines,  
Et la grand'chambre du convent.  
Une nonne sempiternelle  
Prétend prouver à tout fidele  
Que jamais Ver-Vert n'exista,  
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra  
Trouver la lettre circulaire  
Du perroquet missionnaire  
Parmi celles de ce temps-là.  
Je crois que la remarque habile  
De la cloître sibylle  
(N'en déplaise à sa charité)  
Sera de peu d'utilité;  
Car dès que Ver-Vert est cité  
Dans les archives du Parnasse,  
Quel incrédule auroit l'audace  
D'en soupçonner la vérité?  
Toutefois ce procès mystique  
Au carnaval se jugera;  
Dans un chapitre œcuménique  
L'oiseau défenseur paroîtra.  
La vieille mère Bibiane  
Contre lui doit plaider long-temps,  
Et, dans le fort des arguments  
Que hurlera son rauque organe  
Perdra ses deux dernières dents,  
Mais la jeune sœur Pulchérie,  
Qui pour Ver-Vert pérorera,  
(Si dans ce jour, comme on public,  
Les directeurs opinent là)  
Très sûrement l'emportera  
Sur l'octogénaire harpie.

A plaider contre le printemps  
L'hiver doit perdre avec dépens.

Adieu. Voilà trop de folies :  
Trop paresseux pour abréger ,  
Trop occupé pour corriger ,  
Je vous livre mes rêveries ,  
Que quelques vérités hardies  
Viennent librement mélanger :  
J'abandonne l'exactitude  
Aux gens qui riment par métier.  
D'autres font des vers par étude ;  
J'en fais pour me désennuyer :  
Ainsi vous ne devez me lire  
Qu'avec les yeux de l'amitié.  
J'aurois encor beaucoup à dire :  
L'esprit n'est jamais las d'écrire  
Lorsque le cœur est de moitié.

---

### III. A MA MUSE.

#### ENVOI A MADAME \*\*\*.

Sur le sage emploi de la vie  
Une aimable philosophie  
A trop éclairé votre cœur  
Pour qu'il puisse me faire un crime  
De n'accorder point à la rime  
Des jours que je dois au bonheur.  
Je ne m'en défends point, Thémire,  
La paresse est ma déité :  
Aux sons négligés de ma lyre  
Vous sentirez qu'elle m'inspire ,  
Et que , d'un chant trop concerté

Fuyant l'ennuyeuse beaute ,  
Loin de faire un travail d'écrire ,  
Je m'en fais une volupté ;  
Moins délicatement flatter  
De l'honneur de me faire lire ,  
Que de l'agrément de m'instruire  
Dans une oisive liberté.  
On ne doit écrire qu'en maître ;  
Il en coûte trop au bonheur.  
Le titre trop cher à l'auteur  
Ne vaut pas la peine de l'être ;  
Aussi n'est-ce point sous ce nom ,  
S'il peu fait pour mon caractère ,  
Que je rentre au sacré vallon ,  
Moi qui ne suis qu'en volontaire  
Les drapeaux brillants d'Apollon.

La muse qui dicta les rimes  
Que je vais offrir à vos yeux ,  
N'est point de ces muses sublimes  
Qui pour amans veulent des dieux ;  
Elle n'a point les graces fieres  
Dont brillent ces nymphes altieres  
Qui divinisent les guerriers ;  
La négligence suit ses traces ,  
Ses tendres erreurs font ses graces ,  
Et les roses sont ses lauriers.

Ici sur le ton des préfaces ,  
Et des pesantes dédicaces ,  
Thémire , je ne prétends pas  
Vous implorer pour mes ouvrages.  
Par vous le goût et les appas  
Me gagneroient mille suffrages ;  
Mais en faut-il tant à mes vers ?  
Mes amis me sont l'univers.

VOLAGE Muse, aimable enchanteresse,  
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,  
Viens tour-à-tour parsemer ma jeunesse  
De jeux, d'ennuis, d'épines, et de fleurs ;  
Si dans ce jour de loisible mollesse  
Tu peux quitter les paisibles douceurs,  
Vole en ces lieux ; la voix de la Sagesse  
M'appelle ici loin du bruyant Permesse,  
Loin du vulgaire et des folles rumeurs ;  
Parois sans crainte aux yeux d'une déesse  
Qui regle seule et ma lyre et mes mœurs :  
Car ce n'est point cette pédante altière  
Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,  
Un faux honneur guindé sur de vieux mots,  
L'horreur du sage et l'idole des sots ;  
C'est cette nymphe au tendre caractère,  
Née au portique, et formée à Cythere,  
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,  
Brille sans fard, et rassemble près d'elle  
La Vérité la Franchise fidèle,  
Et la Vertu dans le char des Amours.

C'est à ses yeux, au poids de sa balance,  
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,  
De l'art des vers estimant la valeur,  
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.  
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?  
Le front pare des myrtes de Vénus,  
Où voles-tu ? quelle brillante fête  
Peut t'inspirer ces transports inconnus ?  
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute.  
Mais instruis-moi : pourquoi triumphes-tu ?  
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,  
Au Pinde seul je vais tourner ma route,  
Ou qu'affranchi des liens rigoureux  
Qui captivoient ton enjouement folâtre,

Je vais enfin , de toi seule idolâtre ,  
Donner l'essor aux fongues de tes jeux ?  
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchanté ,  
C'est t'endormir dans une vaine attente ;  
Sous d'autres lois mon sort se voit rangé ;  
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.  
Je veux pourtant que la métamorphose  
Ait transformé ma raison et mes sens ;  
Et pour un temps avec toi je suppose  
Que , consacrant ma voix à tes accents ,  
J'aïlle t'offrir un éternel encens.  
Adorateur d'un fantôme frivole ,  
A tes autels que pourrois-je obtenir ?  
Que ferois-tu , capricieuse idole ?  
Par le passé décidons l'avenir :  
Comme tes sœurs , tu paierois mes hommages  
Du doux espoir des dons les plus chëris.  
Tes sœurs ! que dis-je ? hélas ! quels avantages  
En ont reçu leurs plus chërs favoris ?  
Vaines beautés , sirènes homicides ,  
Dans tous les temps , par leurs accords perfides  
N'ont-elles point égare les vaisseaux  
De leurs amants endormis sur les eaux ?  
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire ,  
Ces monuments de disgrâce et de gloire :  
Je lis le nom des poëtes fameux ;  
Où sont les noms des poëtes heureux ?  
Enfants des dieux , pourquoi leur destinée  
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?  
Pour eux la Parque est-elle condamnée  
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?  
Quoi ! je les vois , victimes du génie ,  
Au foible prix d'un éclat passager  
Vivre isolés , sans jouir de la vie ,  
Fuir l'univers , et mourir sans patrie ,  
Non moins errants que ce peuple léger



Semé par-tout, et par-tout étranger !

De ces malheurs les cygnes de la Seine  
N'ont-ils point en des gages trop certains ?  
Et pour trouver ces lugubres destins  
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athene ,  
Ou réveiller la cendre des Latins ?  
Faut-il d'Orphée , ou d'Ovide , ou du Tasse ,  
Interroger les mânes radieux ,  
Et reprocher leur bizarre disgrâce  
Au fier caprice et des rois et des dieux ?  
Non , n'ouvrons point d'étrangères archives :  
Notre Helicon , trop long-temps desolé ,  
Ne voit-il pas ses graces fugitives ?  
Oni , chaque jour la Muse de nos rives ,  
Pleurant encor son Horace exilé ,  
Demande aux dieux que ce phénix lyrique ,  
Dont la jeunesse illustra ces climats ,  
Revienne enfin de la rive belgique  
Se reproduire et renaître en ses bras .

Voilà pourtant , Muse , voilà l'histoire  
Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs ,  
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire .  
Et j'envierois tes trompeuses faveurs !  
J'en conviendrai , de ces dieux du Permesse  
N'atteignant point les talents enchanteurs ,  
Et delendu par ma propre foiblesse ,  
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs .  
Eh ! que sait-on ? un simple badinage  
Mal entendu d'une prude ou d'un sot .  
Peut vous jeter sur un autre rivage .

Pour perdre un sage il ne faut qu'un bigot .

Cependant , Muse , à quelle folle ivresse  
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment ?  
Toujours fidele à l'aimable paresse ,  
Et ne voulant qu'un travail d'agrément ,  
Jusqu'à ce jour tu chérissais la rime

Moins par fureur que par amusement ;  
Quel feu subit te transporte , l'antime ,  
Et d'un plaisir va te faire un tourment ?  
Hélas ! je vois par quel charme séduite  
Tu veux franchir la carrière des aîrs :  
De mille objets la nouveauté t'invite ;  
Et leur image , autrefois interdite  
A ton pinceau dans les jours de tes fers ,  
Vient aujourd'hui te demander des vers :  
Rendue enfin à la scène du monde ,  
Tu crois sortir d'une éclipse profonde ,  
Et voir éclore un nouvel univers ;  
Autour de toi mille sources nouvelles  
A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux ;  
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes  
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux ;  
Pour t'égarer , le dieu du docte empire  
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards ,  
Et fait pour toi briller de toutes parts  
Le brodequin , le cothurne , la lyre ,  
Le luth d'Euterpe , et le clairon de Mars.  
Un autre dieu , plus charmant et plus tendre ,  
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons ,  
Sous mille attraits caché pour te surprendre ,  
Prétend mêler des soupirs à tes sons.  
De tant d'objets la pompe réunie  
A chaque instant redouble ta manie ;  
Et tu voudrois , dans tes nouveaux transports ,  
Sur vingt sujets essayer tes accords ?  
Tel dans nos champs , au lever de l'aurore ,  
Prenant son vol pour la première fois ,  
Charmé , surpris , entre Pomone et Flore  
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix ;  
De la fougère à l'épine fleurie  
Il va porter ses desirs inconstants ;  
Il vole au bois , il est dans la prairie ;

Il est par-tout dans les mêmes instants.

C'en est donc fait, Muse, dans la carrière  
Tu prétends voir ton char bientôt lancé ;  
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barrière ,  
Pour prévenir un écart insensé ,  
Va consulter la sage Deshonliere ,  
Et vois les traits dont sa muse en courroux  
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.  
Quand tu serois à l'abri des disgraces  
Que le génie entraîne sur ses traces ,  
Craindrois-tu moins le bizarre fracas  
Qui d'Apollon accompagne les pas ,  
Du nom d'auteur l'ennuyeux étalage ,  
D'auteur montré le fade personnage :  
Que sais-je enfin ? tous les soins, tout l'ennui ,  
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?

Dès qu'un mortel, auteur involontaire ,  
Est arrache de l'ombre du mystere ,  
Où, s'amusant et charmant sa langueur ,  
Dans quelques vers il dépeignoit son cœur ;  
Du goût public honorable victime ,  
Bientôt, au prix de sa tranquillité ,  
Il va payer une inutile estime ,  
Et regretter sa douce obscurité :  
Privé du droit d'écrire en solitaire ,  
Et d'épancher son cœur, son caractère ,  
Toute son ame aux yeux de l'amitié ,  
L'amitié même, indiscrete et légère ,  
Le trahira sans croire lui déplaire ;  
Et son secret, follement publié ,  
S'il est en vers, sera sacrifié.  
Ainsi les fruits d'un léger badinage ,  
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage ,  
Nés pour mourir dans un cercle d'amis ,  
Au fier censeur seront pourtant soumis.

Si par hasard il trouve, comme Horace ,

Quelque Mécène ou quelque tendre Grace,  
 Tels que l'on voit, aux rives ou j'écris,  
 Daphnis, Thémire, et la jeune Eucharis,  
 Qui cherchent moins dans la philosophie  
 L'esprit d'auteur que l'esprit de la vie,  
 Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,  
 Sache éviter le style théâtral,  
 Les airs guindés du peuple parasite  
 Des froids pédants, des fades rimaillers,  
 Et dont les vers soient le dernier mérite,  
 Que de dégoûts l'investiront ailleurs!  
 Dans tous les lieux où l'errante fortune  
 L'entraînera sous ses pénibles fers,  
 Il essuiera la contrainte importune  
 De l'entretien de mille sots divers,  
 Qui, prévenus de cette erreur commune  
 Que quand on rime on ne sait que des vers,  
 A son abord prendront cet idiôme,  
 Ce précieux, trop en vogue aujourd'hui;  
 Et de l'auteur ne distinguant pas l'homme,  
 En l'ennuyant, s'ennuieront avec lui.

Tels sont les maux où cet essor t'engage :  
 Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,  
 De l'avenir te dérobe l'image,  
 On sait du moins ne le peindre qu'en beau :  
 Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,  
 Il te redit, dans tes nouveaux accès,  
 Qu'on a daigné sourire à tes essais,  
 Et qu'un public distingué du vulgaire  
 T'appelle encore à de plus hauts succès.  
 Mais connois-tu ce public variable,  
 Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts ?  
 En deux printemps de ce juge pen stable  
 On peut se voir et l'idole et la fable :  
 Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,  
 A peine écrit sur la mobile arène

Par les zéphyrs de l'heureuse Hippocrène,  
Est effacé par Éole en courroux ;  
Et quand les fleurs dont le public vous pare  
Conserveroient un éternel printemps,  
Chez la Faveur, sa déesse bizarre,  
Est-il des dons et des plaisirs constants ?

Au sein des mers, dans une isle enchantée,  
Près du séjour de l'inconstant Protée,  
Il est un temple élevé par l'Erreur,  
Où la brillante et volage Faveur,  
Semant au loin l'espoir et les mensonges,  
D'un air distrait fait le sort des mortels ;  
Son foible trône est sur l'aile des Songes,  
Les vents légers soutiennent ses autels :  
Là rarement la Raison, la Justice,  
Ont amené les mortels vertueux ;  
L'Opinion, la Mode, et le Caprice,  
Ouvrent le temple et nomment les heureux.  
En leur offrant la coupe délectable,  
Sous le nectar cachant un noir poison,  
La déité daigne paroître aimable,  
Et d'un sourire enivre leur raison.  
Au même instant l'agile Renommée  
Grave leur nom sur son char lumineux :  
Jouets constants d'une vaine fumée,  
Le monde entier se réveille pour eux ;  
Mais sur la foi de l'onde pacifique  
A peine ils sont mollement endormis,  
Désifiés par l'erreur lethargique  
Qui leur fait voir dans des songes amis  
Tout l'univers à la gloire soumis,  
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,  
En un moment la Faveur inconstante,  
Tournant ailleurs son essor incertain,  
Dans des déserts, loin de l'isle charmante,  
Les aquilons les emportent soudain ;

Et leur réveil n'offre plus à leur vue  
Que les rochers d'une plage inconnue,  
Qu'un monde obscur sans printemps, sans beaux  
jours,

Et que des cieux éclipsés pour toujours.

Muse, crois moi, qu'un autre sacrifie  
À la Faveur, à l'Estime, au Renom,  
Qu'un autre perde au temple d'Apollon  
Ce peu d'instants qu'on appelle la vie,  
D'un vain honneur esclave fastueux,  
Toujours auteur, et jamais homme heureux ;  
Moi, que le ciel fit naître moins sensible  
À tout éclat qu'à tout bonheur paisible,  
Je suis du nom le dangereux lien ;  
Et quelques vers échappés à ma veine,  
Nés sans dessein et façonnés sans peine,  
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.  
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone  
Au sein fécond des vergers renaissants  
Ne doivent point un tribut à l'Automne ;  
Tout leur destin est de plaire au Printemps.

Ici pourtant de ma philosophie  
Ne va point, Muse, outrer le sentiment :  
Ne pense pas que de la poésie  
J'aie abjuré l'empire trop charmant :  
J'en suis les soins, j'en crains la frénésie ;  
Mais j'en adore à jamais l'agrément.  
Ainsi conduit, ou par mes rêveries,  
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,  
Quand quelquefois je porterai mes pas  
Où le Permesse épand ses eaux chéries,  
Dans ces moments mes vœux ne seront pas  
D'être enlevé dans un char de lumière  
Sur ces sommets où la Muse guerrière  
Qui chante aux dieux les fastes des combats,  
La foudre en main, enseigna ses mystères

Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires :  
Jaloux de voir un plus paisible lieu,  
Loin du tonnerre, et guidé par un dieu,  
Dans les détours d'un amoureux bocage  
J'irai chercher ce solitaire ombrage,  
Ce beau vallon où La Fare et Chaulieu,  
Dans les transports d'une volupté pure,  
Sans préjugés, sans fastueux desirs,  
Près de Vénus, sur un lit de verdure,  
Venoient puiser au sein de la nature  
Ces vers aisés, enfants de leurs plaisirs ;  
Et sans effroi du ténébreux monarque,  
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,  
Au son du luth descendoient vers la barque  
Par les sentiers du tendre Auacréon.

Là, si je puis reconnoître leurs traces,  
Et retrouver ce naïf agrément,  
Ce ton du cœur, ce négligé charmant  
Qui les rendit les poètes des Graces ;  
Du myrte seul chérissant les douceurs,  
Des vains lauriers que Phébus vous dispense,  
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,  
Je céderai les pénibles honneurs.

Trop insensé qui, séduit par la gloire,  
Martyr constant d'un talent suborneur,  
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,  
Et, s'immolant au soin de la mémoire,  
Perd le présent pour l'avenir trompeur !  
Tout cet éclat d'une gloire suprême,  
Et tout l'encens de la postérité,  
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même  
Dans mes plaisirs et dans ma liberté,  
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime  
Des biens plus vrais que l'immortalité ?  
Non, n'allons point dans de lugubres veilles  
De nos beaux jours éteindre les rayons,

Pour enfanter de douteuses merveilles,  
 Tau-tis, hélas ! que l'on tient les crayons,  
 Le printemps fuit, d'une main toujours prompte  
 La Parque file, et dans la nuit du temps  
 Ensevelit une foule d'instant  
 Dont le Plaisir vient nous demander compte  
 Qu'un dieu si cher remplisse tous nos jours ;  
 Et badinons seulement sur la lyre,  
 Quand la Beauté, dans un tendre délire,  
 Ordonnera des chansons aux Amours.

Mais, quelque rang que le sort me réserve,  
 Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,  
 Écoute, A-use, et connois à quel prix  
 Je souffrirai que quelque ois ta verve  
 Vienne allier la rime à mes écrits.

Pour te guider vers la double colline,  
 De ces sentiers préviens-tu les hasards ?  
 L'illusion, fascinant tes regards,  
 Pent t'égarer sur la route voisine,  
 Et t'entraîner dans de honteux écarts :  
 Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges  
 Vers le Parnasse on marchoit sans dangers ;  
 Nul monstre à freux n'instestoit les passages ;  
 C'étoit l'Olympe et le temple des sages ;  
 Là, sur la lyre ou les pipeaux légers,  
 De Philomèle égalant les ramages,  
 Ils allioient par de doux assemblages  
 L'esprit des dieux et les mœurs des bergers ;  
 Connoissant peu la basse jalousie,  
 De la licence ennemis généreux,  
 Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,  
 Aucun poison, à la pure ambrosie ;  
 Et les zéphyr de ces brillants coteaux,  
 Accoutumés au doux son des guitares,  
 Par des accords infâmes ou barbares  
 N'avoient jamais réveillé les échos :



Quand , évoqués par le Crime et l'Envie ,  
Du fond du Styx deux spectres abhorrés ,  
L'Obseénité , la noire Calomnie ,  
Osant entrer dans ces lieux réverés ,  
Vinrent tenter des accents ignorés.  
Au même instant les lauriers se flétrirent ,  
Et les amours et les nymphes s'enfuirent.  
Bientôt Phébus , outré de ces revers ,  
Au bas du mont de la docte Aonie  
Précipitant ces filles des enfers ,  
Les replongea dans leur ignominie ,  
Et pour toujours instruisit l'univers  
Que la Vertu , reine de l'harmonie ,  
A la décence , aux graces réunie ,  
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.

Pour rétablir leur attente trompée ,  
Non loin de là leur adroite fureur ,  
Sur les débris d'une roche escarpée ,  
Edifia , dans l'ombre et dans l'horreur ,  
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur :  
Là , pour grossir leurs profanés cabales ,  
Des chastes sœurs ces impures rivales .  
L'encens en main , reçurent les rimeurs  
Proscrits , exclus du temple des auteurs ,  
Ainsi , jaloux des abeilles fécondes ,  
Et du nectar que leurs soins ont formé ,  
Le vil frêlon sur des plantes immondes  
Verse sans force un suc envenimé.  
C'est là qu'encor cent obscurs satiriques ,  
Cent artisans de fadaises lubriques ,  
Par la débauche ou la haine conduits  
Dans le secret des plus sombres réduits ,  
Vont , sans témoins , forger ces folles rimes ,  
Ces vers grossiers , ces monstres anouymes ,  
Tout ce fatras de libelles pervers  
Dont le Batave infecte l'univers.

O du g  me usage trop funeste !  
 Pourquoi faut-il que ce don précieux ,  
 Que l'art charmant , le langage céleste ,  
 Fait pour chanter sur des tons gracieux  
 Les conquérants , les belles , et les dieux ,  
 Chez une foule au Parnasse   trangere ,  
 Soit si souvent le jargon de M  gere ,  
 L'organe impur des plus lâches noirceurs ,  
 L'ame du crime , et la honte des mœurs !  
 Pourquoi faut-il que les pleurs de l'aurore ,  
 Qui ne devroient enfanter que des fleurs ,  
 Au même instant fassent souvent   cloro  
 Les sucs mortels et les poisons vengeurs !

Muse , je sais que tu fuiras sans peine  
 Les chants honteux de la Licencie obscene :  
 Faite à chanter sans rougir de tes sons ,  
 Tu n'iras point chez cette infâme reine  
 Prostituer tes naives chansons.  
 Mais de tout temps , un peu trop prompt à rire ,  
 Ton goût peut-être , en quelques noirs accens ,  
 T'attacheroit au char de la Satire.  
 Ah ! loin de toi ces cyniques extes !  
 Quelles douceurs en suivent les succès ,  
 Si , quand l'ouvrage a le sceau de l'estime ,  
 L'auteur flétri , fugitif , détesté ,  
 Devient l'horreur de la société ?

Je veux qu'épris d'un nom plus légitime .  
 Que , non content de se voir estimé ,  
 Par son genie un amant de la rime  
 Emporte encor le plaisir d'être aimé ;  
 Qu'aux régions à lui-même inconnues  
 Où voleront ses gracieux écrits ,  
 A ce tableau de ses mœurs ingénues ,  
 Tous ses lecteurs deviennent ses amis :  
 Que , dissipant le préjugé vulgaire ,  
 Il montre enfin que sans crime on peut plaire ,

Et réunir, par un heureux lien,  
 L'auteur charmant et le vrai citoyen.  
 En vain, guidé par un fougueux délire,  
 Le Juvénal du siècle de Louis  
 Fit un talent du crime de médire,  
 Mes yeux jamais n'en furent éblouis;  
 Ce n'est point là que ma raison l'admire :  
 Et Despréaux, ce chantre harmonieux,  
 Sur les autels du poétique empire  
 Ne seroit point au nombre de mes dieux,  
 Si, de l'opprobre organe impitoyable,  
 Toujours convert d'une gloire coupable,  
 Il n'eût chanté que les malheureux noms  
 Des Colletets, des Cotins, des Pradons;  
 Mânes plaintifs, qui sur le noir rivage  
 Vont regrettant que ce censeur sauvage,  
 Les enchainant dans d'immortels accords,  
 Les ait privés du commun avantage  
 D'être cachés dans la foule des morts.

Un autre écueil, Muse, te reste encore :  
 En évitant cet antre ténébreux  
 Où, nourrissant le feu qui la dévore,  
 L'âpre Satire épand son fiel affreux,  
 Crains d'aborder à cette plage aride  
 Où la Louange, au ton foible et timide,  
 Aux yeux baissés, au doux cernex souris,  
 Vient chaque jour, sous le titre insipide  
 D'odes aux grands, de bouquets aux Iris,  
 A l'univers préparer des ennuis.  
 Le Dieu du goût, au vrai toujours fidèle,  
 N'exclut pas moins de sa cour immortelle  
 Le complaisant, le vil adulateur,  
 Que l'envieux et le noir imposteur.

Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,  
 Te conduisant au lyrique séjour,  
 Sauve tes pas du dédale effroyable

Où mille autours s'égarent sans retour,  
 Dans ces vallons et la troupe invisible  
 Des froids ceueux, des Zodes secrets,  
 Lance sur toi ses muettes traits,  
 D'un cours égal poursuis ton vol paisible ;  
 Par les fredons d'un tuteur désolé  
 Que ton repos ne puisse être troublé ;  
 Et, sans jamais t'avilir à répondre,  
 Laisse au mépris le soin de les confondre.  
 Rendre à leurs cri, des sons injurieux,  
 C'est se flétrir et ramper avec eux.

A cette loi pour demeurer fidele  
 Devant tes yeux conserve ce modele.  
 Il est un sage, un favori des cieux,  
 Dont à l'envi tous les arts, tous les dieux  
 Ont couronné la brillante jeunesse,  
 Et qui, vainqueur du fuscau rigoureux,  
 Possède encor dans sa mâle vieillesse  
 L'art d'être aimable et le don d'être heureux.  
 Long-temps la Haine et la farouche Envie,  
 En s'obstinant à poursuivre ses pas,  
 Crurent troubler le calme de sa vie,  
 Et l'attirer dans de honteux combats ;  
 Mais conservant sa douce indifférence,  
 Et retranché dans un noble silence,  
 De ses rivaux il trompa les projets :  
 Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.  
 D'affreux corbeaux lorsqu'un épais nuage  
 Trouble en passant le repos d'un bocage,  
 Laisant les airs à leurs sons glapissants,  
 Le rossignol interrompt ses accents,  
 Et, pour reprendre une chanson legere,  
 Seul il attend que le gosier touchant  
 D'une dryade ou de quelque bergere  
 Réveille enfin sa tendresse et son chant.

Prends le burin, et grave ces maximes

Muse, à ce prix je suis encor tes loix ;  
A ce prix seul, nous pouvons à nos rîmes  
Promettre encor des honneurs légitimes ,  
Et les regards des sages et des rois.  
Toujours j'entends les échos de nos rives  
Porter au loin ces redites plaintives ,  
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau ,  
Que pour Phébus il n'est plus de Mécène ,  
Et qu'éloigné du trône de la Seine  
En soupirant il éteint son flambeau.  
Oui, je le sais, de profondes ténèbres  
Ont du Parnasse investi l'horizon ;  
Mais s'il languit sous ces voiles funebres ,  
Allons au vrai : quelle en est la raison ?  
Peut-on compter qu'un soleil plus propice  
Ramenera sur l'empire des vers  
Ces jours brillants nés sous le doux auspice  
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts ,  
Quand, ne suivant que les muses impies ,  
Prenant la rage et le ton des harpies ,  
Mille rimeurs, honteusement rivaux ,  
Par leurs sujets dégradent leurs travaux ?  
Ces noirs transports sont-ils la poésie ?  
Hé quoi ! doit-on couronner les forfaits ,  
Parer le crime, armer la frénésie ?  
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits ?  
N'accusons pas les astres de la France :  
Pour ranimer leurs rayons éclatants  
Qu'au mont sacré de nouveaux habitants ,  
Rivaux amis, rendent d'intelligence,  
La vie aux mœurs, la noblesse aux talents ;  
Ainsi bientôt nos rivages moins sombres ,  
D'un jour nouveau parés et réjouis ,  
Reverront fuir le sommeil et les ombres  
Où sont plongés les arts évanouis.  
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées

Voyant leurs jours aux plus savantes fœces,  
 Et s'élevant à des accords parfaits,  
 Meriteroient de chanter près d'un trône  
 Toujours paré des palmes de l'éclat,  
 Et couronné des roses de la paix;  
 Muse, pour toi, dans l'union paisible  
 De la sagesse et de la volupté,  
 Nymphé badine, ou bergère sensible,  
 Viens quelquefois, avec la Liberté,  
 Me crayonner de riantes images,  
 Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages,  
 Que pour charmer ma sage oisiveté.

#### IV. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Je suis persuadé, monsieur, que vous ne doutez pas de l'empressement que j'ai de répondre à votre lettre charmante : »

Mais comment écrire à Paris ?

Toujours le dieu des vers aima la solitude :  
 Dans cet enchaînement d'amusements suivis,  
 De choses et de riens unis,

Où trouver le silence, où fuir la multitude ?

Comment être seul à Paris ?

Pour cueillir les lauriers et les fruits de l'étude

Aux premiers rayons du soleil,

Je veux dès son coucher me livrer au sommeil :

Je me dis chaque jour que la naissante aurore

Ne retrouvera pas mes yeux appesantis ;

Dix fois je me le suis promis ;

Je promettrai dix fois encore :

Comment se coucher à Paris ?

On veut pourtant que je réponde

Au badinage heureux d'une muse féconde :

On croit que les vers sont des jeux ,

Et qu'on parle en courant le langage des dieux

Comme on persifle ce bas monde :

Par les Graces , dit-on , si vos jours sont remplis ,

Par les Muses du moins commencez vos journées.

Oui , fort bien ; mais est-il encor des matinées ?

Comment se lever à Paris ?

Des yeux fermés trop tard par le pesant Morphée

Sont-ils si promptement ouverts ?

De l'autre du Sommeil passe-t-on chez Orphée ,

Et du néant de l'âme à l'essor des beaux vers ?

N'importe ; cependant , malgré l'ombre profonde

Qui couvre mes yeux obscurcis ,

Dès que je me réveille , à peine encore au monde ,

Je m'arrange , je m'établis ;

Dans le silence et le mystère ,

Au coin d'un foyer solitaire

Je me vois librement assis.

Le ciel s'ouvre : volons , Muse , oublions la terre :

Je vais puiser au sein de l'immortalité

Ces vers faits par l'amour , ces présents du génie ,

Et dignes d'enchanter par leur douce harmonie

Les dieux de l'univers , l'esprit et la beauté.

Enflammé d'une ardeur nouvelle ,

Déjà je me crois dans les cieux ;

Déjà : mais quel pro ane à l'instant me rappelle

Aux méprisables soins de ces terrestres lieux ?

Quel insecte mortel vient m'arracher la rime ?

Où , pour tout dire enfin sur un ton moins sublime ,

Bientôt mon cabinet est rempli de fâcheux ;

Les brochures du jour et mille autres pancartes ,

Des vers , des lettres , et des cartes ,

Viennent en même temps de différents endroits.

Il faut y répondre à la fois.

Bientôt il faut sortir : l'heure est évanouie ;

Muses, ramportez vos crayons  
 Dans l'histoire d'un jour voilà toute la vie.  
 Car vainement nous nous fuyons ;  
 Jusqu'en nos changements tout est monotonie ,  
 Et toujours nous nous répétons.  
 Or sur cette image sincère  
 Prononcez, jugez si je puis  
 Devenir diligent ou rester solitaire ;  
 Comment donc rimer à Paris ?

## V. AU P. BOUGEANT, JÉSUI TE.

DE la paisible solitude  
 Où, loin de toute servitude ,  
 La liberté file mes jours ,  
 Ramené par un goût futile  
 Sur les delires de la ville ,  
 Si j'en voulois suivre le cours ,  
 Et savoir l'histoire nouvelle  
 Du domaine et des favoris  
 De la brillante Pagatelle ,  
 La divinité de Paris ,  
 Le dédale des aventures ,  
 Les affiches et les brochures ,  
 Les colifichets des auteurs ,  
 Et la gazette des coulisses ,  
 Avec le roman des actrices ,  
 Et les querelles des rimeurs ,  
 Je n'adresserois cette épître  
 Qu'à l'un de ces oisifs errants  
 Qui chaque soir sur leur pupitre  
 Rapportent tous les vers courants ,  
 Et qui, dans le changeant empire  
 Des Amours et de la Satire ,



Acteurs , spectateurs tour-à-tour,  
 Possèdent toujours à merveille  
 L'historiette de la veille,  
 Avec l'étiquette du jour;  
 Je pourrois décorer ces rimes  
 De quelqu'un de ces noms sublimes  
 Devant qui l'humble adulateur  
 De ses musés pusillanimes  
 Vient étaler la pesanteur;  
 Si je savois louer en face,  
 Et, dans un éloge imposteur,  
 Au ton rampant de la fadeur  
 Faire descendre l'art d'Horace:  
 Mais du vrai seul trop partisan,  
 Mon Apollon, peu courtisan,  
 Préfère l'entretien d'un sage  
 Et le simple nom d'un ami,  
 Aux titres ainsi qu'au suffrage  
 D'un grand dans la pompe endormi.  
 Pour les protecteurs que j'honore  
 Que seroient mes foibles accents?  
 Ainsi que les dieux qu'on adore,  
 Ils sont au-dessus de l'encens.

C'est donc vous seul que sans contrainte,  
 Et sans intérêt, et sans feinte,  
 J'appelle en ces bois enchantés,  
 Moins révérend qu'aimable pere,  
 Vous, dont l'esprit, le caractere,  
 Et les airs, ne sont point montés  
 Sur le ton sottement austere  
 De cent tristes paternités,  
 Qui, manquant du talent de plaire  
 Et de toute légèreté,  
 Pour dissimuler la misere  
 D'un esprit sans aménité,  
 D'une sagesse minaudiere

Affichent la sévérité,  
 Et ne sortent de leur tannete  
 Que sous la lugubre bannière  
 De la grave formalité :  
 Vous, dis-je, ce père vanté,  
 Vous, ce philosophe tranquille,  
 De Minerve l'heureux pupille,  
 Et l'enfant de la Liberté,  
 Comment donc avez-vous quitté  
 Les délices de cet asile  
 Pour aller reprendre à la ville  
 Les chaînes de la gravité ?  
 Amant et favori des Muses,  
 Et paresseux conséquemment,  
 Je ne vous trouve point d'excuses  
 Pour avoir fui si promptement.  
 Le desir des bords de la Seine  
 Soudain vous auroit-il repris ?  
 Non, aux lieux d'où je vous écris  
 Je me persuade sans peine  
 Qu'on peut se passer de Paris.  
 Héritier de l'antique enclume  
 De quelque pédant ignoré,  
 Et, pour reforgier maint volume  
 Aux antres latins enterré,  
 Iriez-vous, comme les Samnaisés,  
 Immolant aux doctes fadaïses  
 L'esprit et la félicité,  
 Partager avec privilège  
 Des patriarches du collège  
 L'ennuyeuse immortalité ?  
 Non, l'esprit des aimables sages  
 N'est point né pour les gros ouvrages  
 Souvent publics incognito :  
 Le dieu du goût et du génie  
 A rarement eu la manie

Des honneurs de l'in-folio.  
Quoi ! sur votre philosophie,  
Que les rayons de l'enjouement  
Faisoient briller d'un feu charmant,  
La profane mélancolie  
Auroit-elle, malgré les jeux,  
Porté ses nuages affreux ?  
Martyr de la misanthropie,  
Fuiriez-vous ce peu d'agréments  
Qui nous fait supporter la vie,  
Les entretiens où tout se plie  
Au naturel des sentiments,  
Les doux transports de l'harmonie,  
Et les jeux de la poésie,  
Enfin tous les enchantements  
De la meilleure compagnie ?  
Et par quelle bizarrerie,  
Anachorete casanier,  
Pour aller encore essayer  
L'éternité du vin de Brie,  
Auriez-vous quitté le nectar  
D'Al, d'Arbois, et de Pomar ?  
Non, vous tenez de la nature  
Un jugement trop lumineux ;  
Vous avez trop cette tournure  
Qui fait et le sage et l'heureux,  
Pour vous condamner au silence,  
Loin de ces biens et de ces jeux,  
Dont la tranquille jouissance,  
Proscrite chez le peuple sot,  
Distingue le mortel qui pense  
De l'automate et du cagot :  
Et quand l'esprit mélancolique  
Pourroit des ennuis ténébreux  
Dans une ame philosophique  
Verser le poison léthargique,

Ce n'eût point été dans ces lieux ,  
Dans un temple de l'alegresse ,  
Que le bandeau de la tristesse  
Se fût répandu sur vos yeux ,  
Mais pourquoi donner au mystere ,  
Pourquoi reprocher au hasard  
De ce prompt et triste depart  
La cause trop involontaire ?  
Oui , vous seriez encore à nous  
Si vous etiez vous-même à vous ,  
Si j'écrivois à quelque belle ,  
Je lui dirois peut-être aussi ,  
Que depuis sa fuite cruelle  
Les oiseaux languissent ici ;  
Que tous les amours avec elle  
Ont fui nos champs à tire d'aile ;  
Qu'on n'entend plus les enlumeaux ;  
Qu'on ne connoît plus les echos ;  
Enfin la longue kyrielle  
De tout le peuple ancien :  
Et sans doute il n'en seroit rien ;  
Tous nos moineaux à l'ordinaire  
Vaqueroient à leurs fonctions ;  
Sans chagrines réflexions  
Les amours songeroient à plaire ;  
Myrtilé , toujours plus heureux ,  
Uniroit son chiffre amoureux  
Avec celui de sa bergere ;  
Et les ruisseaux apparemment  
Entre les fleurs et la fougere  
N'en iroient pas plus lentement :  
Mais , sans ces fadeurs de l'idylle ,  
Je vous dirai fort simplement  
Que jamais ce séjour tranquille  
N'a vu l'automne plus charmant :  
Loïn du tumulte qu'il abhorre ,

Le plaisir avec chaque aurore  
 Renaît sur ces vallons chéris,  
 Des guirlandes de la Jeunesse  
 Les Ris couronnent la Sagesse,  
 La Sagesse enchaîne les Ris;  
 Et, pour mieux varier sans cesse  
 L'uniformité du loisir,  
 Un goût guidé par la finesse,  
 Vient unir les arts au plaisir,  
 Les arts que permet la paresse,  
 Ces arts inventés seulement  
 Pour occuper l'Amusement.

Tour-à-tour, d'une main facile,  
 On tient le crayon, le compas,  
 Les fuseaux, le pinceau docile,  
 Avec l'aiguille de Pallas;  
 Et pendait tout ce badinage,  
 Qu'on honore du nom d'emploi,  
 D'autres paresseux avec moi  
 Font un sermon contre l'ouvrage;  
 Ou, sans projet, sans autre loi  
 Que les erreurs d'un goût volage,  
 Sages ou fous à l'unisson  
 Joignent la flûte à la trompette,  
 Le brodequin à la houlette,  
 Et le sublime à la chanson.  
 Hors la louange et la satire,  
 Tout s'écrit ici, tout nous plaît,  
 Depuis les accords de la lyre  
 Jus qu'aux soupirs du fageolet,  
 Et depuis la langue divine  
 De Malebranche et de Racine,  
 Jusqu'au folâtre triolet.

Que l'insipide symétrie  
 Règle la ville qu'elle ennuie;  
 Que les temps y soient concertés,

Et les plaisirs mêmes comptes :  
 La mode , la cérémonie ,  
 Et l'ordre , et la monotonie ,  
 Ne sont point les dieux des hauteaux ;  
 Au poids de la triste satire  
 On n'y pese point tous les mots ,  
 Et si l'on doit blâmer ou rire ;  
 Tout ce qui plaît vient à propos ;  
 Tout y fait des plaisirs nouveaux ,  
 Le hasard , l'instant les décide :  
 Sans regretter l'heure rapide  
 Qui naît , qui s'envole soudain ,  
 Et sans prévoir le lendemain ,  
 Dans ce silence solitaire ,  
 Sous l'empire de l'agrément ,  
 Nous ne nous doutons nullement  
 Que déjà le noir Sagittaire ,  
 Couronne de tristes frimas ,  
 Vient bannir Flore desolée ,  
 Et qu'avec Pomone exilée  
 L'astre du jour fuit nos climats.  
 Oui , malgré ces métamorphoses ,  
 Nos bois semblent encor naissants ;  
 Zéphyr n'a point quitté nos champs ,  
 Nos jardins ont encor des roses :  
 Où regnent les amusements  
 Il est toujours des fleurs écloses ,  
 Et les plaisirs font le printemps.  
 Echappe de votre hermitage ,  
 Et sur ce fortuné rivage  
 Porté par les songes légers ,  
 Voyez la nouvelle parure  
 Dont s'embellissent ces vergers (1) ;

---

(1) Bosquet de Minerve , récemment ajoute au jardin de C<sup>r</sup> , dessiné par le célèbre le Nôtre.

Eleve ici de la Nature ,  
L'Art , lui prêtant ses soins brillants ,  
Y forme un temple de verdure  
A la déesse des talents.  
Sortez du sein des violettes ,  
Croissez , feuillages fortunés ,  
Couronnez ces belles retraites ,  
Ces détours , ces routes secrètes ,  
Aux plus doux accords destinés !  
Ma muse , pour vous attendrie ,  
D'une charmante rêverie  
Subit déjà l'aimable loi ;  
Les bois , les vallons , les montagnes ,  
Toute la scène des campagnes  
Prend une ame , et s'orne pour moi.  
Aux yeux de l'ignare vulgaire  
Tout est mort , tout est solitaire ,  
Un bois n'est qu'un sombre réduit ,  
Un ruisseau n'est qu'une onde claire ,  
Les zéphyrz ne sont que du bruit ;  
Aux yeux que Calliope claire  
Tout brille , tout pense , tout vit ;  
Ces ondes tendres et plaintives ,  
Ce sont des nymphes fugitives  
Qui cherchent à se dégager  
De Jupiter pour un berger ;  
Ces fongeres sont animées ;  
Ces fleurs qui les parent toujours ,  
Ce sont des belles transformées ;  
Ces papillons sont des Amours.

Mais pourquoi ma raison oisive ,  
D'une muse qui la captive  
Suivant les caprices légers ,  
Cherche-t-elle sur cette rive  
Des objets au sage étrangers ,  
Sans fixer sa vue attentive

Sur l'exemple de ces bergers ?  
Si dans l'imposture éternelle  
De nos mensonges enchanteurs  
Il reste encor quelque étincelle  
De la nature dans nos cœurs ;  
Sauvés du séjour des prestiges ,  
Et cherchant ici les vestiges  
De l'antique simplicité ,  
Sans adorer de vains fantômes ,  
Décidons si ce que nous sommes  
Vaut ce que nous avons été ;  
Et si , malgré leur douceur pure ,  
Ces biens pour toujours sont perdus ,  
Voyons-en du moins la figure ,  
Comme on aime à voir la peinture  
De quelque belle qui n'est plus.

Où , chez ces bergers , sous ces hêtres ,  
J'ai vu dans la frugalité  
Les dépositaires , les maîtres  
De la douce félicité ;  
J'ai vu , dans les fêtes champêtres ,  
J'ai vu la pure Volupté  
Descendre ici sur les cabanes ,  
Y répandre un air de gaité ,  
De douceur et de vérité ,  
Que n'ont point les plaisirs profanes  
Du luxe et de la dignité.

Parmi le faste et les grimaces  
Qu'entraînent les fêtes des cours ,  
Thémire , dans ses plus beaux jours ,  
Avec de l'esprit et des grâces ,  
S'ennuie au milieu des Amours :  
Ici j'ai vu la tendre Lise ,  
A peine en son quinzième été ,  
Sans autre espoir que la franchise ,  
Sans parure que la beauté ,



Plus heureuse, plus satisfaite  
 D'nnir avec agilité  
 Ses pas au son d'une musette,  
 Et, parmi les plus simples jeux,  
 Portant le plaisir dans ses yeux  
 Eerit des mains de la nature  
 Avec de plus aimables feux  
 Que n'en peut prêter l'imposture  
 A l'œil trompeur et concerté  
 D'une coquette fastueuse,  
 Qui, par un sourire emprunté,  
 Dans l'ennui veut paroître heureuse,  
 Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise  
 Ce goût d'un bonheur innocent;  
 Pour répondre à qui le méprise,  
 Qu'il nous suffise que souvent,  
 Pour fuir un tumulte brillant,  
 Thémire voudroit être Lise,  
 Et voler du sein des grandeurs  
 Sur un lit de mousse et de fleurs.

Feuillage antique et vénérable,  
 Temple des bergers de ces lieux,  
 Orne heureux, monument durable  
 De la pauvreté respectable,  
 Et des amours de leurs aïeux;  
 O toi qui, depuis la durée  
 De trente lustres révolus,  
 Couvres de ton ombre sacrée  
 Leurs danses, leurs jeux ingénus,  
 Sur ces bords, depuis ta jeunesse  
 Jusqu'à cette verte vieillesse,  
 Vis-tu jamais changer les mœurs,  
 Et la félicité première  
 Fuir devant la fausse lumière  
 De mille brillantes erreurs?

Non ; chez cette race fidele  
 Tu vois encor ce pur flambeau  
 De l'innocence naturelle  
 Que tu voyois briller chez elle  
 Lors que tu n'etois qu'arbrisseau ;  
 Et, pour bien peindre la memoire  
 De ces mortels qui t'ont planté,  
 Tu nous offres pour leur histoire  
 Les mœurs de leur posterité.  
 Triomphe, regne sur les âges ;  
 Echappé toujours aux ravages  
 D'Eole, du fer, et des ans,  
 Fleuris jusqu'au dernier printemps,  
 Et dure autant que ces rivages ;  
 Au chêne, au cedre fastueux  
 Laisse les tristes avantages  
 D'orner des palais somptueux :  
 Les lambris convient les faux sages,  
 Tes rameaux couvrent les heureux.

Tandis qu'instruit par la droiture  
 Et par la simple verité,  
 Mon esprit, toujours enchanté,  
 Pénètre au sein de la nature,  
 Et s'y plonge avec volupté ;  
 Hélas ! par une loi trop dure,  
 Poussés vers l'éternelle nuit,  
 Le Plaisir vole, le Temps fuit,  
 Et bientôt sous sa faux rapide,  
 Ainsi que les jardins d'Armide,  
 Ce lieu pour nous sera détruit.  
 Trop tôt, hélas ! les soins pénibles,  
 Les bienséances inflexibles,  
 Revendiquant leurs tristes droits,  
 Viendront profaner cet asile,  
 Et, nous arrachant de ces lieux,  
 Nous replongeront pour six mois

Dans l'affreux chaos de la ville,  
 Et dans cet éternel fracas  
 De riens pompenx et d'embarras,  
 Qui, pour tout esprit raisonnable  
 Sujets de gêne et de pitié.  
 Ne sont que le jeu misérable  
 D'un ennui diversifié !

Mais, outre ces peines communes  
 Qui nous attendent au retour,  
 Outre les chaînes importunes  
 Et de la ville et de la cour,  
 Il est un fatal apanage  
 De dégoûts encor plus nombreux,  
 Qu'au retour des champêtres lieux  
 Le funeste Apollon ménage  
 A ses élèves malheureux.

Au milieu d'un monde frivole,  
 Dont les nouveautés sont l'idole,  
 Déjà je me vois revenu,  
 Et, pour le malheur de ma vie.  
 Par l'importune poésie  
 Malgré moi-même un peu connu.  
 Déjà j'entends les périodes,  
 Et les questions incommodes  
 De ces furets de vers nouveaux,  
 De ces copistes généraux,  
 Qui, persuadés que l'étude  
 Me tient absent depuis trois mois,  
 Vont s'imaginer que je dois  
 Le tribut de ma solitude  
 A l'oisiveté de leur voix.

« Hé bien ! me dit l'un, dont l'idylle  
 Enchanter l'esprit douxereux,  
 « Sans doute, élève de Virgile,  
 « Sur des pipeaux harmonieux  
 « De Lycidas et d'Amarille

- « Vous aurez soupiré les feux ?
- « Vous aurez chanté les beaux yeux ,
- « Les premiers soupirs de Sylvie ,
- « Et des bouquets de la prairie
- « Vous aurez orné ses cheveux ? »
- « Qu'apportez-vous ? point de mystère • •

( Me vient dire avec un souris  
 Quelque suivant de beaux-esprits ,  
 Insecte et tyran du parterre ,  
 « L'ouvrage est-il pour Thomassin ,  
 « Pour Pelissier , ou pour Gaussin ? »

Je fuis , j'échappe à la poursuite  
 De ces colporteurs trop communs.  
 Suis-je plus heureux dans ma fuite  
 D'autres lieux , d'autres importuns  
 « Enfin , dit-on , de votre absence ,  
 « Revenez-vous un peu changé ?  
 « Du sommeil de la négligence  
 « Votre esprit enfin dégagé  
 « Immolera-t-il l'indolence  
 « Aux succès d'un travail rangé » ?  
 Ainsi declame sans injustice  
 Contre les droits de la Paresse  
 Un froid censeur , qui ne sent pas  
 Que sans cet air de douce aisance  
 Mes vers perdroient le peu d'appas  
 Qui leur a gagné l'indulgence  
 Des voluptueux délicats ,  
 Des meilleurs paresseux de France ,  
 Les seuls juges dont je fais cas.

Par l'étude , par l'art suprême ,  
 Sur un froid pupitre amaigris ,  
 D'autres orneront leurs écrits :  
 Pour moi , dans cette gêne extrême ,  
 Je verrois mourir mes esprits.  
 On n'est jamais bien que soi-même ;

Et me voilà tel que je suis. -  
 Imprimés, affiches sans cesse,  
 Et s'entrechassant de la presse,  
 Mille autres nous inonderont  
 D'un déluge d'écrits stériles,  
 Et d'opuscules puériles,  
 Auxquels sans doute ils survivront :  
 A cette abon lance cruelle  
 Je veux toujours, en vérité,  
 Et de La Fare et de Chapelle  
 Préférer la stérilité :  
 J'aime bien moins ce chêne énorme  
 Dont la tige toujours informe  
 S'épuise en rameaux superflus,  
 Que ce myrte tendre et docile,  
 Qui, croissant sous l'œil de Vénus,  
 N'a pas une feuille inutile,  
 S'épanouit négligemment,  
 Et se couronne lentement.

Il est vrai qu'en quittant la ville  
 J'avois promis que, plus tranquille,  
 Et dans moi-même enseveli,  
 Je saurois, disciple d'Horace,  
 Unir les nymphes du Parnasse  
 Aux bergeres de Tivoli.  
 J'avois promis : mais tu t'abuses  
 Si tu comptes sur nos discours ;  
 Cher ami, les serments des Muses  
 Ressemblent à ceux des Amours.  
 Dans la tranquillité profonde  
 Du philosophie et du l'ergier  
 Trois mois j'ai vécu, sans songer  
 Qu'Apollon fût encore au monde ;  
 Et je t'avoue ingénument  
 Que très peu fait à voir l'aurore,  
 Que j'aperçois dans ce moment.

Je ne la verrois point éclore  
Dans ce champêtre éloignement,  
Si des volontés que j'adore,  
Pour me faire rimer encore,  
Ne valaient mieux que mon serment.

Toi, dont la sagesse riante  
Souffre et seconde nos chansons,  
Ami, sur ta lyre brillante  
Prépare-nous les plus doux sons;  
Dès qu'entraînés par l'habitude  
Au séjour de la multitude,  
Nous aurons quitté ce canton,  
Chez un élève d'Uranie,  
Entre les fleurs et l'ambrosie,  
Entre Démocrite et Platon,  
De ta vertu toujours unie  
Nous irons prendre des leçons,  
Et t'en donner de la folie,  
Que la bonne philosophie  
Permet à ses vrais nourrissons.  
Cette anacréontique orgie,  
Livrée à la vive énergie  
Du génie et du sentiment,  
Ne sera point assurément  
De ces fêtes sombres et graves  
Où périt la vivacité,  
Où les agréments sont esclaves.  
Et s'endorment dans les entraves  
De la pesante autorité;  
Nous n'y choisirons point pour guide  
Cette raison froide et timide  
Qui toise impitoyablement  
Et la pensée et le langage,  
Et qui sur les pas de l'usage  
Rampe géométriquement:  
Loin du mystère et de la gêne.

Pensant tout haut et sans effort,  
 Admettant la raison sans peine,  
 Et la saillie avec transport,  
 D'une ville tumultueuse  
 Nous adoncîrions le dégoût.  
 La raison est par-tout heureuse,  
 Le bonheur du sage est par-tout;  
 Et, puisqu'il faut du ton stoïque  
 Égayer la sévérité,  
 La ville, malgré ma critique,  
 Et l'éloge du sort rustique,  
 Reverra mon cœur enchanté  
 Dans ses caprices agréables,  
 Et dans son brillant le plus faux,  
 Paris a des charmes semblables  
 A ces coquettes adorables  
 Qu'on aime avec tous leurs défauts.

Mais quoi ! tandis que ma pensée,  
 Plus légère que le Zéphyr,  
 Folâtre à la fois et sensée,  
 Vole sur l'aile du Plaisir,  
 Dieux ! quelle nouvelle semée  
 Subitement dans l'univers  
 Vient glacer mon âme alarmée,  
 Et quelle main de feux armée  
 Lance la foudre sur mes vers ?  
 Sur un char funèbre portée,  
 Des Graces en deuil escortée,  
 La Renommée en ce moment  
 M'apprend que la Parque inhumaine,  
 Sur les tristes bords de la Seine,  
 Vient de plonger au monument  
 Des mortels le plus adorable, (1)  
 L'ami de tout heureux talent

---

(1) L'évêque de Luçon.

Et de tout ce qui vit d'aimable ,  
Le dieu même du sentiment ,  
Et l'oracle de l'agrément.  
O toi , mon guide et mon modèle ,  
Durable objet de ma douleur ,  
Toi qui , malgré la mort cruelle ,  
Respires encor dans mon cœur ,  
Illustre Ariste , ombre immortelle ,  
Ah ! si du séjour de nos dieux ,  
Si , de ces brillantes retraites  
Où tes mânes ingénieux  
Charment les ombres satisfaites  
Des Sevignés , des Lafayettes ,  
Des Vendômes , et des Chaulieus ,  
Tu daignes , sensible à nos rimes ,  
Abrisser tes regards sublimes  
Sur le denil de ces tristes lieux ,  
Et si , de l'éternel silence  
Traversant le vaste séjour ,  
Un dieu te porte dans ce jour  
La voix de ma reconnoissance ,  
Pardonne au légitime effroi ,  
Au sombre ennui qui fond sur moi ,  
Si , dans les fastes de mémoire ,  
Je ne trace point à ta gloire  
De vers immortels comme toi.  
Moi , qui voudrois en traits de flamme  
Graver aux yeux de l'avenir  
Ma tendresse et ton souvenir ,  
Comme ils resteront dans mon ame  
Gravés jusqu'au dernier soupir ,  
J'irois dans le temple des Graces  
Laisser d'ineffaçables traces  
De cette sensible bonté ,  
L'amour , le charme de notre âge ,  
Ou , pour en dire davantage ,



L'éloge de l'humanité :  
 Mais à travers les voiles sombres  
 Quand je te cherche dans les ombres ,  
 Dans le silence du tombeau ,  
 Puis-je soutenir le pinceau ?  
 Que les beaux arts , que le Portique ,  
 Que tout l'empire poétique ,  
 Où souvent tu dictas des lois ,  
 Avec la Seine inconsolable ,  
 Pleurent une seconde fois  
 La perte trop irréparable  
 D'Aristippe , d'Anacréon ,  
 D'Atticus , et de Fénélon :  
 Pour moi , de ma douleur profonde  
 Trop pénétré pour la chanter ,  
 N'admirant plus rien en ce monde  
 Ou je ne puis plus t'écouter ,  
 Sur l'urne qui contient ta cendre ,  
 Et que je viens baigner de pleurs ,  
 Chaque printemps je veux répandre  
 Le tribut des premières fleurs ;  
 Et puisqu'enfin je perds le maître  
 Qui du vrai beau m'eût fait connoître  
 Les mystères les plus secrets ,  
 Je vais à tes sombres cyprès  
 Suspendre ma lyre , et peut-être  
 Pour ne la reprendre jamais.

## VI. A MA SOEUR

## SUR MA CONVALESCENCE.

**T**oi, que la voix de ma douleur  
 A fait voler vers moi du sein de ta patrie,  
 Et qui, portant encor dans ton ame attendrie  
 Du spectacle de mon malheur  
 La douloureuse rêverie,  
 Après mon péril même en conserves l'horreur,  
 Renais, rappelle la douceur  
 De ton alegresse chérie,  
 Ma Minerve, ma tendre sœur.  
 Mais qu'oi! suis-je encoi fait pour pommer l'alègrese,  
 Et pour en chanter les appas,  
 Moi qui, depuis deux mois de mortel e tristesse,  
 Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse  
 La faux sanglante du trepas?  
 Par les songes du sombre eupice,  
 Enfants tumultueux du bizarre delire,  
 Mon esprit si long-temps noirci  
 Pourra-t-il retrouver sous ses épris nuages  
 Les piéceaux du plaisir, les brillantes images,  
 Et lever le bandeau qui le tient obscurci?  
 Quand sur les champs de Syracuse  
 Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,  
 Aux bords désolés d'Aréthuse  
 Daphné cherche-t-elle des fleurs?  
 Dans de mâles et sages rimés  
 Si de l'inflexible raison  
 Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,  
 Ici plus que jamais j'en trouverois le ton:

Je sors de ces instants de force et de lumière  
Où l'éclatante vérité,  
Telle que le soleil au bout de sa carrière,  
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté;  
J'ai vu ce pas fatal où l'ame, plus hardie,  
S'élançant de ses tristes fers,  
Et prête à voir finir le songe de la vie,  
Au poids du vrai seul apprécie  
Le néant de cet univers.  
Eclairé sur les vœux frivoles  
Et sur les faux biens des humains,  
Je pourrois à tes yeux renverser leurs idoles,  
Les dieux de leur tone, ouvrage de leurs mains,  
Et, dans mon ardeur intrépide,  
De la vérité moins timide  
Osant rallumer le flambeau,  
Juger et nommer tout avec cette assurance  
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance,  
Et de l'école du tombeau.  
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible  
Et de la Douleur et du Sort,  
A demander aux dieux le bienfait de la mort,  
Je te dirois aussi que cette mort horrible  
Pour le vulgaire malheureux,  
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible  
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;  
Et qu'après avoir vu la misère profonde  
Des insectes présomptueux,  
De tous les êtres ennuyeux  
Dont le ciel a chargé la surface du monde,  
Et qui rampent dans ces bas lieux,  
Au premier arrêt de la Parque,  
Sans peine et d'un pas ferme on passeroit la barque,  
Si la tendre amitié, si le fidele amour,  
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaines, -  
Et si leurs plaisirs tour-à-tour,

Plus vrais et plus vifs que nos peines ,

Ne nous faisoient chérir le jour.

Mais de cette philosophie

Je ne réveille point les lugubres propos .

Tu n'es faite que pour la vie ;

Et l'entretenir de tombeaux ,

Ce seroit deployer sur la naissante aurore

Du soir d'un jour obscur les nuages épais ,

Et donner à la jeune Flore

Une couronne de cyprès.

Qu'attends-tu cependant ? tu veux que ma mémoire ,

Retournant sur des jours d'alarmes et d'ennuis ,

T'en fasse la périlleuse histoire :

Sur quels déplorables récits

Exiges-tu que je m'arrête !

C'est rappeler mon ame aux portes de la mort.

J'y consens ; mais bannis l'effroi de la tempête ,

Je la raconte dans le port.

Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre

Par la foudre ou l'effort des vents ,

Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans ,

Et, relevé des coups d'éole et du tonnerre ,

Il compte de nouveaux printemps.

Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.

Tel étoit mon affreux tourment ;

J'ai souffert plus de maux au bord du monument

Que n'en apporte la mort même.

La douleur est un siècle , et la mort un moment.

Frappé d'une main foudroyante ,

Et frappé dans le sein des arts et des amours ,

De la santé la plus brillante

Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours :

Ainsi d'un ruisseau par la Naxos éplorée ,

Dans une froide nuit , par le fougueux Borée

De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.

Dans cette laqueuse nourrière ,

Comptant les pas du Temps trop lent aux malheureux  
 Quarante fois de la lumière  
 J'ai vu disparaître les feux,  
 Quarante fois dans sa carrière  
 J'ai vu reutrer l'astre des cieux,  
 Et dans un si long intervalle,  
 La Parque, d'une main fatale  
 Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,  
 Pour moi ne fila point une heure de repos;  
 Par le souffle brûlant de la fièvre indomtée  
 Chaque jour ma force emportée  
 Renaissoit chaque jour pour des tourments non-  
 veaux :

Dans la fable de Prométhée  
 Tu vois l'histoire de mes maux.  
 Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,  
 Voile des plus noires couleurs,  
 Parut enfin ce jour de malheureux auspice  
 Où de l'humanité j'écrusai les douleurs;  
 Couché sur un bûcher, et l'autel et le trône  
 D'Esculape et de Tisiphone,  
 Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels,  
 J'ai vu couler mon sang sous les ecuteaux mortels;  
 Mon ame s'avança vers les rivages sombres :  
 Mais quel rayon lancé du sein des immortels,  
 L'arrêtant à travers la région des ombres,  
 Vint ranimer mes sens sur ses sanglants autels !  
 Je crus sortir du noir abyme,  
 Quand, revenant au jour, je me vis délivré :  
 Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime  
 Que frappe un bras mal assuré;  
 Inutilement poursuivie,  
 Et plus forte par la douleur,  
 Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie  
 Aux coups du sacrificateur.  
 Il est une jeune déesse.

Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus :  
 Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse ;  
 Sans elle la beauté n'est plus ;  
 Les Amours, Bacchus, et Morphée,  
 La soutiennent sur un trophée  
 De myrte et de pampres orne,  
 Tandis qu'à ses pieds abattue  
 Rampe l'inutile statue  
 Du dieu d'Épidaure enchaîné.

Ame de l'univers, charme de nos années,  
 Heureuse et tranquille Sante !

Toi qui viens renouer le fil de mes journées,  
 Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,  
 Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,  
 Ne portant que la honte et d'amères douleurs

A la trop précoce vieillesse,  
 Les aveugles mortels abrègent tes faveurs ;  
 Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,  
 Loin des cités et de l'ennemi.

Tout nous appelle aux champs ; le printemps va re-  
 naître,

Et j'y vais renaitre avec lui.  
 Dans cette retraite chérie  
 De la Sagesse et du Plaisir,  
 Avec quel goût je vais cueillir  
 La première épine fleurie,  
 Et de Philomele attendrie  
 Recevoir le premier soupir !  
 Avec les fleurs dont la prairie  
 A chaque instant va s'embellir,  
 Mon ame, trop long-temps flétrie,  
 Va de nouveau s'épanouir,  
 Et, loin de toute rêverie,  
 Voltiger avec le Zéphyr.

Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,  
 Au sortir du néant affreux,

Je ne songerai qu'à voir naître  
Ces bois, ces berceaux amonreux,  
Et cette mousse et ces fongeres,  
Qui seront, dans les plus beaux jours,  
Le trône des tendres bergeres,  
Et l'autel des heureux amours.  
O jours de la convalescence !  
Jours d'une pure volupté !  
C'est une nouvelle naissance,  
Un rayon d'immortalité.

Quel feu ! tous les p'aisirs ont volé dans mon ame.  
J'adore avec transport le celeste flambeau ;  
Tout m'intéresse, tout m'enflamme ;  
Pour moi l'univers est nouveau.  
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,  
A l'heureuse convalescence  
Pour de nouveaux plaisir donne de nouveaux sens ;  
A ses regards impatients  
Le chaos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;  
Tout brille des feux du printemps.  
Les plus simples objets, le chant d'une saulette,  
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,  
La fraîcheur d'une violette ;  
Mille spectacles qu'autrefois  
On voyoit avec nonchalance,  
Transportent aujourd'hui, présentent des appas  
Inconnus à l'indifférence,  
Et que la foule ne voit pas.  
Tout s'émousse dans l'habitude ;  
L'amour s'endort sans volupté ;  
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,  
Le sentiment n'est plus flatté :  
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,  
L'esprit, sans force et sans clarté,  
Ne trouve que la léthargie  
De l'insipide oisivete.

Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,  
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour  
Entre la jeunesse et l'amour,  
Dans le néant de la mollesse  
Dort et végète tour-à-tour :  
Lisis, depuis long-temps plongé dans les ténèbres,  
Entre Hippocrate et les ennemis,  
Libre de leurs chaînes funèbres,  
Vient de quitter enfin leurs lugubres rédnits.  
Observez-les tous deux dans une même fête :  
Cléon n'y paroitra que distrait ou glacé,  
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête  
Au fond de son cœur émoussé :  
Tout charmera Lisis ; cette nymphe est plus belle,  
Cette sirène a mieux chanté,  
D'un plus aimable sen ce champagne étincelle,  
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,  
Cette brune charmante est la divinité.  
Cléon est un sultan, qu'un bonheur trop facile  
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports :  
En vain de cent beautés une troupe inutile  
Lui cherche des desirs ; infructueux efforts !  
Mahomet est au rang des morts.  
Lisis, dans ses ardeurs nouvelles,  
Est un voyageur de retour ;  
Eloigné des jeux et des belles,  
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour :  
Il tonche le rivage, à l'instant tout l'invite ;  
Et pour Lisis, dans ce beau jour,  
La première Philis des hameaux d'alentour  
Est la sultane favorite,  
Et le miracle de l'Amour.



## VII. A M. ORRY,

CONTRÔLEUR-GÉNÉRAL.

NOUVEL an, compliments nouveaux,  
Eternelle cérémonie,  
Inépuisables madrigaux,  
Vers dont on endort son héros,  
Courses à la cour qu'on ennuie :  
Faut-il qu'un sage s'associe  
A la procession des sots ?  
Aussi, bien moins pour satisfaire  
Un usage fastidieux,  
Que reconnoissant et sincère  
Pour un ministre généreux,  
J'aurois de la naissante année  
Donné la première journée  
A lui porter mes premiers vœux,  
Si par la bise impitoyable  
Qui vient d'enrhumer tout Paris,  
Je ne me fusse trouvé pris,  
Et si, sur l'avis détestable  
D'un vieil empirique pendable,  
Je ne me fusse encor muni  
Des feux d'une fièvre effroyable,  
Que je n'aurois point eus sans lui.  
Or, dans les chimères qu'inspire  
Un transport, un brûlant délire,  
De fantômes environné,  
( Je m'en souviens ) j'imaginai  
Que rayé du nombre des êtres,  
Par Hippocrate empoisonné,

J'étois où résient nos ancêtres ;  
Là , près d'un fleuve infortuné ,  
Et parmi la défunte troupe ,  
Qui , pour passer à l'autre bord ,  
Attendoit la noire chaloupe ,  
M'occupant peu , m'ennuyant fort ,  
Et ne sachant enfin que faire ,  
( Car que fait-on quand on est mort ? )  
Je rappelois ma vie entière ,  
Et ne reprochois rien au sort.  
Non , si par la métempsychose ,  
Me disois-je , on quittoit ces lieux  
Pour revoir la clarté des cieux ,  
Et que le choix suivit mes vœux ,  
Je ne serois rien autre chose  
Que ce que m'avoient fait les dieux.  
Par un ministre digne d'eux ,  
Sans projet , sans inquiétude ,  
Libre de toute servitude ,  
Cherchant tour-à-tour et quittant  
Et le monde et la solitude ,  
Entre les plaisirs et l'étude  
Je vivois obscur et content.  
D'un délire ce fut l'image ,  
Il l'étoit de la vérité.  
Vous , qui recevez mon hommage ,  
D'un loisir qui fut votre ouvrage  
Confirmez la tranquillité ;  
Ainsi , gravée en traits de flamme ,  
La gratitude de mon sort ,  
Immortelle comme mon ame ,  
Me suivra jusqu'au sombre bord.

## VIII. SUR UN MARIAGE.

SUR un rivage solitaire  
Où, malgré tout l'ennui du temps,  
Les frimas, la neige, les vents,  
Le foible jour qui nous éclaire,  
La tranquille raison préfère  
Un foyer champêtre écarté,  
Et le ciel de la liberté,  
À l'étroite et lourde atmosphère  
Des paravents de la cité ;  
Au milieu du sombre silence  
De la triste uniformité,  
Et de toute la violence  
D'un hiver qui sera cité,  
Et qui, soit dit sans vanité,  
Prête à nos champs de Picardie  
L'austère et sauvage beauté  
Des montagnes de Lapponie ;  
Un bon hermite confiné  
Dans sa cabane rembrunie,  
Et par cette bise ennemie,  
A son grand regret, détourné  
Du charme d'occuper sa vie  
Dès la renaissante clarté,  
Et de l'habitude chérie  
D'aller voir avec volupté  
Ses arbres, son champ, sa prairie,  
Parcouroit par oisiveté  
Une multitude infinie  
D'écrits nouveaux sans nouveauté,  
De phrases sans nécessité,

Et de rimes sans poésie ;  
Et dans la belle quantité  
Des œuvres dont nous gratifie  
La féconde Inutilité ,  
Et je ne sais quelle manie  
D'une pauvre célébrité ,  
Il admiroit l'éternité  
Des almanachs que le génie ,  
Qui nous gagne de tout côté ,  
Fabrique , réchauffe , amplifie ,  
Pour éclairer l'humanité ,  
Et réjouir la compagnie.  
Glacé , privé de tout rayon  
De cette lumière seconde  
Qui colore , embellit , seconde  
L'heureuse imagination ;  
Au lieu de fleurs et de gazon ,  
Ne découvrant de son pupitre  
Que les glaces de ce vallon ,  
Ces bois courbés sous l'aiglon ,  
Ces tapis d'albâtre et de nître  
Étendus jusqu'à l'horizon ;  
Loin d'avoir la prétention  
Et le moindre goût d'en décrire  
La sombre décoration ,  
Se trouvant digne au plus de lire ,  
Il n'auroit guère imaginé  
Qu'il alloit oublier l'empire  
De l'hiver le plus obstiné ,  
Et se donner les airs d'écrire.  
Dans ce morne et pesant repos  
Une lettre charmante arrive  
Des bords toujours chers et nouveaux  
Que baigne et pare de ses eaux  
La Seine à regret fugitive.  
O traits enchanteurs et puissants !

O prompt et céleste magie  
D'un souvenir vainqueur des ans !  
Aux accents d'une voix chérie  
Qui peut tout sur ses sentiments ,  
Et qui sait parer tous les temps  
Des roses d'un heureux génie ,  
L'habitant desœuvré des champs  
A cru voir pour quelques instants  
Sa solitude refleurie  
Briller des couleurs du printemps ,  
Et le rappeler à la vie ,  
A l'air pur des bois renaissants.  
Loin de la triste compagnie  
Des brochures et des écrans ,  
Affranchi de sa léthargie ,  
Dans une heureuse rêverie ,  
A Crosne il s'est cru transporté :  
Crosne , ce pays enchanté  
De la belle et simple nature ,  
De l'esprit sans méchanceté ,  
Du sentiment sans imposture ,  
Et de cette franche gaieté ,  
Toujours nouvelle , toujours pure ,  
Et si bonne pour la santé.  
L'éclat du plus beau jour de fête  
Y faisoit briller ce bonheur ,  
Cette éloquente voix du cœur ,  
Ce plaisir que nul art n'apprête .  
Un nouvel époux radieux  
Venoit d'amener en ces lieux  
Sa jeune et brillante conquête ;  
Les vœux , les applaudissements  
Précédoient et suivoient leurs traces ;  
A leurs chiffres resplendissants  
La Gloire unissoit ceux des Graces ,  
Et du Génie , et des Talents ;

Et, sous ses auspices fideles  
 Garantissant leur sort heureux,  
 L'Amitie couronnoit leurs nœuds  
 De ses guirlandes immortelles.

Un solennel complimenteur,  
 Un long faiseur d'épithalames,  
 Déploieroit ici sa splendeur  
 En beaux grands vers, en anagrammes,  
 En refrains de *chaînes*, d'*ardeurs*,  
 De *beaux destins*, de *belles flammes*;  
 Il viendrait traînant après lui  
 Son édition bien pliée,  
 Bien pesante, bien dédiée,  
 Mêler les crêpes de l'ennui  
 Aux atours de la mariée.  
 Mais laissons dans tout leur repos  
 Les galants innocents propos  
 Dont les chansonniers de familles,  
 Et les aiglons provinciaux  
 Forment leurs longues cantatilles,  
 Leurs vieux impromptus, leurs rondeaux,  
 Toutes leurs flammes si gentilles,  
 Et leurs perfides madrigaux.  
 Le sévère et mâle génie  
 Du sage et brillant Despréaux  
 S'indigneroit si l'ineptie  
 De tous ces vers de coterie,  
 De fadens, de mauvais propos.  
 Profanoit Crosne, sa patrie,  
 Et, par des sons fastidieux,  
 Troubloit le charme et l'harmonie  
 De la fête de ces beaux lieux.  
 Pour combler les plus tendres nœuds,  
 Que cette union fasse naître  
 D'illustres rejetons nombreux,  
 Dans qui la patrie et le maître

Puissent en tout temps reconnoître  
Des cœurs dignes de leurs aïeux !  
A l'unanime et vrai suffrage  
Et de la ville et de la cour ,  
Si du fond d'un simple hermitage  
On peut allier en ce jour  
Un champêtre et naïf hommage :  
Parmi les lauriers et l'encens ,  
Les roses, les myrtes naissants ,  
Dont les parfums et la parure  
Entourent deux époux charmants ,  
La bonhomie à l'aventure  
Vient mêler une fleur des champs  
Le symbole des jeunes gens ,  
Et le bouquet de la nature.  
Les pompons, les vernis du temps ,  
L'esprit des mots, l'enfantillage ,  
Les gaietés de tant de plaisants  
Si facétieux, si pesants ,  
Le sophistique persillage ,  
L'air singulier, les tons tranchants ,  
N'ornent point de leurs agréments  
Ce tribut d'un climat sauvage ;  
Loin des tourbillons enchanteurs  
Du bel esprit et du ramage ,  
Loin des bons airs et de l'usage ,  
On n'a que les antiques mœurs ,  
Le bon vieux sens de son village ,  
De l'amitié, du radotage ,  
Un cœur vrai, de vieilles erreurs ,  
Avec un gothique langage.  
Malgré ces défauts importants ,  
Ces miseres du bon vieux temps ,  
Qui seroient l'absurdité même ,  
Et d'un ridicule suprême  
Aux regards de nos élégants ,

O vous, pour qui dans ces instants  
J'ai repris avec confiance  
Des crayons oubliés long-temps,  
Pardonnez-en la négligence :  
Ne voyez que les sentiments  
Qui me tracent, malgré l'absence,  
Vos fêtes, vos enchantements,  
Et me rendent votre présence.  
Connoissant bien la sûreté  
De votre goût sans inconstance,  
Votre amour pour la vérité,  
L'air naturel, la liberté,  
Et le style sans importance,  
Je vous livre avec assurance  
Mon gaulois et ma loyauté ;  
Et vous m'aimerez mieux, je pense,  
Dans toute mon antiquité,  
Que si, séduit par mon estime  
Pour la bruyante nouveauté,  
Les grands traits, le petit sublime,  
Et l'air de confiance intime  
De tant de modernes auteurs,  
Je visois au style, aux couleurs,  
A cette empirique éloquence,  
Au ton neuf et sans conséquence  
De nos merveilleux raisonneurs,  
Contemplés comme créateurs  
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,  
Par cette foule vagabonde  
De très humbles littérateurs,  
D'échos répandus à la ronde,  
De perroquets admirateurs,  
De sous-illustres, d'amateurs,  
Qui vont répétant vers et prose,  
Et d'autrui faisant les honneurs,  
Pour se croire aussi quelque chose.



Mais je me sauve promptement ;  
Je craindrois insensiblement ,  
Pour ma longue petite Épître ,  
L'air d'ouvrage qu'assurément  
Elle prendroit sans aucun titre.

Si ces riens courent l'univers ,  
Et que par hasard l'on en cause  
( Car tel est le destin des vers ,  
Un instant de vogue en dispose ,  
Et bien ou mal la rime expose  
Au bruit , aux propos , aux faux airs ,  
Aux sots , aux esprits , à la glose  
Des pédants lourdement diserts ,  
Des frelquets lilas ou verts ,  
Et des oisons couleur de rose ,  
Enfin à cent dégoûts divers  
Que n'ont point messieurs de la prose ) ;  
Si donc , élevés à l'honneur  
D'une renommée éphémère ,  
Ces vers ont le petit malheur  
De subir ce froid commentaire  
De l'importance ou de l'humeur ,  
Malgré la déraison altière ,  
Et tout ennuyeux argument ,  
Leur gloire sera tout entière  
S'ils plaisent au séjour charmant  
Qui m'en dicta le sentiment ,  
Et les pare de sa lumière.

---

## IX. AU ROI DE DANEMARCK.

TÉLÉMAQUE adoré du Nord ,  
Et cher à toutes les contrées

Où l'ardeur du plus noble essor  
Guide vos traces désirées ,  
Et des plus belles destinées  
A l'Europe annonce le sort ;  
Ainsi, dans le printemps de l'âge ,  
Dédaignant l'attrait du repos ,  
L'encens, l'étiquette, et l'usage ,  
Vous leur préférez les travaux ,  
Les observations du sage ,  
Et les fatigues du héros.  
Le plus cher, le plus sûr présage ,  
Charme vos états fortunés :  
Monarque illustre, pardonnez  
Si j'ose écarter le nuage  
Dont vos pas sont environnés ,  
Et si la candeur d'un sauvage  
Dévoile la brillante image  
De ce trône que vous parez.  
Dans tous les climats honores  
De l'éclat de votre apanage ,  
En vain, grand roi, vous desirez  
Echapper au public hommage ;  
En vain sous un nom emprunté  
L'ineffaçable majesté  
Vient se voiler et disparaître ;  
L'anguste et tendre humanité ,  
Les graces, l'affabilité ,  
Vous font aisément reconnoître ,  
Et d'un peuple toujours vanté  
Nomment l'ornement et le maître.  
Vers de nombreuses régions ,  
Guidé par les heureux rayons  
Du sentiment qui vous inspire ,  
Au vrai livre des nations  
Votre génie a voulu lire  
Ces traits premiers, sûrs, et profonds ,

Que tant de dissertations  
 N'ont pu que foiblement décrire.  
 Malgré les beaux raisonnemens  
 De tant de rêveurs à système  
 Qui prônent en longs arguments  
 Que l'homme par-tout est le même,  
 Tous les peuples sont différens ;  
 Chaque climat a ses nuances :  
 Vos regards sûrs et pénétrants  
 En saisissent les différences.  
 Il n'est qu'un point dans ce moment  
 Qui les égale et les rallie ;  
 Oui, ces contrastes de génie,  
 Et d'opinions, et de goûts,  
 Prince aimable, s'éclipsent tous  
 Quand on vous voit paroître et plaire ;  
 Et par-tout, ainsi que chez nous,  
 Tous les peuples n'auront pour vous  
 Qu'un suffrage et qu'un caractère.

---

## X. AU ROI DE PRUSSE.

**D**u trône et des plaisirs voler à la victoire,  
 Par soi-même asservir des peuples belliqueux ;  
 Au sein de la puissance, au faite de la gloire,  
     Penser en homme vertueux ;  
 Aux arts anéantis donner un nouvel être,  
 Les protéger en roi, les embellir en maître ;  
 Éclairer les mortels, et faire des heureux ;  
     Aux jours de gloire et de génie  
     Des Césars et des Antonins  
     C'étoit l'ouvrage de la vie,  
 Et les destins divers de divers souverains :

Mais le héros nouveau de l'Europe étonnée  
Sait faire des vertus, des talents, des travaux  
De tant de différents héros,  
L'histoire d'un seul homme, et celle d'une année.

## XL. L'ABBAYE.

A M. LE CHEVALIER DE CHAUVELIN,  
alors à l'armée de Westphalie,  
SUR L'ÉLECTION D'UN MOINE ABEI.

*Tacit indignatio versum. Juv.*

D'UNE taverne monacale,  
Où tout fermenté en ce moment  
Pour la patente abbatiale  
Et le premier bât du couvent,  
Très indifférent que l'on nomme  
Don Luc, don Priape, ou don Côme,  
Rempli d'un plus cher souvenir,  
Dans la longue mélancolie  
De ta fangeuse Westphalie,  
Ami, je viens t'entretenir;  
Et, malgré les ennuis extrêmes  
Où tes beaux jours sont arrêtés,  
Mon amitié dans ces lieux mêmes  
Voit le plaisir à tes côtés.  
Tandis que de l'urne fatale  
Va sortir le destin brillant  
De l'automate révérend  
Que prétend mitrer sa cabale  
Pour s'enivrer impunément  
Sous sa crapule pastorale;

Echappé de la pesanteur  
Des moines au ton flagorneur ,  
Aux maussades cérémonies ,  
Et délivré de la longueur  
De leurs assommantes orgies ,  
Je parcours ces bois , ces prairies ,  
Dout on va nommer le seigneur .  
Oh ! qu'ici de l'erreur commune  
Mon cœur moins que jamais épris  
Des miseres de la fortune  
Couçoit aisément le mépris !  
Quoi ! ces vergers , ces belles plaines ,  
Ces ruisseaux , ces prés , ces étangs ,  
Ces forêts de l'âge des temps ,  
Ces riches et vastes domaines ,  
Tout sera dans quelques instants ,  
A qui ?... Charmante solitude ,  
Séjour fait pour n'être habité  
Que par l'heureuse liberté ,  
L'amitié , l'amour , et l'étude ,  
La sagesse , et la volupté ,  
De quelle vile servitude  
Tu subis la fatalité !  
Un obscur et pesant reptile ,  
Un être platement tondû ,  
Simulacre ignare , imbécille ,  
De la terre poids inutile .  
Un moine , le portrait est vu ,  
Un moine va se voir ton maître !  
Et cet épais et lourd cafard  
Qu'ébaucha le ciel au hasard  
Pour végéter , ronfler , et paître ,  
Grace à la faveur du destin  
Et d'une authentique patente ,  
De cent mille livres de rente  
Va devenir le souverain !

Dans ce char que suivoient ses peres  
L'âne mitré va se montrer,  
Et régner sur ces mêmes terres  
Qu'il étoit né pour labourer !  
O vous, défuntes seigneuries ,  
Vous, preux barons à courts manteaux ,  
Hauts-justiciers , grands-sénéchaux ,  
Des antiques chevaleries  
Vieux châtelains , mânes dévots ,  
Dont j'apperçois les armoiries  
Sur les débris de ces châteaux ,  
Où de gros moines en repos ,  
Munis de vos chartres moisis ,  
Broutent et boivent sur vos os ,  
Sans prier pour vos effigies ,  
Bons seigneurs , que vous étiez sots !  
Vous avez cru de vos largesses  
Doter l'Honneur, la Piété ,  
Et laisser avec vos richesses  
Des peres à la Pauvreté ;  
Que le Dieu juste récompense  
Vos benoites intentions !  
Mais que l'avare et basse engeance  
Qu'engraissent vos fondations  
A bien trompé votre espérance !  
Oh ! quel peuple avez-vous renté ?  
L'hypoerite Perversité ,  
La lubrique Fainéantise ,  
La stupide Imbécillité ,  
L'Avarice , la Dureté ,  
La Chicane , la Fausseté ,  
Tous les travers de la Bêtise ,  
Et tous les vices qu'éternise  
L'impure et brute Oisiveté.  
Ces repaires de la Paresse ,  
Ces gouffres creusés par vos mains ,

C'est là que s'abymment sans cesse  
Les richesses des lieux voisins ;  
C'est pour ces massives statues ,  
C'est pour ce peuple de sangsues  
Que le laboureur vertueux ,  
Accablé d'ans et d'amertume ,  
Avec des enfans malheureux  
Veille, travaille, se consume  
Dès que l'aube éclaire les cieux.  
Ainsi, par des lois déplorables ,  
La douloureuse pauvreté  
De tant de mortels respectables  
Enrichit l'inutilité  
De ces fauécants méprisables ,  
La fange de l'humanité !  
Tels ces cadavres homicides ,  
Ces vampires , de sang avides ,  
Des vivants éternels bourreaux ,  
Par les secours d'un art impie  
Desséchant les sucs de la vie  
Dans des corps livrés au repos ,  
S'engraissent au fond des tombeaux.

O ma chere patrie ! ô France !  
Toi chez qui tant d'augnstes lois  
De tes sages et de tes rois  
Immortalisent la prudence ,  
Comment laisses-tu si long-temps  
Ravir ta plus pure substance  
Par ces insectes dévorants  
Que peut écraser ta puissance ,  
Et dont l'inutile existence  
Revient t'arracher tous les ans  
Les moissons de tes plus beaux champs ,  
Et des biens dont la jouissance  
Devoit être la récompense  
De tes véritables enfans ?

Quels contrastes, dont la sagesse  
Pourroît affranchir tes états !  
Je vois en proie à la paresse  
Ce que le travail n'obtient pas,  
Ce guerrier, qui des sa jeunesse  
T'immola ses biens, son repos,  
Charge du poids de sa tristesse  
Et d'une indigente noblesse,  
Après soixante ans de travaux  
Traîne sa pénible vieillesse :  
Ces esprits faits pour t'illustrer,  
Pour te plaire, et pour t'éclairer,  
Tous ces sages dont la lumière  
Va dans les autres nations  
Augmenter ta gloire première,  
Souvent dans toute leur carrière  
Négligés, privés de tes dons,  
Meurent méconnus de leur mère ;  
Au sein d'un champ infructueux,  
Sans soulagement, sans salaire,  
Ce prêtre pauvre et vertueux,  
Environné de la misère,  
Triste pasteur des malheureux  
Qu'il édifie et qu'il éclaire,  
Les console, et souffre plus qu'eux.  
C'est sur ces hommes nécessaires  
Que tes bienfaits sont invoqués ;  
Qu'à changer leurs destins contraires  
De tant d'avortons solitaires  
Les biens oisifs soient appliqués ;  
De l'abyme des monastères  
Qu'à ta voix ils soient évoqués ;  
Et renvoie au soc de leurs pères  
Tant de laboureurs enfroqués.  
Tes arts divers te redemandent  
Tant d'hommes mis au rang des morts .



Tes droits , tes besoins les attendent  
Sous tes drapeaux et dans tes ports.  
La postérité gémissante  
Un jour regrettera ces biens ;  
Et l'humanité languissante  
Perdant des peres , des soutiens ,  
A ces gouffres , qui t'appauvrissent ,  
Des races qui s'anéantissent  
Redemande les eitoyens.  
Contemple tes champs et tes villes ;  
Vois tes pertes et ton erreur.  
Autour de ces riches asiles  
Où cet avare possesseur,  
Ce moine absorbe avec hauteur  
Tous les fruits de ces bords fertiles ,  
Que d'hommes qui seroient utiles  
A ta richesse , à ta grandeur ,  
Maudissant leurs efforts stériles ,  
Dépérissent dans la douleur !  
Ils craignent le titre de pere ,  
N'ayant à laisser que des pleurs  
Aux héritiers de leurs malheurs ;  
Ils te privent dans leur misere  
D'un peuple de cultivateurs ,  
De tes biens le plus nécessaire.

Ami , je devine aisément  
Que , pour dérider la morale  
De ce sérieux argument ,  
Tu me reponds en ce moment  
Que , sans le sceau du sacrement  
Et de la couche nuptiale ,  
A l'état ordinairement  
On voit l'espece monacale  
Fournir aussi son contingent :  
Je le sais ; mais dis-moi toi-même  
Que servent au bien de l'état

## ÉPI TRE XI.

Ces fruits impurs du cèibat  
 Nés dans l'opprobre et l'anathème ?  
 Quels sont les montans honteux  
 De tous ces sacrés adulteres ?  
 Des fils plus vils , plus paresseux ,  
 Et plus abrutis que leurs peres.  
 A l'aspect de leurs biens nombreux  
 Si l'on pouvoit sans injustice  
 Se consoler de voir ces lieux  
 Livrés par nos simples aieux  
 A l'héréditaire avarice  
 De ces possesseurs odieux .  
 On seroit consolé sans doute  
 De les voir vivre sans jouir ,  
 Sans sentiment et sans plaisir :  
 Tout s'aneantit sur leur route ;  
 Sous leur main tout vient se fêtrir.  
 En vain ces asiles champêtres  
 Ne demandent qu'à s'embellir ,  
 Leur sauvage état peint leurs maîtres.  
 Ah ! que dans ces lieux enchanter ,  
 Mais où les pas de l'ignorance  
 Sont imprimés de tous côtés ,  
 Le Goût , l'honneurse Intelligence ,  
 Pourroient ajouter de beautés !  
 La nature sur ces rivages  
 Répandant ses dons au hasard ,  
 Y semble encore inviter l'art  
 A la servir dans ses onvrages.  
 A travers ces vastes forêts  
 Quelle scene , quelle étendue .  
 Si de tous ces chênes épais  
 Qui vont se perdre dans la nue  
 Percant , divisant les sommets ,  
 On laissoit errer notre vue !  
 Vingt sources des plus vives eaux

Qui descendent de ces montagnes  
Jailliroient au sein des campagnes ,  
Si par de faciles canaux  
L'art en rassembloit les ruisseaux :  
En desséchant ces marécages  
D'où sortent d'épaisses vapeurs ,  
Un gazon couronné de fleurs  
Enrichiroit ces pâturages ,  
Et d'un air sain et sans nuages  
Tout respireroit les douceurs.  
Mais , grace à l'ame avare et dure  
De ces possesseurs abrutis ,  
Les plus beaux dons de la nature  
Sont dégradés , anéantis ,  
Par-tout où git leur race obscure.

Pour l'honneur de l'humanité ,  
Malgré cet empire durable  
Des erreurs que l'antiquité  
Marque de son sceau vénérable ,  
J'ose croire qu'un temps viendra  
Où tant de richesses oisives ,  
Que le monachisme enterra ,  
Cesseront de rester captives ,  
Et qu'on reverra de ces biens  
Couler enfin les sources vives  
Sur les utiles citoyens.

O toi , l'arbitre de mes rimes ,  
Ami d'Homere et de Platon ,  
De ces lumineuses maximes  
Tu ne peux qu'approuver le ton :  
Un bigot y verra des crimes ;  
Tu n'y verras que la raison.  
Tu sais qu'à la religion  
Toujours sincèrement fidele ,  
Rempli de respect et de zele ,  
Je briserois tous mes pinceaux

Plutôt que d'offrir des tableaux  
Indignes de l'honneur et d'elle.  
Eh! qu'ai-je en effet prétendu?  
Je n'attaque point les asile  
Où le Savoir et la Vertu  
Ont réuni leurs domiciles.  
Que l'intérêt de l'univers,  
Que l'estime de tous les âges,  
Conservent dans leurs avantages  
Ces établissemens divers  
A qui la patrie illustrée  
Doit Bourdaloue et Massillon,  
Calmet, Sanlecque, Mabillon,  
Malbranche, Vanier, et Porce;  
C'est de ces temples permanents,  
Dépôts sacrés et vénérables,  
Que toujours les doctes talens,  
Les sciences, les monumens,  
Les lumières inaltérables,  
Et quelquefois les dons brillans  
Du génie et des arts aimables  
Se transmettront à tous les tems:  
Qu'ils vivent! qu'an bien de la France  
Concourant sans division,  
Ils mettent tous d'intelligence  
Une barrière à l'ignorance,  
Un frein à l'Irréligion!  
Mais pour toutes ces abbayes,  
Ces ruineuses colonies,  
Que sous les belgiques climats  
Nous rencontrons à chaque pas,  
Gouffre où des êtres inutiles  
Entassent de leurs mains stériles  
Tant de biens qui n'en sortent pas;  
Quand verrai-je une loi nouvelle,  
Appliquant mieux leur revenu,

En ordonner sur le modele  
D'un apologue que j'ai lu ?

Dans je ne sais quelle contrée ,  
Au temps du monde encor païen ,  
Un peuple ( le nom n'y fait rien ,  
Voyant diminuer son bien  
Par une disgrâce ignorée ,  
D'un dieu de la voûte azurée  
Un jour réclama le soutien.  
En vain l'active Vigilance ,  
Tous les Travaux et tous les Arts  
Avoient tout fait d'intelligence  
Pour ramener de toutes parts  
Et le Commerce et l'Abondance ;  
L'or disparoissoit tous les jours ,  
Et dépouillé de ce secours ,  
Le nerf et l'ame de la vie ,  
L'oisif artisan languissoit ;  
L'indigente et triste patrie  
Ne pouvant gager l'Industrie ,  
Tout commerce s'affoiblissoit  
L'état épuisé périssoit.  
Le dieu , touché de leur misere ,  
Et voulant du commun repos  
Ecarter les secrets fléaux ,  
Descend du ciel à leur priere :  
Il s'ouvre les secrets chemins  
D'une caverne souterraine  
Échappée aux yeux des humains ,  
Et dont la profondeur le mene ,  
Par mille détours ambigus ,  
Au centre du vaste domaine  
Des enfants de Sabasius ( 1 ) ;  
Là , grace à d'antiques ténèbres ,

---

(1) Le pere des gnomes.

Des gnomes en lambeaux funèbres  
Sont couchés sur des monceaux d'or,  
Occupés, enivrés sans cesse  
Du sot aspect d'un vain trésor,  
Puissants et fiers dans leur bassesse,  
Et, par un stupide plaisir,  
Privant l'homme de la richesse  
Dont leur opaque et vile espèce  
Est incapable de jouir.

Le dieu parle ; à sa voix puissante,  
Subalternes divinités,  
Les gnomes, frappés d'épouvante,  
Au sein de la terre tremblante  
Se sont déjà précipités.  
Cet or, que leurs mains meurtrières  
Ne prétendoient qu'accumuler,  
Versé dans les sources premières,  
Recommença de circuler ;  
Le Travail eut sa récompense,  
Les Arts reprirent leur vigueur ;  
Ranimés par la jouissance  
Et relevés de leur langueur,  
Les Talents au sein de l'aisance  
Renouvelèrent leur splendeur ;  
Et, fort de toute sa substance,  
L'état vit avec l'abondance  
Renaitre l'ordre et le bonheur.

Puisse un jour la main triomphante  
Et pacifique et bienfaisante  
D'un roi sensible et généreux  
Consacrer son empire heureux  
En réformant l'abus antique  
Du brigandage monachique,  
Et tout ce peuple infructueux  
À ses provinces onéreux !  
Qu'il renouvelle dans sa gloire,

Pour la félicité des siens ,  
Le spectacle que la victoire  
Vient d'offrir aux bords indiens !

Tous les ans aux champs de Golgonde  
Le plus riche des potentats  
Rassembloit de tous les climats  
Les trésors que transporte l'onde ;  
Par un tribut toujours nouveau  
Toutes les richesses du monde  
Aboutissoient dans ce tombeau.  
Thamas paroît : le destin change.  
Au nouveau Gengis-khan du Gange  
Ces vastes trésors sont ouverts ;  
Son bras vainqueur leur rend la vie ,  
Et tout l'or qu'enterroit l'Asie  
Va circuler dans l'univers.

---

## XII. A M. DE BOULONGNE,

CONTRÔLEUR-GÉNÉRAL.

MINISTRE aimable, heureux génie ,  
Que le bonheur de la patrie  
Appelle aux travaux de Colbert ,  
Dans cette cour qui de concert  
Vous félicite et vous implore ,  
Pouvez-vous reconnoître encore  
Une voix qui vient du désert ?  
Depuis l'instant où la puissance  
Du plus chéri des souverains  
A remis dans vos sages mains  
L'urne heureuse de l'abondance  
Pour la splendeur de nos destins ,

## ÉPIQUE XII.

Des importuns de toute espèce,  
 Des ennuyeux de tous les rangs,  
 Des gens joyeux avec tristesse,  
 Des machines à compliments,  
 Vous auront excédé sans cesse  
 De fadeurs, de propos charmants,  
 Déployant avec gentillesse  
 L'ennui dans tous ses agréments :  
 Vous avez essuyé sans doute  
 Le poids des discours arrangés ;  
 Les protecteurs, les protégés,  
 Tout s'est courbé sur votre route,  
 Les grands entourent la faveur ;  
 La foule vole à l'espérance ;  
 Tout environne, tout encense  
 Le temple brillant du bonheur :  
 Vous aurez vu toute la France,

Moi qui, séparé des vivants,  
 Dans ma profonde solitude,  
 Ignore le jargon des grands  
 Et celui de la multitude,  
 Je ne viens point d'un vain encens  
 Surcharger votre lassitude  
 De gloire et d'applaudissements,  
 Je déplorerois au contraire  
 Les travaux toujours renaissants,  
 Et le jong où le ministère  
 Vient attacher tous vos moments,  
 Si je n'aimois trop ma patrie  
 Pour plaindre les brillants liens  
 Dont elle enchaîne votre vie  
 Elle parle, il faut que j'oublie  
 Tous vos intérêts pour les siens.  
 Pardonnez ce brusque langage  
 Aux mœurs franches de mon séjour ;  
 C'est le compliment d'un sauvage,



Qui, loin de la langue du jour,  
Loin des souplesses de l'usage,  
Et trouvant pour vous son hommage  
Gravé dans un cœur sans détour,  
N'en veut pas savoir davantage.

Si je mêle si tard ma voix  
A l'alégresse générale,  
L'ignorance provinciale  
N'exerce pas ses tristes droits.  
Réduit, pour toute nourriture,  
A m'instruire, à m'orner l'esprit,  
Dans la Gazette ou le Mercure,  
Sur ce qui se fait et se dit  
Je ne sais rien qu'à l'aventure ;  
Je parle quand il n'est plus temps,  
Et les nouvelles ont mille ans  
Quand l'imprimeur me les assure.  
Ce n'est que dans ces lieux brillants  
Qu'enrichit la Seine féconde  
Des heureux tributs de son onde  
Que l'on sait tout, que l'on sait bien ;  
Ailleurs on n'est plus de ce monde,  
On sait trop tard, on ne sait rien.

O province, que ta lumière  
Languit sous des brouillards épais !  
Et sur les plus simples objets  
Quelle stupidité plénier !  
Un seul trait parmi les journaux  
De l'imbécillité profonde  
De nous autres provinciaux  
Montre combien dans nos propos  
Nous sommes au fait de ce monde,  
Et présente dans tout leur jour  
Notre force et nos connoissances  
Sur les nouvelles et la cour,  
Sur l'usage et ses dépendances.

Ce trait excusera mon zele  
De vous être si tard offert ,  
Grace à l'éclipse habituelle  
Dont notre mérite est convert.  
Mon anecdote n'est pas neuve ;  
Mais les provinciaux passés  
Sont trop dignement remplacés  
Pour que le temps nuise à ma preuve.  
Quand Vardes revint à la cour ,  
Rappelé par la bienfaisance ,  
Après un très mortel séjour  
De province et de pénitence ,  
Louis quatorze , avec bonté ,  
S'informant du genre de vie  
Qu'il avoit mené , du génie ,  
Du ton de la société  
Au lieu qu'il avoit habité :  
« Sire , excellente compagnie ,  
« De l'esprit comme on n'en a point ,  
« Gens charmants , instruits de tout point ,  
« Et d'une ressource infinie.  
« Ce sont des conversations  
« Incroyables , fort amusantes ;  
« Il s'y traite des questions  
« Très neuves , très intéressantes.  
« Par exemple , quand je partis ,  
« On avoit mis sur le tapis  
« Un problème assez difficile ,  
« Et sur lequel toute la ville  
« Parloit sans pouvoir s'accorder :  
« La question étoit critique ;  
« Il s'agissoit de décider  
« Une matiere politique ,  
« Et qui , de votre majesté ,  
« Ou de Monsieur , étoit l'ainé. »  
Sur notre gauloise ineptie

C'est trop arrêter vos regards ,  
Tandis que la gloire , les arts ,  
Et le bonheur de la patrie  
Vous occupent de toutes parts ,  
Tandis que votre main féconde  
Soutient , dans ses brillants travaux ,  
Le pavillon et les drapeaux  
Du pacificateur du monde.

Puissent mon hommage et mes vers  
Vous être heureusement offerts ,  
Loin du bruit de la galerie ,  
Loin du chaos des suppliants ,  
Quand vous viendrez quelques instants  
Respirer à la tuilerie !  
C'est dans ce séjour enchanteur ,  
Palais de Flore et de Minerve ,  
Que le premier fruit de ma verve  
Reçut le prix le plus flatteur  
Des suffrages dont je conserve  
Un souvenir cher à mon cœur ;  
C'est dans ces beaux lieux que j'espère  
Aller quelque jour vous offrir  
Le pur encens d'un solitaire ,  
Avec les fruits de son loisir ;  
Et dans les différentes classes  
D'originaux , valant de l'or ,  
Dont j'ai peint , dans un libre essor ,  
L'esprit , la sottise , et les graces ,  
Vous trouverez peut-être encor  
Que , même sous un ciel barbare ,  
J'ai sauvé de l'obscurité  
Un rayon de cette gaieté  
Qui devient aujourd'hui si rare ,  
Quoique très bonne à la santé.

## XIII. A M. LE CTE DE ROCHEMORE.

ÉLÈVE et successeur d'Horace,  
De Despreaux et d'Hamilton,  
Vous qui nous ramenez leur ton,  
Et leur coloris, et leur grace,  
Sans effort, sans prétention,  
Sans intrigue, et sans dédicace ;  
O vous, dont l'aigle et les zéphyr  
Guident au gré de vos desirs  
La route toujours neuve et sûre,  
Peintre brillant de la nature,  
De la sagesse et des plaisirs ;  
Quand vous dérobez à notre âge  
Des tableaux que la vérité,  
Et le génie, et la gaieté  
Ont marqués, par la main d'un sage,  
Du sceau de l'immortalité ;  
Dites-moi, divin solitaire,  
Dites, par quelle cruauté  
Rappelez-vous à la lumière  
Un phosphore, une ombre légère  
Qu'ont tracé mes foibles crayons,  
Et dont la lueur passagère  
S'efface au feux de vos rayons ?  
Sur les songes de ma jeunesse  
Laissez les voiles de l'oubli ;  
Que mon désert soit embelli  
Par votre main enchanteresse :  
Voilà le seul lien de fleurs  
Par qui je veux tenir encore  
A cet art qu'on profane ailleurs,

Et que la raison même adore  
Quand il brille de vos couleurs.  
Prenez cette lyre éclatante  
Qui, par ses sons majestueux,  
Maîtrise mon ame, m'enchanté,  
M'élève à la hauteur des cieux ;  
Ou que ce facile génie  
Qui, de la céleste harmonie  
Sait descendre aux délasséments  
D'une douce philosophie,  
M'offre encor ces amusements,  
Ces écrits sans cajolerie,  
Sans satire, sans basse envie,  
Ces écrits nobles et rians,  
Sans pesante bouffonnerie,  
Où la gaieté, jointe au bon sens,  
Crayonne l'humaine folie  
Sous les traits heureux et brillants  
De la bonne plaisanterie,  
Dont tout le monde a la manie,  
Et qu'atteignent si peu de gens.  
Mais, par malheur pour qui vous aime  
Ne confiant rien qu'à regret,  
Toujours mécontent de vous-même,  
Vous voulez être trop parfait,  
Et dans votre trop beau système  
Un ouvrage n'est jamais fait.  
Contre mes vœux et mes instances  
Tous vos prétextes sont usés :  
Soyez moins parfait, et lisez ;  
J'aime jusqu'à vos négligences.  
Pourquoi vous ravir si souvent  
A l'amitié qui vous rappelle,  
Et lui cacher si constamment  
Des trésors qui sont faits pour elle ?  
Sauvage enfant de Philomèle,

Vous êtes cet oiseau charmant  
 Qui, sous la verdure nouvelle,  
 Content du ciel pour confident  
 De la tendresse de son chant,  
 Semble fuir la race mortelle,  
 Et s'envole dès qu'on l'entend.

#### XIV. AU P. BOUGEANT.

L'auteur commence cette épître par féliciter en prose le P. Bougeant de son retour de la Fleche, où il avoit été exilé à l'occasion de son Amusement Philosophique sur le langage des bêtes; puis il continue ainsi :

OR, au sortir du monument  
 De cette Fleche tant maudite,  
 Votre révérence en son gîte  
 A trouvé bien du changement.  
 Dans ce réduit (1) où la sagesse  
 Des beaux arts allumoit l'encens,  
 Cette vapeur enchanteresse,  
 Ce café, l'âme de nos sens,  
 Et des feux d'une aimable ivresse,  
 Embrasoit ses plus chers enfants;  
 Au lieu des muses solitaires,  
 Compagnes des plaisirs parfaits,  
 Au lieu des lauriers ordinaires,  
 Vous n'avez trouvé qu'un cyprès.  
 O douleur! ô sort peu durable  
 De nos frères humanités!  
 Ce Stentor des paternités

---

(1) Endroit où s'assembloient les journalistes de Trévoux pour concerter leurs extraits.

Qui paroissoit muni d'un rable  
Cimenté pour l'éternité,  
Après dix lustres de santé,  
Cet ami, ce savant aimable,  
L'historien des noms en *us*,  
Le pauvre Rouillé ( 1 ) n'est donc plus !  
Et la Parque a tranché le cable  
Par qui ses jours sembloient tenir  
A toute la race à venir.  
De rejoindre sitôt ses peres,  
Puisque rien ne l'a su parer,  
Apprenez, estomacs vulgaires,  
A trépasser sans murmurer.

Un autre vuide, une autre perte,  
Je dirois presque une autre mort,  
De votre demeure déserte  
Avoit encor changé le sort.  
Vous n'avez plus trouvé ce sage ( 2 )  
Qui, par le plus rare assemblage,  
Unit à la sublimité  
D'un génie heureux et vanté  
Les mœurs simples du premier âge,  
Et l'heureuse naïvete  
Qui guidoit l'ame et le langage  
De cette bonne antiquité.  
Quelle triste fatalité !  
Exilé d'un libre hermitage  
Au pays de la gravité,  
Quoi ! l'interprete d'Euripide,  
D'Eschyle, Sophocle, et des dieux,  
Cet esprit dont le vol rapide

---

(1) Auteur d'une Histoire romaine.

(2) Le P. Brumoi, qui avoit été transféré du college de Louis - le - Grand à la maison professe, pour continuer l'Histoire de l'Eglise gallicane.

Suivoit les aigles jusqu'aux cieux ,  
Loin des arts et de la lumiere ,  
Compilateur infortuné ,  
Aux vieux parchemins condamné ,  
En va dévorer la poussiere  
En bénédictin decharné !  
Et les pinceaux faits pour la gloire  
Vont , dans une pesante histoire ,  
Tracer des faits aventurés ,  
De monachales anecdotes ,  
Et l'origine des calotes ,  
Et l'Iliade des curés !  
Mais à ce sombre ministère ,  
Si peu fait pour son caractère ,  
Quand vous le croirez consacrer ,  
Vous le trouverez entermé.

O vous donc qui vivez encore ,  
Vous , le dernier de ces Romains ,  
De vos jours rendus plus sercins  
N'obscurcissez aucune aurore  
Dans l'antre noir , où le chagrin ,  
Parmi Lactée et Métrodore ,  
Et Fonseque et Cassiodore ,  
Tient les ennuis en maroquin :  
A vos amis toujours aimable ,  
Toujours vertueux et charmant ,  
Dédaignant la voix misérable  
De cette envie inaltérable  
Du délateur et du pédant ,  
Vivez ; et si , chemin faisant ,  
Vous passez jusqu'au manoir sombre  
Où gît Brumoi , loin des vivants ,  
En mon nom offrez à son ombre  
Des fleurs , ces vers , et mon encens.



---

XV. A MM. LES DUCS DE CHEVREUSE  
ET DE CHAULNES,

A L'ARMÉE DE FLANDRE. 1747.

Ce dieu que la nature entière  
Rappeloit pour la rajeunir ,  
Ce printemps qui dans sa carrière  
Devroit ne voir que le plaisir ,  
Vient donc de rouvrir la barrière  
Des fureurs et du repentir  
A l'extravagance guerrière !  
Quand Vénus , Vertumne , Zéphyr ,  
La Volupté , que tout respire ,  
Et qui réveille l'univers ,  
Devroient n'offrir que les concerts  
De la musette et de la lyre ,  
La trompette trouble les airs ;  
Et l'Amour s'alarme et soupire  
En voyant sortir des enfers  
Des cyprès , des lauriers , des fers ,  
La Mort , la Gloire , et le Délire.  
Ces masses de bronze et d'airain ,  
Où l'art sinistre de la guerre  
Renferme les feux du tonnerre ,  
Déjà sur leur affreux chemin  
Ecrasent dans le sein de Flore  
Les myrtes , les roses , le thym ,  
Qu'un ciel plus doux faisoit éclore.  
Déjà le laboureur déplore  
Ses sillons foulés et détruits.

Au lieu des plantes et des fruits  
 Dont elle alloit être parée ,  
 La terre aride et déchirée  
 Se couvre d'un horrible amas  
 De tentes , d'armes , de soldats ;  
 Et cette mere languissante  
 Gémît en voyant ses enfants  
 Étouffer la moisson naissante  
 Pour se creuser des momments.

O vous qu'à regret j'envisage  
 Dans ces dangers et ces travaux ,  
 Vous qui les cherchez en héros ,  
 Et les voyez des yeux du sage ,  
 Quand reverrai-je l'heureux temps  
 Ou , la paix calmant les ravages ,  
 Et laissant vivre les vivants ,  
 Vous reviendrez sur nos rivages  
 Cueillir les fleurs de vingt printemps ,  
 Et partager sous nos ombrages  
 Le sort sensé des bonnes gens ,  
 Loin des querelles d'Allemands ,  
 Des pandoures antropophages ,  
 Et tels autres mauvais plaisants !  
 Hâtez-vous sous l'astre propice  
 D'un roi que suivent constamment  
 L'Amour , la Victoire , et Maurice :  
 Consommez l'asservissement  
 De ces liers et foibles Bataves  
 Qui , craignant leur dernier moment ,  
 Viennent tumultuairement  
 De se redonner des entraves  
 Proscrites solennellement  
 Par leurs ancêtres moins esclaves ;  
 A notre destin immortel  
 Ramenez ces moments illustres ,  
 Ces conquêtes dont le Texel

Tremble encore après quinze lustres.  
 Quel boulevard résistera  
 Au vainqueur qui le redemande ?  
 Le même Mars regne , commande ;  
 Le même sort obéira.  
 Sur les remparts de la Hollande  
 Allez , arborez la guirlande  
 Des lis qu'ils ont portés déjà ;  
 Et ramenez à l'opéra  
 Les présidentes de Zélande  
 Et les baronnes de Bréda ;  
 Afin que , si l'effroi , la haine ,  
 Ou le vain désespoir entraîne  
 Les époux à Batavia ,  
 On puisse , comme il conviendra ,  
 Consoler la haute puissance  
 De leurs veuves pendant l'absence ;  
 Et que jonquille et nacara  
 Fassent les honneurs de la France  
 A la sotte qui les prendra.

Mais quelle vaine et chère image  
 M'entretient déjà du retour ,  
 Quand nous sommes si loin du jour  
 Qui doit fuir votre esclavage ?  
 Jusque-là quel affreux tourment !  
 Quel vnde ! quel désœuvrement !  
 Que d'ennui , qu'en vain on évite ,  
 Et qu'on retrouve à tout moment ,  
 Vous attend , vous suit , vous agite !  
 Que le camp le plus triomphant  
 Pese au vrai sage qui l'habite !  
 Au milieu des sots embarras ,  
 Des longs dîners et du fracas  
 De tant de gens braves et plats  
 Que l'éternelle Flandre assemble ,  
 Je ne vous plaindrai pourtant pas ,

Si vous êtes souvent ensemble :  
Dans ce pays triste et perdu ,  
Vous trouvez et vous pouvez rendre  
La douceur de causer , d'entendre ,  
Et le plaisir d'être entendu :  
Parmi les ennus de la gloire ,  
L'air grivois et le mauvais ton  
De ce peuple à cravate noire ,  
Qui n'a de conversation  
Que pour dîner avec Grégoire  
Ou pour souper avec Fauchon :  
Dans cette troupe non lettrée  
De petits messieurs si parfaits ,  
Si ridicules , si gingncts ,  
Dans la populace dorée  
De jeunes et vieux freluquets ,  
L'un de l'autre ressource heureuse ,  
Vous vous dédommangez tous deux  
De tant de milliers d'ennuyeux  
Qui bordent la Dyle et la Meuse ;  
Et , sous les tonnerres de Mars  
Philosophes libres et calmes ,  
Des muses et de tous les arts  
Vous joindrez les fleurs à ces palmcs  
Qui couronnent vos étendards :  
Ainsi sous le ciel atlantique ,  
Et près du tombeau de Didon ,  
Lélius avec Scipion  
Retrouvoit Rome dans l'Afrique ;  
Dans cette pompe et ce fracas  
De faisceaux , d'aigles , de combats ,  
Aux champs du barbare Gétule ,  
Tous deux se rendoient les loisirs ,  
Les arts , la langue , les plaisirs  
Et de Tibur et de Tusculc.  
Faits , comme eux , pour les agréments

De l'heureuse philosophie ,  
 Vous adorez les arts charmants  
 De l'Attique et de l'Ansonie.  
 Et ce n'est point la flatterie  
 Qui vous joint à ces noms brillants  
 Dans le temple de Polymnie ;  
 Détestant le fade jargon  
 De la basse cajolerie ,  
 Je ne chante que la raison ,  
 La vertu , l'ame , le génie ;  
 Et je ne donne rien au nom ,  
 A qui la foule sacrifie.  
 Oui , si vous n'aviez à mes yeux  
 Que les rangs , les titres nombreux  
 Des ducs , des pairs , des connétables ,  
 Mes hommages indépendants  
 N'inscriroient pas vos noms durables  
 Dans les fastes vainqueurs des temps :  
 Des esprits vrais et raisonnables ,  
 Pensant par eux , invariables ,  
 Malgré les phosphores divers  
 Et tous les pompons méprisables  
 Qui coiffent ce plat univers ;  
 Des grands , sans bassesse et sans airs ,  
 Instruits sans cesser d'être aimables ;  
 Des cœurs toujours irréprochables  
 Dans un séjour fanx et pervers :  
 Voilà les héros véritables  
 Et de mon ame et de mes vers.

E ben sa Roma che l'onor primiero  
 Di nostre muse è lo splendor del vero.

GUIDI.

## XVI. A M. DE TOURNEHEM

Directeur et ordonnateur-général des bâtimens du roi ,  
sur la colonne de l'hôtel de Soissons.

Vous à qui les enfans d'Apelle ,  
De Phidias , de Praxitele ,  
Vont devoir des progrès nouveaux ,  
Rendez à d'antiques travaux  
Une gloire toute nouvelle :  
Sauvez-les du sein des tombeaux ,  
Et qu'ils consacrent votre zèle.

Dans les ruines d'un palais  
Dont l'architecture grossiere  
Ne pouvoit laisser de regrets ,  
En retombant dans la poussiere ,  
Vaste enceinte , informe carrière ,  
Qui n'offre plus que les débris  
Des murs qu'éleva Médicis ;  
Il est un ouvrage durable ,  
Que deux siècles ont respecté ,  
Et dont notre âge est redevable  
Aux yeux de la postérité :  
Cependant à son jour suprême  
Ce monument semble arrivé ,  
Et peut-être en cet instant même  
Le fer destructeur est levé.  
Aux yeux d'un adjudicataire  
Qui calcule et ne pense pas ,  
Cet ouvrage , peu nécessaire ,  
N'est que du fer et qu'un amas  
De pierres qu'il vend à l'enchere :

Souffriroit-on ce trait honteux  
D'une gothique barbarie  
Dans les jours les plus lumineux  
Des talents et de l'industrie ?  
Déjà cette ville chérie,  
Cette souveraine des arts  
Et des agréments de la vie,  
Qui les verse de toutes parts  
Sur l'univers, qui l'étudie  
Et tient sur elle ses regards ;  
Paris, le temple du génie,  
Offre trop peu de monuments  
Où Rome, Athènes, Alexandrie,  
Consacraient les faits éclatants,  
La puissance de la patrie,  
Et le témoignage des temps.  
Privés d'une magnificence  
Si commune aux peuples divers  
Qui régnerent avant la France  
Sur les arts et sur l'univers,  
Verrions-nous dans notre indigence  
Le vil intérêt, l'ignorance,  
Prévenir les efforts des ans,  
Et de nos embellissements  
Précipiter la décadence  
Dans ces mêmes jours si brillants  
Où l'heureuse Paix, l'Abondance,  
Et tous les Plaisirs renaissants  
Vont ravimer d'intelligence  
Tous les arts et tous les talents ?  
Tandis qu'il en est temps encore,  
Détournez d'odieuse mains,  
Vous que l'architecture implore  
Contre leurs efforts inhumains ;  
Qu'échappée aux premiers outrages  
Qui menacent ses fondements,

Cette colonne à tous les âges  
Transmette d'illustres images  
De la splendeur de notre temps,  
Et pour de plus heureux usages  
Reçoive d'autres ornements :  
Car, dans mes craintes pour sa gloire,  
Je ne regrette point ici  
L'astrologique observatoire  
Que Médecis avoit bâti  
Pour le chimérique grimoire  
De Gauric et de Jaggeri ;  
Non, c'est déjà trop de l'histoire  
Pour ces faits dignes de l'oubli,  
Sans que le ciseau doive aussi  
En éterniser la mémoire,  
Qu'illustre, changé, rajeuni,  
Ce monument soit enrichi  
Des attributs de la victoire,  
Et que Lawfelt ou Fontenoi  
Y gravent l'immortelle gloire  
Et les travaux du plus grand roi,  
La colonne qu'Apollodore  
Jadis érigea pour Trajan  
De celle qui nous reste encore  
Nous dicte l'usage et le plan ;  
Rivale du culte héroïque  
Dont Rome honora les vertus,  
Que la COLONNE LODOVIGI  
Offre d'aussi justes tributs,  
Trop étranger dans l'apanage  
Et du Bramante et du Bernin,  
Oserai-je de cet ouvrage  
Ebaucher un foible dessin ?  
C'est peut-être une rêverie  
Que ma muse crayonnera ;  
Mais c'est rêver pour la patrie,



Et l'objet me justifiera.

An lieu de la sphere armillaire  
Que la colonne élève aux cieux ,  
Plaçons l'image auguste et chere  
D'un monarque victorieux ,  
Et que ce phare lumineux  
Au-dessus du rang ordinaire  
Des monuments de nos aïeux ,  
Sur le bronze et l'or , à nos yeux  
Présente l'astre tutélaire  
De tant de triomphes fameux.  
Et tandis que ce noble hommage ,  
Trophée unique en nos climats ,  
Et digne du goût de notre âge ,  
Peindra les héros des combats ,  
Qu'ailleurs une place immortelle  
S'élève au héros de la paix ,  
Monument brillant et fidele  
De l'amour , du respect , du zele ,  
Et des talents de ses sujets ;  
Les ministres de Calliope  
Y graveront le nom sacré  
D'un monarque , heureux , adoré ,  
Et le bienfaiteur de l'Europe.

---

## XVII. SUR L'ÉGALITÉ.

Tout est égal après les dieux.  
Le même jour , la même argile ,  
Nous donna les mêmes aïeux ;  
Et malgré ces tributs honteux  
D'une dépendance servile ,  
Que l'opinion imbecille

Paye à des titres fastueux,  
Exempte d'un culte hypocrite,  
La raison ne connoît de rangs  
Que ceux que donne le mérite,  
Et de titres que les talents.  
Sur la liste qu'elle a des hommes  
Peu de noms se trouvent écrits.  
Trop souvent les riches lambris  
N'enferment que de vains fantômes,  
Le vil objet de ses mépris ;  
Tandis que sous un toit vulgaire ,  
Loin de l'insolence et des grands ,  
Aux pieds d'un mortel solitaire  
Elle va porter son encens.  
Toi, qu'elle suit et qu'elle éclaire,  
Toi, qui ne t'es jamais prêté  
Aux bassesses de l'imposture ;  
Toi, dont l'inflexible droiture  
N'a jamais encore écouté  
Que les regles de la nature  
Et que l'austere vérité ;  
Viens, ami, fuyons les idoles  
Que fabriqua la vanité :  
Convaincus de l'égalité,  
Vengeons contre des dieux frivoles  
L'injuré de l'humanité ;  
Et, libres d'un hommage infâme ,  
Loin de la foule relégués,  
Ne distinguons que ceux que l'ame  
Et les talents ont distingués.  
Quels sont donc aux yeux des vrais sages  
Les talents, ce céleste don ?  
Tout en usurpe les hommages ,  
Et tout en profane le nom.  
Appartient-il ce nom sublime  
A tous ces arts laborieux

Nes du luxe qui les anime ,  
Et du besoin industriel ?  
Ainsi donc confondus sans cesse ,  
Le hasard , l'instinct et l'adresse ,  
Sous ce nom viendroient se placer  
Au même degré de noblesse  
Que la dignité de penser.  
Parmi l'aveugle multitude ,  
Et chez le vulgaire des grands ,  
L'industrie et la docte étude  
N'ont point de grades différents :  
Les plus nobles fruits de nos veilles  
N'y trouvent pas d'autre destin  
Que les mécaniques merveilles  
On de la voix ou de la main ,  
Et dans cette estime stupide  
On voit ensemble confondus  
Horace avec Tigellins ,  
Et Praxitele et Thucydide ,  
Et Cicéron et Roscins.  
Mais la fiere philosophie ,  
Instruite sans prévention  
Que souvent le même génie  
Est un aigle chez l'industrie ,  
Un insecte chez la raison ,  
Ne souffre point qu'un même nom  
Honore sans distinction  
Ce qui végete et ce qui pense ,  
Ni qu'on associe à ses yeux  
La matiere et l'intelligence.  
Les automates et les dieux.  
Fidèle aux lois qu'elle m'inspire ,  
Je n'appelle ici les talents  
Que l'art de penser et d'écrire ,  
L'art de peindre les sentiments ,  
Et que les dons de ce génie

Qui fait dans des genres divers  
 Les oracles de la patrie  
 Et les maîtres de l'univers,  
 Qu'on ne pense point qu'idolâtre  
 Des lyriques divinités,  
 Je n'aie offert que leur théâtre,  
 Ou que leurs autels écartés,  
 Tous les esprits ont mon hommage;  
 J'adore Homère et Cicéron,  
 Démosthène, Euclide, et Platon;  
 Et, pour embellir la raison,  
 Si du poétique rivage  
 Aujourd'hui j'emprunte le ton,  
 Qu'au hasard et sans esclavage  
 La rime s'offre à mon pinceau,  
 Je m'arrête au vrai de l'image  
 Et non au cadre du tableau.  
 Loin du palais où l'opulence  
 Attire un peuple adulateur,  
 Loin de l'autel où l'on encense  
 Le fantôme de la grandeur,  
 Dans une heureuse solitude<sup>1</sup>  
 La raison regne, et sous ses lois  
 Y rassemble ces esprits droits  
 Échappés à la servitude  
 Des préjuges et des emplois.

---

## XVIII. A M<sup>ME</sup> DE GÉNONVILLE.

LES fleurs dont l'Amour se couronne  
 Et que voit naître le printemps,  
 Aux trésors tardifs de l'automne  
 Viennent mêler leurs ornements,

Et de leurs bouquets éclatants  
Rajeunir le sein de Pomone ;  
Ainsi par un heureux destin  
Du temps jaloux bravant l'outrage ,  
Ton esprit charmant et badin  
Jette des fleurs sur son passage ,  
Et fait briller le soir de l'âge  
De tout l'éclat de son matin.  
Pourcuis , aimable Génonville ,  
Embellis-toi de ta gaité ;  
Que par ta voix tendre et facile  
Le vif et joyeux vaudeville  
Souvent à table soit fêté ,  
Et par les Plaisirs invité  
S'y place au sein de ta famille ,  
Lorsque le nectar qui pétille  
Sous les bouchons emprisonné ,  
Court remplir le crystal fragile  
Où , brillant d'un éclat mobile ,  
Il sourit à l'œil étonné.

Quelquefois attendant l'aurore  
Au milieu des jeux et des ris ,  
Livre tes pas à Therpsichore ,  
Dis des bons mots à tes amis.  
L'amitié , que ton cœur adore ,  
Loin de toi bannit les soucis ;  
Mais pour mieux les classer encore  
Tu t'occupes des bons écrits  
Que le bon siècle vit éclore :  
Semblable au Zéphyre amoureux  
Qui , du printemps enfant volage ,  
Court à chaque fleur d'un bocage  
Porter le tribut de ses feux ,  
Tour-à-tour Racine et Molière ,  
Chaulieu , Montagne , et la Bruyère ,  
Viennent s'asseoir à tes côtés

Dans ton asile solitaire ,  
 Et sous leurs crayons enchantés  
 Tu vois d'une douce lumière  
 Briller d'utiles vérités.

---

## XIX. A M. DE MONREGARD.

Envoyée avec un pâté de quatre canards , dans le temps  
 de la grippe. 1776.

D'UNE province où la franchise  
 Et la loyauté du vieux temps  
 Sont encor des bons habitants  
 Le cri de guerre et la devise ,  
 Quatre hermites , en robe grise ,  
 Gens tout neufs , bien de leur pays ,  
 Dont l'air grave , le sang rassis  
 N'annonçoient guere l'entreprise ,  
 Bravant les périls inclinés ,  
 Les glaces , la neige et la bise  
 Dont les chemins sont investis ,  
 Ce matin même sont partis ,  
 Quoi que le thermometre en dise ,  
 Et qui mieux est pour eux , ou pis ,  
 A la triste époque précise  
 Où la grippe , dont nuls abris  
 Ne peuvent sauver la surprise ,  
 Menant la fièvre , les soucis ,  
 Les faux docteurs , les faux recits ;  
 L'affreuse grippe , en pleine crise ,  
 Enveloppe , agite , maîtrise  
 Jeunes et vieux , grands et petits ,  
 L'élégante sous ses lambris ,

Sous le chaume la pauvre Lise,  
Les hauts penseurs, les sous-esprits,  
Le talon rouge, le commis,  
Et la duchesse, et la sœur grise.  
Pour être capable ou tenté  
De leur périlleuse aventure,  
Il faut être eux, en vérité,  
Ou l'ours le mieux empaqueté  
Dans son capot et sa fourrure.  
Enfin, tant bien que mal munis,  
Sous les nuages rembrunis  
D'un ciel glacé que tout redoute,  
Les quatre pèlerins unis,  
Clos et couverts, ne voyant goutte,  
Ont pris le chemin de Paris,  
Où, s'ils arrivent sans déroute,  
Pomar, Vonjault, Grave, et Chablis,  
Des rayons de leur mere-goutte  
Vondront bien réchauffer sans doute  
Les pauvres frères engourdis.  
Il est pourtant quelques avis  
Qu'ils pourront bien faire la route  
A leur honneur, frais et fleuris,  
Grace au tissu de leurs habits :  
Un autre eût dit, grace à la voûte  
Sous laquelle ils sont établis ;  
Et des savants lourds, peu polis,  
Diroient crûment, grace à la croûte.

Un bon campagnard du canton,  
Sachant leur destination,  
Et séduit par l'heureuse image  
Du terme de leur mission,  
De grand cœur partiroit, dit-on,  
Pour revoir ce brillant rivage :  
Non que dans ses déserts chéris  
Il éprouve l'impatience

D'aller retrouver à Paris  
Le bruit, le faste, l'importance,  
Les grands plaisirs, les grands ennuis,  
Les courts succès prônés d'avance,  
Les nouveautés de tous pays,  
Les chefs-d'œuvre sans conséquence,  
Et ces tourbillons infinis  
D'intrigues, d'airs, et d'élégance,  
Où l'amitié, sans consistance,  
N'est plus qu'une gaze, un vernis,  
Le voile de l'indifférence,  
Des faussetés et du mépris;  
Où ce bon honneur de jadis  
N'est plus qu'une foible nuance,  
L'air du bonheur, un coloris  
Qui couvre à peine l'indigence  
De nos cœurs vides et flétris;  
Et l'esprit, on son apparence,  
Ses tours de force, ses propos,  
Une lassante contredanse  
De sants périlleux et de mots.  
Sans doute on est bien imbécille  
Et rouillé bien profondément  
D'avoir si peu d'empressement  
Pour les fêtes, le goût, le style  
De ce peuple doré, charmant,  
Loin de qui vraisemblablement  
Tout est triste, gauche, stérile,  
Et d'un gothique accoutrement;  
Tous ces provinciaux ignares,  
Qui s'avisent d'être contents,  
Sont bien à plaindre, bien bizarres  
Dans leur bonheur de bonnes gens.  
Pour faire aussi l'aveu sincère  
De son mauvais goût; si contraire  
A tant d'incroyables talents



Qui font bruire en ces moments  
Dans tout le globe littéraire  
Les bombes, les petits volcans ;  
S'il eût été, loin de nos champs  
A travers les glaces de l'Ourse,  
Revoir la ville du printemps ,  
Il n'auroit point fait cette course ,  
Par des desirs bien violents  
D'aller recueillir à la source  
L'ambre et l'or des parleurs du temps ,  
Ces distributeurs éclatants  
De la phrase et de la lumière ,  
De leur siècle docteurs régens ,  
Nouveaux copistes de vieux plans ,  
Où , sous un ciel à leur manière ,  
Enfin la vérité première ,  
Jusqu'ici cachée au bon sens ,  
Dicte ses lois par leurs accents ;  
Scène vaste, sombre, profonde ,  
Où , grace à leurs rayons puissants ,  
On voit sautiller à la ronde  
Les lampions resplendissans  
D'une raison neuve et féconde  
Que , jusqu'à leurs jours bienfaisans ,  
Ignoroit encore le monde ,  
Ce pauvre enfant de six mille ans.

Ce grand spectacle de notre âge ,  
Ces bruyants hochets du moment ,  
Tous ces objets également  
De plaisanterie et d'hommage ,  
De ridicule et d'engouement ,  
Pour la multitude volage  
Qui prône et siffle en un instant  
Les brochures de tout étage ,  
Et la fureur et le néant  
De vouloir être un personnage ;

Toutes ces clartés de passage  
Séduiroient médiocrement  
Un Gaulois sans beaucoup d'usage,  
Borné tout naturellement  
A la simplesse du vieil âge,  
Et qui n'auroit point l'avantage  
De saisir assez lestement  
Le sentencieux persillage  
Du sophistique enivrement,  
Ni de sentir bien vivement  
Cet éternel enfantillage  
Du ton qui veut être plaisant,  
Tous ces grands rires d'un moment  
De tant de gens gais triplement,  
Et ce délicieux ramage,  
Ce jargon d'un ennui charmant :  
Il n'auroit quitté sa retraite  
Que pour un asile enchanté,  
Dont il connoît, dont il regrette  
L'agrément, la tranquillité,  
Les jours sans inégalité,  
L'esprit au ton de la nature,  
L'amitié franche, la droiture,  
Et cette si bonne gaité,  
La compagne fidèle et sûre  
Du bonheur et de la santé.  
Plein de cette image si chère,  
S'il avoit pu tout uniment  
Quitter son manoir solitaire  
Sans braver fort imprudemment  
Un oracle de l'atmosphère,  
Au lieu d'être, dans cet instant,  
A tracer sur un froid pupitre  
Cette longue petite épître,  
Qu'il vous griffonne en grelottant,  
Déjà bien loin, et bien content,

Presque aux deux tiers de sa journée ,  
Il auroit vu , courant les champs ,  
Huit ou neuf postillons jurants  
Contre la course et la gelée ,  
Tous à-peu-près aussi rians ,  
Tous avec mêmes agréments ,  
Air transi , voix rauque , altérée ,  
Oeil larmoyant , face emponrprée ,  
Rhume dont on ne connoit pas  
La naissance ni la durée ,  
Pelisse de toile cirée  
Sous une gaze de frimas ,  
Ceinture de neige entourée ,  
Bonnet de peau d'ours presque ras ,  
D'où l'on voit descendre assez bas  
En ligne droite et Lien tirée  
Des cheveux lustrés de verglas ,  
Tels qu'on voit dans les vieux Atlas  
La chevelure de Borée.  
Quoi qu'il en soit , pour dire enfin  
Avec une entière franchise  
Son aventure et son chagrin ,  
Aujourd'hui même , sans remise ,  
Il devoit se mettre en chemin ,  
Si le redoublement soudain  
De ce vent d'est , joint à la bise ,  
Ne l'eût détaché ce matin  
De sa dangereuse entreprise :  
Tremblant au présage fatal  
De ce ciel menaçant et sombre ,  
Il a cru , sous ce noir signal ,  
De Réaumur entendre l'ombre  
Du sein d'un tube glacial  
Prédisant , d'un ton sépuleral ,  
De nouveaux désastres sans nombre  
A qui , courant tant bien que mal ,

De son réduit quitteroit l'ombre :  
D'ailleurs même , sans Réanmour ,  
Un autre oracle non moins sûr  
A dû guider sa prévoyance ;  
Cette grippe a déjà sur lui  
Trop bien exercé la puissance  
Du régime et de son ennui ,  
Pour s'en procurer aujourd'hui  
Une seconde expérience.  
Peut-être bien traitera-t-on  
Cette prudence de chimere ,  
Ce voyage d'imaginaire ,  
Et le voyageur de poltron ;  
Mais soit que l'on s'en moque ou non ,  
Il pense , d'après la coutume  
Des honnes gens sans aucun art ,  
Qu'il vaut mieux courir le hasard  
D'un ridicule que d'un rhume.

Je suis confus , épouvanté ,  
De cette longue rêverie :  
Auriez-vous cru voir à côté  
De quelques mots pour un pâté  
Cette incroyable compagnie  
Si disparate pour le nom  
Et pour la physionomie ,  
L'élégante , le postillon ,  
Les esprits , la grippe , le ton  
De l'antique philosophie ,  
Et la morale , et le pompon ,  
Les entrepreneurs du génie ,  
Les livrets à prétention ,  
Et la raisonneuse manie  
Dont l'âpre et sèche fantaisie  
Est la grippe de la raison ,  
Et des esprits à l'agonie ?  
Grace au ciel elle va tombant

Ainsi que l'autre épidémie.  
L'erreur n'est qu'une maladie  
Dont le cours est plus ou moins lent,  
Mais qu'enfin le temps expédie :  
La seule antique Vérité,  
Toujours jeune aux yeux des vrais sages,  
Toujours forte au sein des ravages  
Et des jours de calamité,  
Qui souvent des terrestres plages  
Alterent la salubrité,  
S'avance avec égalité  
A travers les vents, les nuages,  
Et l'errante mortalité :  
Son trône, porté sur les âges,  
Voit disparoître à sa clarté  
L'intempérie et les orages  
Dont chaque siècle est agité ;  
Sa sublime simplicité,  
Surmontant le ton exalté  
Des pancartes et des adages  
D'un empirisme répété,  
Use tour-à-tour les ouvrages,  
Les treteaux et les personnages,  
Et leur pauvre célébrité ;  
Elle efface avec majesté  
Les maux de leurs divers passages  
Et les roses de la santé  
Refleurissent sur nos rivages :  
Nul faux système brillanté,  
Nulle éphémère obscurité  
N'arrive à la sphere éternelle  
Des rayons de la vérité ;  
Nul souffle de la nouveauté  
N'atteint la fleur toujours nouvelle  
De sa fraîcheur, de sa beauté,  
Et de sa jeunesse immortelle.

Il faut avoir assurément  
Une bien belle confiance  
Dans toute l'heureuse indulgence  
Dont la raison use aisément ,  
Sans prendre la triste balance  
Où la moderne suffisance  
Pese jusqu'à l'amusement :  
Il faut toute mon assurance  
Dans cette amitié qui m'entend  
Pour vous envoyer bonnement  
Ces riens tracés à l'aventure ,  
Et qui sans dessein , je vous jure ,  
Commencées je ne sais comment ,  
Se sont chargées , chemin faisant ,  
De crayons de toute figure ,  
Ils finiroient je ne sais quand ,  
Et me rendroient la fantaisie  
De cette libre poésie  
Qui fut un de mes premiers goûts ,  
Si je n'écontois que l'envie ,  
Le charme d'écrire pour vous :  
Mais comme il se pourroit bien faire  
Que cette lettre , allant son train ,  
M'amuseroit seul à la fin ,  
Sans trop mériter de vous plaire ,  
Non plus qu'aux Graces , que d'ici  
Je crois voir , pour me lire aussi ,  
Quitter une harpe légère  
Plus brillante que tout ceci ;  
Rendu bientôt à mon silence ,  
Je fuirai toute ressemblance  
Avec l'ivresse et les longueurs  
De ces messieurs les amateurs  
Dont la musique est la manie ,  
Infatigables auditeurs  
De leur personnelle harmonie ;

Flûte, guitare, ou violon,  
Hautbois, ou cor, violoncelle,  
N'importe sur quoi leur beau zèle  
Exerce sa prétention,  
Leur réveil, chaque matinée,  
Autour d'eux fait tout retentir :  
Charmants, jouant faux à l'année,  
Mais d'amitié, pour leur plaisir :  
Fort souvent une heure est sonnée,  
Ils ne songent point à finir.  
O que cette ardente furie  
De répétitions sans fin  
Seroit promptement rafraîchie,  
S'ils sentoient le mal du voisin  
Que leur tendre goût suppliee,  
Et qui, chaque jour plus chagrin,  
Plus écrasé de symphonie,  
Jure d'aller le lendemain  
Consulter, pour prendre à partie  
Son mélodieux assassin.  
Et s'instruire (preuve servie)  
Par un délibéré certain,  
Si cette peste du matin  
(La lyrique épizootie)  
N'est pas un moyen souverain  
Pour casser un bail même à vie,  
Et si la coutume contient  
Sous le titre des servitudes  
Jusqu'à quel point la loi soutient  
L'amateur faisant ses études !  
C'est peu que le talent bénin,  
La tant douce monotonie  
De ces messieurs, dont tout est plein.  
Occupe, amuse, gratifie,  
Charme leur plus proche voisin,  
Heureux de la première main

Sous le feu même du génie ;  
Leur épidémique harmonie ,  
De proche en proche s'abaissant  
Sur le quartier , sur le passant ,  
Vous fait bâiller la compagnie ;  
Et du symphoniste argentin  
Doublant le rôle et la couronne ,  
Unit , dans son brillant destin ,  
Au don d'ennuyer en personne  
L'art d'ennuyer dans le lointain.  
Je ne sais trop si je m'explique :  
Au reste , si ces traits galants  
Présentent mal de la musique  
Les matineux frères servants ,  
Il ne faut que changer l'adresse :  
Vous aurez , presque aux mêmes traits ,  
Des amateurs de pire espèce ,  
Ces longs liseurs de verselets  
D'une pesante gentillesse ,  
Ces porteurs d'odes , de couplets ,  
De madrigaux et de bouquets  
D'une fadeur enchanteresse ,  
Tous gens couronnés de leur main ,  
D'autant plus mortels au prochain ,  
Que , si leur beau feu vous approche ,  
Sans dire gare , armés soudain ,  
Ils tirent la mort de leur poche.  
Non contents d'amuser Paris ,  
Leur gloire va gagnant pays  
Par la renommée ou le coche ;  
Les confidences , les honneurs  
De leurs personnelles lectures  
Etendant bientôt leurs faveurs ,  
Par la presse , par les voitures ,  
Sur nos lointains sement les fleurs  
Avec l'opium des brochures ;



Et leurs guirlandes et leurs fruits ,  
 Portant leur parfum spécifique  
 Par-delà nos climats séduits ,  
 Vont faire bâiller l'Amérique.  
 Je crains leur rôle , et je m'enfuis.

## XX. FRAGMENT

DU

## CHARTREUX,

Au sujet d'une femme qu'il avoit connue.

JE me rappelle avec transport  
 Les lieux et l'instant où le sort  
 M'offrit cette nymphe chérie  
 Dont un regard porta la vie  
 Dans un cœur qu'habitoit la mort.

. . . . .

Félicité trop peu durable !  
 Il passa, ce songe enchanteur ;  
 Et je n'apperçus le bonheur  
 Que pour être plus misérable.

. . . . .

La paix de ce morne séjour  
 Ne peut apaiser ma blessure ;  
 Pour jamais je sens que l'Amour  
 Habitera ma sépulture.

En vain tout offre dans ce lieu  
 De la mort l'affreuse livrée ;  
 D'épines , de croix entourée ,

La mort n'écarte point ce dieu :  
 Par lui mon autre funéraire  
 Brille des plus vives couleurs ;  
 Et ses mains répandent des fleurs  
 Sur les cilices et la haire.

. . . . .  
 . . . . .

Déjà le bruit lugubre et lent  
 De l'airain aux accents funèbres  
 Me dérobe à l'enchantement ,  
 Et m'appelle dans les ténèbres :  
 Déjà dans un silence affreux ,  
 Sous un long eloître ténébreux ,  
 Que terminent des lampes sombres ,  
 Je vois errer les pâles ombres  
 Des solitaires de ces lieux.

. . . . .  
 . . . . .

A travers leur dehors sauvage  
 Ces lentes victimes du temps ,  
 Ces fantômes , ces pénitents ,  
 Dans un éternel esclavage  
 Me semblent libres et contents  
 Sous le poids des fers et de l'âge.  
 Contents ! Hélas ! ils n'ont point vu...  
 O Dieu ! si de mon immortelle  
 Un regard leur étoit connu ,  
 Verroient-ils un bonheur loin d'elle ?

. . . . .  
 . . . . .

Mais vous , que nos déserts épais ,  
 Nos tombeaux , notre nuit profonde ,  
 N'entendent point de leurs exprès ,  
 Vous , heureux habitants du monde ,  
 Qui vivez , qui voyez ses traits ,

. . . . .

Pouvez-vous la quitter jamais ?  
Pour elle votre ame ravie  
N'a-t-elle pas trop peu de temps  
De tout l'espace de vos ans ?  
Je vendrois de toute ma vie  
Acheter un de vos instants !

. . . . .  
. . . . .  
Contraint de dévorer mes peines  
Parmi le silence et l'effroi  
De ces retraites souterraines ,  
Toujours seul , toujours avec moi ,  
Exclus de l'asile ordinaire  
Que la nature ouvre au malheur ,  
Je suis privé , dans ma misere ,  
De la consolante douceur  
De pouvoir répandre mon cœur  
Dans l'ame sensible et sincere  
D'un fidele dépositaire  
De mon éternelle douleur.  
Rien n'offre en ce monde sauvage  
Ni soulagement ni pitié ;  
Et , pour en achever l'image ,  
On n'y connoît point l'amitié.  
Si quelquefois moins égaree  
La raison me luit un instant ,  
Et me dit qu'un travail constant  
Trompera l'immense durée  
Du temps qui fuit si lentement  
Pour un ame désespérée ;  
Plus forte que tous mes projets ,  
Bientôt une image adorée  
Se fait voir dans tous les objets.

. . . . .  
De mes crayons , de mon ciseau  
Elle est le guide et le modele ;

## LE CHARTREUX.

Sur le tour un essai nouveau  
Chaque jour lui promet mon zèle,

. . . . .  
. . . . .

Si je cultive, dès l'aurore,  
Ces jasmins, ces myrtes, ces fleurs,  
C'est pour offrir l'encens de Flore  
Et les plus brillantes couleurs  
A l'immortelle que j'adore.

Quand cette vigne dont mes mains  
Guident la seve vagabonde  
Répond au soin qui la féconde  
Et se couronne de raisins :

Croissez, leur dis-je avec tendresse,  
Fruits heureux, embellissez-vous :

Que sur vous l'automne s'empresse  
Et vous livre au sort le plus doux !

Défendus par ma vigilance  
De mille insectes renaissants,

Garantis de la violence

Et du sagittaire et des vents,

Dans votre fraîcheur la plus pure  
Au sein des hivers dévorants,

Vous irez porter mon encens

Et l'hommage de la nature

A la déesse du printemps.

. . . . .  
. . . . .

Ces dons de l'amour et des arts  
Présentés sous le nom du zèle,

Seront offerts à ses regards.

Dieux ! ils seront touchés par elle !

Avant que de m'en détacher

Que des pleurs, des baisers de flamme,  
Fassent passer toute mon ame

Dans ces dons qu'elle doit toucher !

# ODES.

---

## I. AU ROI,

### SUR LA GUERRE. (1)

Ainsi les héros de Solime  
Respectoient le sang des humains ;  
Ainsi , pour désarmer le crime ,  
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains :  
A l'ombre des sacrés portiques ,  
Rois citoyens , rois pacifiques ,  
Ils fuyoient les champs du trépas ;  
L'ordre exprès du Dieu des batailles  
A de sanglantes funérailles  
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'ange de la victoire  
Précédoit leurs fiers bataillons ,  
Toujours les ailes de la gloire  
Reposoient sur leurs pavillons :  
Tels sont les exploits et les fêtes  
Que l'aurore de tes conquêtes ,  
Grand roi , présage en tes beaux jours ;  
Des princes l'honneur de son temple  
Le ciel te voit suivre l'exemple ,  
Il te doit les mêmes secours.

Combattre et vaincre sans justice ,  
De tous les rois être ennemi ,  
C'est être héros par caprice ,  
C'est n'être héros qu'à demi :

---

(1) En 1755.

Loin de nous ces vainqueurs bizarres ,  
Qui , de leurs sujets , rois barbares ,  
Méprisent les cris douloureux !  
Loin cette gloire trop funebre ,  
Qui , pour les jeux d'un fou celebre ,  
Fait un peuple de malheureux !

La France , exempte de ces craintes ,  
Souserit aux vœux de ta vertu ;  
Ses palmes ne seront point teintes  
D'un sang à regret répandu :  
Instruite que tu dois tes armes  
Au sort du monde , à ses alarmes ,  
Aux égards d'un anguste amour ,  
Sa fidélité s'intéresse  
A cette héroïque tendresse  
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes  
Qu'à l'heureux sort de tes sujets ,  
Tu faisois écrire tes fastes  
Par la main seule de la Paix ;  
Mais le Souverain des armées  
Veut que tes mains plus renommées  
De lauriers chargent ses autels,  
Prends la foudre , et montre à la terre  
Que ton cœur n'épargnait la guerre  
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables trophées  
Que ceux que va dresser ton bras  
Sur les discordes etouffées (1),  
Sur un reste de cœurs ingrats !  
En vain l'Envie , au pas oblique ,

---

(1) La Pologne

D'une suprême république  
Vient tenter la fidélité,  
Et lui porte d'indignes chaînes  
Sous les apparences trop vaines  
De secourir sa liberté :

Tu ne parois dans la carrière  
Que pour dissiper ces complots,  
Et lever l'injuste barrière  
Qui ferme un trône à son héros ;  
Secondé par d'honnêtes ministres,  
Tu brises ces trames sinistres.  
Qu'il regne ce roi vertueux !  
Sa gloire étoit moins bien fondée,  
Et sa vertu moins décidée,  
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipse légère  
De son empire étincelant  
Du sein de l'ombre passagère  
L'astre du jour sort plus brillant ;  
Tel, vers les régions de l'Ourse  
Stanislas reprenant sa course  
Eclate enfin dans tout son jour :  
Nos cœurs s'envolent à sa suite,  
Et jusqu'aux chars errants du Scythe  
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suede en vain desire (1),  
Si quelque soin touche les morts,  
Ombre, que la Vistule admire,  
Que ne reviens-tu sur ses bords ?  
Ton aspect domtant la furie  
Dans les antres de Sibérie

---

(1) Charles XII.

Replongeroit leurs habitants :  
Mais tandis que je te rappelle ,  
Stanislas dans l'ombre éternelle  
A précipité ces Titans.

Il regne. Agile Renommée ,  
J'entends ta triomphante voix ;  
La Rebellion désarmée  
Tombe, et se range sous ses lois.  
Que la brigue s'aneantisse !  
Dissipe , céleste Justice ,  
Un fantôme de royauté ;  
Assure à son unique maître ,  
Au seul qui mérite de l'être ,  
Un trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgrâces  
Et des splendeurs d'un tendre époux ,  
Les cieux t'appellent sur ses traces ,  
Va partager des jours plus doux :  
Ton goût , tes vertus révérées ,  
Tes grâces , paroient nos contrées ;  
Tu vas emporter nos regrets.  
Heureux , en perdant ta présence ,  
Que l'Esther qu'adore la France  
Te retrace dans ses attraits !

Ainsi des rois ton nom suprême ,  
Puissant Louis, est le soutien ;  
En défendant leur diadème  
Tu reeves l'éclat du tien.  
Où sont ces rivaux indomtables  
Qui bravoient tes vœux équitables ?  
Qu'ils paroissent à nos regards !  
Mais quoi ! leurs cohortes craintives  
Ont déjà déserté leurs rives ,



Et tu regnes sur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre  
Ne fût encor celui d'un roi  
Qui sut imposer à la terre  
Un silence rempli d'effroi ?  
France, si long-temps assoupie,  
Va foudroyer leur ligue impie  
En souveraine des combats ;  
Et compte encor sur leurs murailles  
Tes triomphes par tes batailles,  
Et tes héros par tes soldats.

Mânes français, mânes illustres,  
Vous vainquez dans vos nourrissons ;  
Dans un loisir de quatre lustres  
Vos faits ont été leurs leçons :  
Ils rentrent, héritiers fideles,  
Dans ces altières citadelles  
Où la gloire porta vos lois ;  
Au sein des palmes de nos peres  
De leurs fils les destins prosperes  
Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides  
Que toujours Mars favorisa,  
Ils marchent, vainqueurs intrépides,  
Aux yeux du héros d'Almanza.  
Tributaire encor de la Seine,  
Superbe Rhin, calme ta peine,  
Console tes flots en courroux ;  
De l'Éidan l'onde enchaînée  
Va partager ta destinée,  
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la victoire ;

Il fut héros, il l'est encor :  
 Un nouveau trait s'offre à l'histoire ,  
 Un Achille dans un Nestor :  
 Sûr de remettre l'aigle en fuite ,  
 Fait à vaincre, il mène à sa suite  
 Les Amours, devenus guerriers ;  
 Et les Ris, en casques de roses ,  
 Dans son second printemps éclosés ,  
 Portent sa foudre et ses lauriers.

A sa belliqueuse alégresse  
 Les vieux vainqueurs qu'il a formés  
 Sentent renaître leur jeunesse  
 Et leurs courages ranimés ,  
 Sur leurs chars, en chiffres durables ,  
 Ils gravent les noms mémorables  
 De Stollhoffen et de Denain ;  
 Déjà, par un nouveau prodige ,  
 Ils ferment les bords de l'Adige  
 Aux secours tardifs du Germain.

Amants des vers, ô que de fêtes  
 Vous promettent ces jours heureux !  
 De nos renaissantes conquêtes  
 Renaîtront nos sons généreux :  
 Reprenons ces nobles guitares  
 Que touchoient nos derniers Pindares  
 Pour le héros de l'univers ;  
 Fleurissez, guirlandes arides :  
 Toujours les siècles des Alcides  
 Furent les siècles des beaux vers.

Grand roi, sur ce brillant modèle  
 Dissipe le sommeil des arts :  
 Ranime leur burin fidèle ;  
 Par lui revivent les Césars.

Connoit-on ces rois insensibles  
Dont les trônes inaccessibles  
Furent fermés aux doctes voix ?  
Ils n'avoient point fait de Virgiles ;  
La mort plongeait leurs noms stériles  
Dans la populace des rois.

Fais naître de nouveaux Orphées ;  
C'est le sort des héros parfaits :  
Ils assureront tes trophées  
En éternisant tes bienfaits.  
De tes victoires personnelles  
Puissent leurs lyres immortelles  
Entretenir les nations ,  
Dès que dans nos vertes prairies  
Zéphyr sur ses ailes fleuries  
Ramennera les aleyons !

Alors les Muses unanimes  
Chanteront de nouveaux Condés :  
Déjà par leurs faits magnanimes  
Les tiens ont été secondés ;  
Les Graces briguent l'avantage  
De chanter seules le courage  
Du jeune héros (1) de leur cour ;  
Le Rhin l'eût pris , à son audace ,  
Pour le conquérant de la Thrace ,  
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

---

(1) S. A. S. monseigneur le prince de Condé.

## II. SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet asile solitaire  
Suis-moi, viens charmer ma langueur,  
Muse, unique dépositaire  
Des ennuis secrets de mon cœur.  
Aux ris, aux jeux, quand tout conspire,  
Pardonne si je prends ta lyre  
Pour n'exprimer que des regrets :  
Plus sensible que Philomèle,  
Je viens soupirer avec elle  
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive  
La jeune Flore est de retour ;  
En vain Cérès, long-temps captive,  
Ouvre son sein au dieu du jour :  
Dans ma lente mélancolie,  
Ce Tempé, cette autre Idalie  
N'a pour moi rien de gracieux ;  
L'amour d'une chère patrie  
Rappelle mon âme attendrie  
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette  
J'ai déjà vu quatre printemps ;  
Une inquiétude secrète  
En a marqué tous les instants :  
De cette demeure chérie  
Une importune rêverie  
Me retrace l'éloignement.  
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,

Loin d'adoneir ma peine extrême ,  
En aigrisse le sentiment ?

Mais que dis-je ? forçant l'obstacle  
Qui me sépare de ces lieux ,  
Mon esprit se donne un spectacle  
Dont ne peuvent jouir mes yeux.  
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?  
La douce erreur qui me ramene  
Vers les objets de mes soupirs  
Est le seul plaisir qui me reste  
Dans la privation funeste  
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct , soit reconnoissance ,  
L'homme , par un penchant secret ,  
Chérit le lieu de sa naissance ,  
Et ne le quitte qu'à regret ;  
Les cavernes hyperborées ,  
Les plus odienses contrées  
Savent plaire à leurs habitants ;  
Sur nos délicieux rivages  
Transplantez ces peuples sauvages ,  
Vous les y verrez moins contents.

Sans ce penchant qui nous domine  
Par un invisible ressort ,  
Le laboureur en sa chaumine  
Vivroit-il content de son sort ?  
Hélas ! au foyer de ses peres ,  
Triste héritier de leurs miseres ,  
Que pourroit-il trouver d'attraits ,  
Si la naissance, et l'habitude  
Ne lui rendoient sa solitude  
Plus charmante que les palais ?

Souvent la fortune, un caprice,  
Ou l'amour de la nouveauté,  
Entraine au loin notre avarice  
Ou notre curiosité ;  
Mais sous quelque beau ciel qu'on aie,  
Il est toujours une autre terre  
D'où le ciel nous paroît plus beau.  
Loin que sa tendresse varie,  
Cette estime de la patrie  
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée  
S'il succombe au dernier sommeil  
Sans revoir la douce contrée  
Où brilla son premier soleil,  
Là son dernier soupir s'adresse ;  
Là son expirante tendresse  
Vient que ses os soient ramenés :  
D'une région étrangère  
La terre seroit moins légère  
A ses mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste  
Banni de ton climat natal,  
Ovide, quand la Parque injuste  
T'alloit frapper du trait fatal,  
Craignant que ton ombre exilée,  
Aux ombres des Scythes mêlée,  
N'errât sur des bords inhumains,  
Tu priois que ta cendre libre,  
Rapportée aux rives du Tibre,  
Fût jointe aux cendres des Romains. (1)

Heureux qui, des mers atlantiques

---

(1) Trist., l. 5, E.

An toit paternel revenu,  
 Consacre à ses dieux domestiques  
 Un repos enfin obtenu !  
 Plus heureux le mortel sensible  
 Qui reste , citoyen paisible ,  
 Où la nature l'a placé ,  
 Jusqu'à ce que sa dernière heure  
 Ouvre la dernière demeure  
 Où ses aïeux l'ont devancé !

Ceux qu'un destin fixe et tranquille  
 Retient sous leurs propres lambris,  
 Possèdent ce bonheur facile  
 Sans en bien connoître le prix ;  
 Peut-être même fatiguée  
 D'être aux mêmes lieux reléguée ,  
 Leur ame ignore ces douceurs :  
 Il ne faudroit qu'un an d'absence  
 Pour leur apprendre la puissance  
 Que la patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse ,  
 Jouet de Neptune irrité ,  
 En vain Calypso , plus propice ,  
 Lui promet l'immortalité :  
 Peu touché d'une isle charmante ,  
 A Pluton , malgré son amante ,  
 De ses jours il soumet le fil ;  
 Aimant mieux , dans sa cour déserte ,  
 Descendre au tombeau de Laërte ,  
 Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits qui peut méconnoître  
 L'amour généreux et puissant  
 Dont le séjour qui nous voit naître  
 S'attache notre cœur naissant ?

Ce noble amour dans la disgrâce  
Nous arme d'une utile audace  
Contre le sort et le danger :  
A ta fuite il prêta ses ailes,  
Toi (1) qui, par des routes nouvelles  
Volas loin d'un ciel étranger.

Cet amour, source de merveilles,  
Ama des vertus et des arts,  
Soutient l'Homere dans les veilles,  
Et l'Achille dans les hasards ;  
Il a produit ces faits sublimes,  
Ces sacrifices magnanimes  
Qu'à peine les âges ont eus ;  
D'un Curtius l'effort rapide,  
L'ardeur d'un Décius intrépide,  
Et le dévouement d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie  
Traîna ces stoïques errants,  
Qui, méconnoissant la patrie,  
Firent gloire d'en vivre absents ?  
Du nom de citoyens du monde  
En vain leur secte vagabonde  
Crut se faire un titre immortel ;  
L'Erreur adora ces faux sages ;  
La Raison, juste en ses hommages,  
N'encensa jamais leur autel.

Que tout le Lycée en réclame,  
Je ne connois point pour vertu  
Un goût par qui je vois de l'ame  
Le plus cher instinct combattu.  
S'il faut t'immoler la nature,

---

(1) Dédale.



Je t'abhorre, sagesse dure,  
 A mes yeux tu n'es qu'une erreur :  
 Insensé le mortel sauvage  
 Qui, pour avoir le nom de sage,  
 Ose cesser d'avoir un cœur !

Bords de la Somme, aimables plaines,  
 Dont m'éloigne un destin jaloux,  
 Que ne puis-je briser les chaînes  
 Qui me retiennent loin de vous !  
 Que ne puis-je, exempt de contrainte,  
 Echapper de ce labyrinthe  
 Par un industrieux essor,  
 Et jouir enfin sans alarmes  
 D'un séjour où regnent les charmes,  
 Et les vertus de l'âge d'or !

---

### III. A M. LE DUC DE S.-AIGNAN,

Ambassadeur de France à Rome.

QUITTE ces bois, Muse bergère,  
 Vole vers une aimable cour :  
 Tu n'y seras point étrangère,  
 Tes sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin dans les beaux âges  
 Charmoit les plus fiers conquérants :  
 Il est encor l'amour des sages ;  
 Mais il n'est plus l'amour des grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,  
 Si les cours ignorent ton prix,

Il te reste un illustre asile ,  
Un Parnasse à tes favoris.

De tes beautés arbitre juste ,  
Un héros chérit tes lauriers ;  
Tel Pollion , aux jours d'Auguste ,  
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des chantres vantés d'Ansonie  
Mécène fut le protecteur ;  
Mais de leur sublime harmonie  
Il ne fut point l'imitateur.

L'ami des chantres de la Seine  
Unit dans un éclat égal  
Au plaisir d'être leur Mécène  
Le talent d'être leur rival.

Tu sais , Muse , de quelle grace  
Sa lyre anime une chanson ;  
On croit entendre encore Horace ,  
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse ,  
Du Grec l'atticisme charmant ;  
Comme eux il offre la sagesse  
Sous les attraits de l'enjoûment.

Oseras-tu de ta musette  
Lui répéter les simples airs ?  
Ose ; ta candeur , ta houlelte ,  
Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre  
Le Tago autrefois l'admira :  
A des succès d'un plus grand lustre

Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune  
Tu verras partir ton héros.  
Si tu peux, sans être importune,  
Ose lui parler en ces mots :

Digne fils d'un aimable pere,  
Héritier de ses agréments,  
Imitateur d'un sage frere, (1)  
Héritier de ses sentiments;

Chargé des droits de la couronne,  
Allez, montrez dans cet emploi  
Que, sans être né sur le trône,  
On peut penser et vivre en roi.

Quand votre esprit tranquille et libre  
Se permettra quelques loisirs,  
Aux beaux lieux que baigne le Tibre  
Je vois quels seront vos plaisirs.

Aux beaux vers toujours favorable,  
Toujours sensible aux tendres arts,  
Vous rameuerez l'âge aimable  
Qu'ils durent aux premiers Césars.

On n'y voit plus leur cour antique  
Séjour des héros de Phébus :  
C'est encor Rome magnifique,  
Mais Rome savante n'est plus.

De tant de sublimes génies

---

(1) M. le duc de Beauvilliers, gouverneur des duchés de Bourgogne, d'Anjou, et de Berri.

Il ne reste chez leurs neveux  
Que les chants où leurs symphonies  
Charmerent l'oreille des dieux.

Vous chérîrez cette contrée,  
Et les précieux monuments  
Où leur mémoire consacrée  
Survit à la suite des temps.

Là de Ménandre, autre Lélîe,  
Reprenant l'antique pinceau,  
Vous tracerez l'art de Thalie  
A quelque Tércence nouveau.

Vous aimerez ces doux asiles,  
Ces bois où le chant renommé  
Des Ovides et des Virgiles  
Attiroit Auguste charme.

Dans ces solitudes chéries  
De la brillante antiquité  
Des poétiques rêveries  
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces ;  
Et sur ce rivage charmant  
Vous vous direz : Ici les graces  
De Glycère inspiroient l'amant ;

Là du luth galant de Catulle  
Lesbie animoit les doux sous ;  
Ici Propérce, ici Tibulle,  
Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux de ces morts célèbres  
Vénus répand encor des pleurs ;

L'Amour sur leurs urnes funebres  
Attend encor leurs successeurs.

Il garde leurs lyres muettes ,  
Qu'aucun mortel n'ose toucher ,  
Et leurs hautbois et leurs trompettes  
Que l'on ne sait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque  
Il garde ce brillant flambeau  
Qui sauva des nuits de la Parque  
Les conquérants du saint tombeau.

Muses , Amour , séchez vos larmes ;  
Bientôt dans ces lieux enchantés  
Vous verrez revivre les charmes  
De vos disciples regrettes.

Tivoli , Blanduse , Albannée ,  
Noms immortels , sacré séjour ,  
Sur votre rive fortunée  
Apollon ramene sa cour.

De n'entendre plus vos Orphées ,  
Dieux de ces bords , consolez-vous ;  
Un favori des doctes fées  
Dans lui seul vous les rendra tous.

---

#### IV. A M. L'ARCHEVEQUE DE TOURS.

Loix de moi , Dêités frivoles ,  
Que la fable invoque en ses vers !  
Muses , Phœbus , vaines idoles ,

Ne profanez point mes concerts !  
Vérité, consacre mes rimes :  
Sur tes autels , seuls légitimes ,  
On verra fumer mon encens ;  
Fille du ciel , Vérité sainte ,  
Descends de la céleste enceinte ,  
Pese à ton poids mes purs accents.

Les vertus , et non pas la mitre ,  
Font la grandeur des vrais prélats :  
C'est peu d'en porter le beau titre ,  
Si les mœurs ne l'annoncent pas ,  
Si la fastueuse indolence ,  
Fille de l'oisive opulence ,  
Occupe ces trônes sacrés  
Où l'humble Foi , mere du Zele ,  
Plaça dans un temps plus fidele  
Des pontifes plus révéérés.

A cet anguste caractere  
Un grand cœur répond autrement :  
Il n'est le chef du sanctuaire  
Que pour en être l'ornement ;  
Pour éclairer la multitude  
Il puise dans l'active étude  
Des immortelles vérités  
Cet esprit , ces traits de lumiere ,  
Dont sur une contrée entiere  
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent , dans l'Eglise antique ,  
Digne du Pontife immortel ,  
Ces pasteurs d'un zeile héroïque ,  
Dont la cendre vit sur l'autel :  
Assidus habitants des temples ,  
Ils y brilloient par leurs exemples

Plus que par un faste odieux ;  
 Et leur humilité profonde  
 Leur assuroit l'encens du monde ,  
 Et les premiers trônes des cieux.

Oh ! qui te rendra ces oracles ,  
 Eglise , immuable Sion ?  
 Ne verras-tu plus leurs miracles  
 Sur ta fidele nation ?  
 Comme une veuve infortunée ,  
 A tes malheurs abandonnée ,  
 Languiras-tu sans défenseur ?  
 Mais à tort j'en forme le doute ,  
 Ils vivent ; l'enfer les redoute  
 Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande ame  
 Rastignac t'offre tous les traits ;  
 Rempli du même esprit de flamme ,  
 Il tient les mêmes intérêts :  
 Peuple , spectateur de sa gloire ,  
 Parle , retrace la mémoire  
 De ces jours de sacrés travaux ,  
 Où , dans une noble fatigue ,  
 De soi-même on le voit prodigue ,  
 En pere , en apôtre , en héros.

Tout vit heureux sous son empire ;  
 L'Équité prononce ses lois ,  
 Sur son front la douceur res pire ,  
 La Bonté parle par sa voix ;  
 Du pauvre il prévient la misere ,  
 Dans lui l'orphelin trouve un pere ,  
 L'innocence y trouve un appui ;  
 Il protege l'humble mérite ;  
 Et la vertu , souvent proscrite ,

Triomphe toujours devant lui.

Il sait la rendre aimable à l'homme ,  
Et la parer d'attraits vainqueurs ,  
Quand il veut , nouveau Chrysostome ,  
Instruire et réformer les cœurs :  
Son éloquence fructueuse ,  
Par sa force majestueuse ,  
Maîtrise et force les esprits :  
Promenant les graces dociles  
Sur les terres les plus stériles ,  
Il en forme des champs fleuris.

An goût des sciences sublimes  
Il joint celui des arts charmants ;  
Il aime que l'appât des rimes  
Embellisse le sentiment :  
Le beau seul a droit de lui plaire ;  
Censeur délicat et sincère ,  
Il en décide toujours bien :  
Je croirai mes foibles ouvrages  
Sûrs des plus critiques suffrages  
S'ils peuvent enlever le sien.

---

## V. SUR LA CANONISATION

DES SAINTS STANISLAS KOSTKA , ET LOUIS  
DE GONZAGUE.

QUEL Dieu , quelle nouvelle aurore  
Nous ouvre les portes du jour ?  
Un plus beau soleil vient d'éclorre ,  
Et dévoile un brillant séjour.



Que vois-je ? ce n'est plus la terre :  
Dans les régions du tonnerre  
Je porte mes regards surpris ;  
Un temple brille au sein des nues ;  
Là sur des ailes inconnues  
J'éleve mes libres esprits.

De l'Eternel vois-je le trône ?  
Les anges , saisis de respect  
De la splendeur qui l'environne  
Ne peuvent soutenir l'aspect :  
Mais quoi ! vers ce trône terrible ,  
A tout mortel inaccessible ,  
Dans un char plus brillant que l'or ,  
Par une route de lumière ,  
Quittant la terrestre carrière ,  
Deux mortels vont prendre l'essor.

Volez , Vertus , et sur vos ailes  
Enlevez leur char radieux ;  
Jusqu'aux demeures immortelles  
Portez ces jeunes demi-dieux :  
Ils vont ; la main de la Victoire  
Les conduit au rang que la Gloire  
Au ciel dès long-temps leur marqua :  
Frappé de cent voix unanimes ,  
L'air porte au loin les noms sublimes  
Et de Gonzague et de Kostka.

Sur des harpes majestueuses  
A l'envi les célestes chœurs  
Chantent les flammes vertueuses  
Qui consumeront ces beaux cœurs ;  
Leur jeunesse sanctifiée ,  
La fortune sacrifiée ,  
Les sceptres foules sous leurs pas :

Plus héros que ceux de leur race,  
A l'héroïsme de la grace  
Ils consacrerent leurs combats.

Tout le ciel, ému d'alégresse,  
Chante ces nouveaux habitants;  
La Religion s'intéresse  
A leurs triomphes éclatants;  
La Vérité leur dresse un trône;  
La Candeur forme leur couronne  
De myrtes saints toujours fleuris,  
Et, dans cette fête charmante,  
Chaque Vertu retrouve et vante  
Ses plus fideles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Elysée?  
Des plaisirs sans vivacité,  
Dont la douceur bientôt usée  
Ne laissoit qu'une oisiveté;  
Vains songes de la poésie!  
Le ciel offre à l'ame choisie  
Un bonheur plus vif, plus constant,  
Dans les délices éternelles  
Qui conservent, toujours nouvelles,  
Le charme du premier instant.

Là, goûtant de l'amour suprême  
Les plus délicieux transports,  
Les cœurs, dans le sein de Dieu même...  
Mais quel bras suspend mes accords?  
Une secrète violence  
Force ici ma lyre au silence;  
Tous mes efforts sont superflus:  
Sous des voiles impénétrables  
Dieu cache les dons adorables  
Qui font le bonheur des élus.

Nouveaux saints, ames fortunées,  
 Ce Dieu, l'objet de vos desirs,  
 Abrégea vos tendres années  
 Pour hâter vos sacrés plaisirs :  
 Jaloux d'une plus belle vie,  
 La fleur de vos jours est ravie  
 Sans vous coûter de vains regrets ;  
 Vous tombez dans la nuit profonde  
 Trop tôt pour l'ornement du monde,  
 Trop tard eucor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles  
 Transmis des portes du trépas,  
 Touchez, changez, par vos miracles,  
 Ceux qui n'en reconnoissent pas ;  
 Que Dieu, par des lois glorieuses,  
 Change en palmes victorieuses  
 Les cyprès de vos saints tombeaux ;  
 Et que vos cendres illustrées,  
 De la foi, morte en nos contrées,  
 Viennent rallumer les flambeaux !

Fiers conquérants, héros profanes,  
 Pendant vos jours dieux adorés,  
 Que peuvent vos coupables mânes ?  
 Vos sépulcres sont ignorés :  
 Par le noir abyme engloutie,  
 Votre puissance anéantie  
 N'a pu survivre à votre sort ;  
 Tandis que, de leur sépulture,  
 Les saints régissent la nature  
 Et brisent les traits de la mort.

Tout change. Des divins cantiques  
 Je n'entends plus les sons pompeux ;  
 Le ciel me voile ses portiques

Dans un nuage lumineux,  
 Tout a disparu comme un songe :  
 Mais ce n'est point un vain mensonge  
 Qui trompe mes sens éblouis ;  
 Rome a parlé ; tout doit l'en croire :  
 Son oracle a marqué la gloire  
 De Stanislas et de Louis.

Peuples , dans des fêtes constantes  
 Renouvelez un si beau jour ;  
 Prenez vos lyres celatantes ,  
 Chantres saints du celeste amour ;  
 Répétez les chants de louanges  
 Que l'unanime voix des anges  
 Consacre aux nouveaux immortels ;  
 Et que , sous ces voûtes sacrées ,  
 De fleurs leurs images parées  
 Prennent place sur nos autels.

Jeunes cœurs , troupe aimable et tendre ,  
 Formez un nuage d'encens ;  
 Deux jeunes saints ont droit d'attendre  
 Vos hommages reconnoissants :  
 A leur héroïque courage  
 L'univers a vu que votre âge ,  
 Capable d'illustres travaux ,  
 Peut aux enfers livrer la guerre ,  
 Être l'exemple de la terre ,  
 Et donner au ciel des héros.

## VI. A UNE DAME,

Sur la mort de sa fille , religieuse à A\*\*\*.

UNE douleur obstinée  
Change en nuits vos plus beaux jours ;  
Près d'un tombeau prosternée  
Voulez-vous pleurer toujours ?  
Le chagrin qui vous dévore  
Chaque jour avant l'aurore  
Réveille vos soins amers ;  
La nuit vient et trouve encore  
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie ,  
Vous avez dû pour un temps  
Plaindre une fille chérie  
Moissonnée en son printemps ;  
Dans ces premières alarmes  
La plainte même a des charmes  
Dont un beau cœur est jaloux ;  
Loin de condamner vos larmes ,  
J'en répandois avec vous.

Mais c'est être trop constante  
Dans de mortels déplaisirs ;  
La nature se contente  
D'un mois entier de soupirs :  
Hélas ! un chagrin si tendre  
Sera-t-il su de ta cendre ,  
Ombre encor chère à nos cœurs ?  
Non , tu ne peux nous entendre ,  
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amère  
N'attendrit pas le destin ;  
Malgré les cris d'une mère ,  
La mort retient son butin ;  
Avide de funérailles ,  
Ce monstre , né sans entrailles ,  
Sans cesse armé de flambeaux ,  
Erre autour de nos murailles ,  
Et nous creuse des tombeaux.

La mort , dans sa vaste course ,  
Voit des parents éplorés  
Gemir ( trop foible ressource ! )  
Sur des enfants expirés ;  
Sourde à leur plainte importune ,  
Elle unit leur infortune  
A l'objet de leurs regrets ,  
Dans une tombe commune ,  
Et sous les mêmes cyprès.

Des enfers pâle ministre ,  
L'affreux ennui , fier vantour ,  
Les poursuit d'un vol sinistre ,  
Et les dévore à leur tour.  
De leur tragique tristesse  
N'imitiez point la faiblesse :  
Victime de vos langueurs ,  
Bientôt à notre tendresse  
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume ,  
Comme ces sombres esprits  
Qui traînent , dans l'amertume ,  
La chaîne de leurs ennuis ?  
C'est à tort que le portique  
Avec le Parnasse antique

Tient qu'il est doux de gémir ;  
Un deuil lent et léthargique  
Ne fut jamais un plaisir.

Daus l'horreur d'un bois sauvage  
La tourterelle gémit ;  
Mais se faisant au veuvage ,  
Son cœur enfin s'affermit.  
Semblable à la tourterelle ,  
En vain la douleur fidele  
Veut conserver son dégoût ;  
Le temps triomphe enfin d'elle ,  
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée  
Je vois le bûcher fumant :  
Clytemnestre désolée  
Veut la suivre au monument ;  
Mais cette noire manie  
Par d'autres soins fut bannie ,  
Le Temps essuya ses pleurs :  
Tels de notre Iphigénie  
Nous oublierons les malheurs.

Sur son aile fugitive  
Si le Temps doit emporter  
Cette tristesse plaintive  
Que vous semblez respecter ,  
Sans attendre en servitude  
Que de votre inquiétude  
Il chasse le noir poison ,  
Combattez-en l'habitude ,  
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime ,  
Dans un semblable malheur ,

D'un chagrin pusillanime  
Sut sauver son noble cœur ;  
A la Parque en vain rebelle ,  
Pourquoi m'affliger ? dit-elle ;  
J'y songeai dès son berceau ;  
J'élevois une mortelle  
Soumise au fatal ciseau.

Mais non , stoïques exemples ,  
Vous êtes d'un vain secours ;  
Ce n'est que dans tes saints temples ,  
Grand Dieu ! qu'est notre recours :  
Pour guérir ce coup funeste  
Il faut une main céleste ;  
N'espérez rien des mortels :  
Un consolateur vous reste ,  
Il vous attend aux autels.

Portez donc au sanctuaire ,  
Soumise aux divins arrêts ,  
Portez le cœur d'une mère  
Chrétienne dans ses regrets ;  
Adorez-y dans vos peines  
Les volontés souveraines  
Du dispensateur des jours :  
Il rompt nos plus tendres chaînes ,  
Pour fixer seul nos amours.

Avant d'ôter à la vie  
Celle dont j'écris le sort ,  
Le ciel vous l'avoit ravie  
Par une première mort ;  
D'un monde que l'erreur vante  
Une retraite fervente  
Lui fermoit tous les chemins ;  
Pour Dieu seul encor vivante .



Elle étoit morte aux humains.

La victime , Dieu propice ,  
A l'autel (1) alloit marcher :  
Déjà pour le sacrifice  
L'amour saint dresse un bûcher,  
L'encens , les fleurs , tout s'apprête ;  
Bientôt ta jeune conquête...  
Mais quels cris ? qu'entends-je ? Hélas !  
J'allois chanter une fête ,  
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose  
Que frappe un souffle mortel ;  
On la cueille à peine éclos  
Pour en parer un autel :  
Depuis l'aube matinale  
La douce odeur qu'elle exhale  
Parfume un temple enchanté ;  
Le jour fuit , la nuit fatale  
Ensevelit sa beauté.

Ciel, nous plaignons sa jeunesse  
Dont tes lois tranchent le cours ;  
Mais aux yeux de ta sagesse  
Elle avoit assez de jours.  
Ce n'est point par la durée  
Que doit être mesurée  
La course de tes élus ;  
La mort n'est prématurée  
Que pour qui meurt sans vertus.

Vous donc , l'objet de mes rimes ,

---

(1) Elle étoit sur le point de faire profession. Elle prononça ses vœux avant d'expirer

Ne pleurez point son bonheur ;  
 Par ces solides maximes  
 Raffermissiez votre cœur,  
 Que l'arbitre des années,  
 Dieu , qui voit nos destinées  
 Éclorre et s'évanouir,  
 Joigne à vos ans les journées  
 Dont elle auroit dû jouir !

## VII. SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE Furie au teint livide  
 Souffle en ces lieux un noir venin ?  
 Sa main tient ce fer parricide  
 Qui d'Agrippine ouvrit le sein ;  
 L'insensible Oubli , l'Insolence ,  
 Les sourdes Haines , en silence  
 Entourent ce monstre effronté ,  
 Et tour-à-tour leur main barbare  
 Va remplir sa coupe au Tartare  
 Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude , de tels signes  
 Sont tes coupables attributs :  
 Parmi tes bassesses insignes  
 Quel silence assoupit Phébus ?  
 Trop long-temps tu fus épargnée ;  
 Sur toi de ma muse indignée  
 Je veux lancer les premiers traits :  
 Heureux , même en souillant mes rimes  
 Du récit honteux de tes crimes ,  
 Si j'en arrête le progrès !

Naissons-nous injustes et traîtres ?

L'homme est ingrat dès le bercean ;  
 Jeune , sait-il aimer ses maîtres ?  
 Leurs bienfaits lui sont un fardeau ;  
 Homme fait , il s'adore , il s'aime ,  
 Il rapporte tout à lui-même ,  
 Présomptueux dans tout état ;  
 Vieux enfin , rendez-lui service ,  
 Selon lui c'est une justice :  
 Il vit superbe , il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude  
 Des vices qu'on aime et qu'on suit ,  
 Pourquoi garder l'ingratitude ,  
 Vice sans douceur et sans fruit ?  
 Reconnoissance officieuse ,  
 Pour garder ta loi précieuse ,  
 En coûte-t-il tant à nos cœurs ?  
 Es-tu de ces vertus sévères  
 Qui par des regles trop austères  
 Tyrannisent leurs sectateurs ?

Sans doute il est une autre cause  
 De ce lâche oubli des bienfaits :  
 L'Amour-propre en secret s'oppose  
 A de reconnoissants effets ;  
 Par un ambitieux délire  
 Croyant lui-même se suffire ,  
 Voulant ne rien devoir qu'à lui ,  
 Il craint dans la reconnoissance  
 Un témoin de son impuissance ,  
 Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante ,  
 Pour vous ouvrir à la pitié ,  
 L'ingrat à vos yeux se présente  
 Sous le manteau de l'amitié ;

Il rampe , adulateur servile ;  
Vous pensez , à ses vœux facile ,  
Que vous allez faire un ami.  
Triste retour d'un noble zèle !  
Vous n'avez fait qu'un infidele ,  
Peut-être même un ennemi.

Déjà son œil fuit votre approche ,  
Votre présence est son bourreau ;  
Pour s'affranchir de ce reproche  
Il voudroit voir votre tombeau.  
Monstre des bois , race farouche ,  
On peut vous gagner , on vous touche ,  
Vous sentez le bien qu'on vous fait ;  
Seul , des monstres le plus sauvage ,  
L'ingrat trouve un sujet de rage  
Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'est-ce point une chimere ,  
Un fantôme que je combats ?  
Fut-il jamais un caractere  
Marqué par des crimes si bas ?  
O ciel ! que n'est-ce une imposture !  
A la honte de la nature  
Je vois que je n'ai rien outré ;  
Je connois des cœurs que j'abhorre ,  
Dont la noirceur surpasse encore  
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles  
Faudra-t-il , mortels bienfaisants ,  
Que vos mains , désormais stériles ,  
Ne répandent plus leurs présents ?  
Non , leur dureté la plus noire  
N'enleve rien à votre gloire :  
Il vaut mieux d'un soin généreux

Servir une foule coupable ,  
Que manquer un seul misérable  
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des dieux imitez les exemples  
Dans vos dons désintéressés ;  
Aucun n'est exclus de leurs temples ,  
Leurs bienfaits sur tous sont versés.  
Le soleil qui , dans sa carrière ,  
Prête aux vertueux sa lumière ,  
Luit aussi pour le scélérat :  
Le ciel cesseroit de répandre  
Les dons que l'homme en doit attendre ,  
S'il en excluait l'homme ingrat.

Juste Thémis , contre un tel crime  
N'as-tu plus ni glaive ni voix ?  
Que l'ingrat n'est-il ta victime  
Ainsi qu'il le fut autrefois !  
Que ne reprends-tu , dans notre âge ,  
De ton antique aréopage  
L'équitable sévérité !  
L'ingratitude étoit flétrie ,  
Et souffroit loin de la patrie  
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je , Athenes ,  
Sur la justice de tes lois ,  
Quand , par des rigueurs inhumaines ,  
Ta république en rompt les droits ?  
Que de proscriptions ingrates !  
Tes Miltiades , tes Socrates ,  
Sont livrés au plus triste sort ;  
La méconnoissance et l'envie  
Leur font de leur illustre vie  
Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit, fuyant sa ville,  
 Themistocle aux Athemens :  
 « Tel qu'un palmier qui sert d'asile,  
 « J'en sers à mes concitoyens :  
 « Pendant le tonnerre et l'orage  
 « Sous mon impénétrable ombrage  
 « La peur des foudres les condui ;  
 « L'orage cesse, on m'abandonne,  
 « Et long-temps avant mon automne  
 « La foule ingrate abat mon fruit. »

D'un cœur né droit, noble, et sensible,  
 Rien n'enflamme tant le courroux  
 Que l'ingratitude inflexible  
 D'un traître qui se doit à nous.  
 Sous vingt poignards (fin trop fatale !)  
 Le triomphateur de Pharsale  
 Voit ses jours vainqueurs abattus ;  
 Mais de tant de coups le plus rude  
 Fut celui que l'ingratitude  
 Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, âmes sordides,  
 Que mes sons puissent vous fléchir !  
 Ou, si de vos retours perfides  
 L'homme ne peut vous affranchir,  
 Que les animaux soient vos maîtres !  
 O honte ! ces stupides êtres  
 Savent-ils mieux l'art d'être humain ?  
 Oui. Que Sénèque (1) vous apprenne  
 Ce qu'il admira dans l'arène  
 De l'amphithéâtre romain.

Un lion s'élance, on l'anime

---

(1) Lib. 2 Benef. ch. 19.

Contre un esclave condamné ;  
Mais à l'aspect de sa victime  
Il recule, il tombe étonné ;  
Sa cruauté se change en joie :  
On lance sur la même proie  
D'autres lions plus en courroux ;  
Le premier, d'un cœur indomtable,  
Se range au parti du coupable,  
Et seul le défend contre tous.

Autrefois du rivage more  
Cet esclave avoit fui les fers ;  
Trouvant ce lion jeune encore  
Abaudonné dans les déserts,  
Il avoit nourri sa jeunesse :  
L'animal, ému de tendresse,  
Reconnoît son cher bienfaiteur ;  
Un instinct de reconnoissance  
Arme, couronne sa défense ;  
Il sauve son libérateur.

---

## VIII. AU ROI STANISLAS.

**F**RIVOLE ivresse, vain délire,  
Remplirez-vous toujours nos chants ?  
Sans vos écarts, l'aimable lyre  
N'a-t-elle point d'accords touchants ?  
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces,  
Sœurs des Amours, naïves Graces ;  
Que le Goût marche sur vos pas.  
N'approuvez point ces sons stériles,  
Ni ces fougues trop puériles  
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un héros choisissez sans craindre ;  
Mêlez des fleurs à ses lauriers ;  
Je ne vous donne point à peindre  
Sa grande ame , ses faits guerriers ;  
Mars effraieroit vos voix timides ;  
Laissez ces vertus intrepides  
Aux accents du Dieu de Claros :  
Chantez sur des tons plus paisibles  
Ces vertus douces et sensibles  
Qui nous font aimer les héros.

Tracez l'aimable caractere  
D'un prince formé de vos mains :  
Stanislas... Ce nom doit vous plaire ;  
Rappelez ses premiers destins ;  
Je vous vois , brillantes deesses ,  
Comblér son cœur de vos largesses ;  
Il saura gagner tous les cœurs.  
De sa jeunesse fortunée  
Vous avez fait la destinée ;  
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux potentats son sang l'égale :  
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits ?  
Il possède un ame royale ;  
Que ne le vois-je au rang des rois  
Graces , c'est à votre puissance  
De suppléer à la naissance  
Ce qu'a manqué l'aveugle sort ;  
Allez , recueillez les suffrages ,  
Soumettez-lui les fiers courages  
Des plus nobles peuples du nord.

Mais déjà l'alegresse éclate ;  
Il paroît , il est couronné ;  
Il charme l'austere Sarmate



Au pied du trône prosterné :  
Pour mûrir d'un brillant auspice  
Ce choix dicté par la justice ,  
La Victoire y mêle la voix  
D'un jeune arbitre des couronnes (1),  
Moins jaloux d'occuper des trônes ,  
Qu'orgueilleux de faire des rois.

Sur ces deux princes magnanimes  
Tout l'univers porte les yeux ;  
Unis par leurs exploits sublimes ,  
Un temps les voit victorieux...  
Mais quelle soudaine disgrâce !  
Charles tombe , son nom s'efface ,  
Son pouvoir est évanoui ,  
O conquêtes , ô sort fragile !  
Il avoit vécu comme Achille ,  
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes provinces !  
Quand la Suede pleure son roi ,  
Pologne , le plus doux des princes  
Cesse aussi de régner sur toi.  
Il t'en reste encor l'espérance...  
Sois son asile , heureuse France ,  
Séjour des rois dans leurs malheurs :  
S'il perd des sujets trop volages ,  
Tu lui remplaces leurs hommages  
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une couronne héritée  
Souvent un roi vit sans splendeur ;  
Une couronne méritée  
Fait la véritable grandeur :

---

(1) Charles XII.

Que Bellone ensuite ou les trames  
La ravissent aux grandes ames  
Qui la tenoient de l'équité,  
Loin de perdre rien de son lustre,  
Leur grand cœur d'un malheur illustre  
Tire une nouvelle clarté.

Où, ta fuite, injuste Fortune,  
N'enleve rien à la vertu :  
Qu'elle abatte une ame commune,  
Stanislas n'est point abattu.  
Sensible à sa valeur sublime,  
Reviens et répare ton crime :  
Le ciel t'en ouvre les chemins :  
De son héroïque famille  
Dans le sein d'une auguste fille  
Il éternise les destins.

Ainsi, par d'heureux avantages,  
Le sang des héros Jagellons  
Va couler pendant tous les âges,  
Joint au sang des héros Bourbons :  
Cette source illustre et féconde  
Donnera des vainqueurs au monde,  
Et des maîtres à nos neveux ;  
Et les souverains de la France  
Compteront avec complaisance  
Stanislas entre leurs aïeux.

Nymphes, dont les flots tributaires  
Aiment à couler sous ses lois,  
Redis aux Nymphes étrangères  
Son nom, ses graces, ses exploits.  
Conserve sur tes vertes rives  
Ces beautés champêtres et vives  
Par qui ses yeux sont réjouis :

Sans doute le fier Borysthène  
 Envie à ton onde hautaine  
 L'avantage dont tu jouis

Reçois ces vers ; et , pour les lire ,  
 Grand roi , reprends cette douceur  
 Qui me permet de les écrire  
 Quand j'en demandai la faveur.  
 Rien n'est flatté dans ma peinture :  
 Du fade encens de l'imposture  
 Ton goût fut toujours ennemi ;  
 Ma voix n'est , dans ce chant lyrique ,  
 Que l'écho de la voix publique ,  
 Et n'a répété qu'à demi.

## IX. SUR LA CONVALESCENCE DU ROI.

COMPAGNE des Bourbons , brillante Renommée ,  
 Toi qui viens annoncer la gloire de mon roi ,  
 Souffre , dans ce beau jour , qu'à la France charmée  
 Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis , tu m'ouvres la bar-  
 rière ;  
 Ta lumière immortelle a pénétré mes sens ,  
 Et des cieux , avec toi , je franchis la carrière  
 Sur les ailes des vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre ,  
 Des Alpes à l'Escant , et du Rhin aux deux mers ,  
 Je vois ces champs heureux , cet empire célèbre ,  
 L'honneur de l'univers.

Tu parles ; je les vois ces fideles provinces

S'attendrir, s'embellir à son brillant récit ;  
 Par-tout du plus grand roi , du plus chéri des princes  
 L'heureux nom retentit.

« Qu'il regne ; que tout cede à la présence auguste  
 « D'un roi forcé de vaincre , et d'instruire les temps  
 « Qu'il auroit pu passer du trône d'un roi juste  
 « An char des conquérants.

« Moins sensible au renom que lui fait la victoire ,  
 « Qu'an repos des humains , au bien de ses sujets ,  
 « Du destin des vainqueurs il ne veut que la gloire  
 « D'arbitre de la paix.

« Qu'il vive ; que son règne et célèbre et paisible  
 « Passe l'âge et l'éclat des regnes les plus beaux ,  
 « Ainsi que sa sagesse et son cœur né sensible  
 « Surpassent les héros ! »

A ces vœux redoublés , que cent concerts secondent ,  
 Le vaste sein des airs répond de toutes parts ,  
 Et du fond des forêts les cavernes répondent  
 A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil et de jeux et de fêtes !  
 Les arts , peuple brillant , servent tous tes desirs ;  
 Ta vaillance commande au destin des conquêtes ,  
 Et ton goût aux plaisirs.

O ciel ! quel changement ! Nymphes immortelles ,  
 arrête !

Quel coup de foudre annonce un orage imprévu !  
 Tes rayons sont éteints ; tout cede à la tempête :  
 Le jour a disparu.

Aux acclamations des fêtes renaissantes

Quel silence profond fait succéder l'horreur !  
 Il cesse ; le tumulte et des voix gémissantes  
 Redoublent la terreur.

Quelque fléau subit frappe-t-il la patrie ?  
 Le cri de sa douleur s'élève dans les airs ,  
 Tel qu'il part d'un vaisseau que les vents en furie  
 Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténèbres ;  
 Quel spectacle ! quel deuil ! citoyens et guerriers ,  
 Tout gémit , tout frissonne , et des ombres funèbres  
 Entourent nos lauriers.

Quel sombre égarement ! où court ce peuple en  
 larmes ?  
 Que vois-je ! un tombeau s'ouvre ; ô douleur ! je  
 frémis.  
 Quel tombeau ! je succombe aux plus vives alarmes ,  
 Il est près de Louis.

Ciel ! peux-tu l'ordonner ! eh ! quels sont donc les  
 crimes  
 D'un peuple humain , fidele aux vertus comme aux  
 lois ,  
 Pour frapper d'un seul coup cet amas de victimes  
 Qui t'adresse sa voix ?

Occupé de Louis plus que du diadème ,  
 L'état n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs  
 Près d'un pere expirant , qu'on pleure pour lui-même  
 Du plus profond des cœurs.

De l'empire des lis tutélaire génie ,  
 Viens , suspends tes lauriers , fruit d'un temps plus  
 sercin :

Un siècle de succès nous est moins que la vie  
Du plus cher souverain.

Tu veillois sur ses jours quand son ardeur guerrière  
Sous les foudres de Mars l'exposoit en soldat ;  
Sauve ces mêmes jours , le trésor , la lumière ,  
Et l'âme de l'état.

O bonheur ! quelle aurore a dissipé les ombres ?  
L'Espérance descend vers ce peuple abattu ;  
Le plus beau jour succede aux voiles les plus sombres :  
Louis nous est rendu !

Respirez , renaissiez , provinces alarmées ,  
Couronnez-vous de fleurs , signalez vos transports ;  
Employez vos clairons , triomphantes armées ,  
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France  
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix ;  
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence  
Qui sait parler des rois.

S'il falloit , ô Destin ! cette épreuve cruelle  
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé ,  
Quel peuple fut jamais plus tendre , plus fidele ?  
Quel roi fut plus aimé ?

Réduits au froid bonheur de l'austere puissance ,  
Les maîtres des humains , au sommet des grandeurs ,  
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense  
Dans le secret des cœurs.

S'ils savent être aimés ; suivis de la Contrainte ,  
Ont-ils de ce bonheur la douce sureté ?  
L'Esclavage , autour d'eux établissant la feinte ,  
Chassa la Vérité

Ainsi, toujours glacés, toujours inaccessibles  
 Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé,  
 Ils meurent sans aimer, et sans être sensibles  
 Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur poussière ;  
 Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets :  
 Le flambeau de la mort est la seule lumière  
 Qui ne trompe jamais.

Vous jouissez, grand roi, d'un plus heureux partage ;  
 L'instant qui juge tout, et qui ne flatte rien,  
 A dévoilé pour vous et l'ame et le langage  
 De chaque citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous suivre sans cesse,  
 Don plus satisfaisant, plus cher que la grandeur,  
 Pour un roi qui connoît le charme et la tendresse  
 Des sentiments du cœur.

Vous saviez que dans vous tout respectoit le maître,  
 Que par-tout le héros alloit être admiré :  
 Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître  
 Que l'homme est adoré.

---

## X. SUR LA MÉDIOCRITÉ.

SOUVERAINE de mes pensées,  
 Tes lois sont-elles effacées ?  
 Toi, qui seule régnois sur les premiers mortels,  
 Dans cette race misérable,  
 Sur cette terre déplorable,  
 Heureuse Liberté, n'as-tu donc plus d'autels ?

De mille erreurs vils tributaires ,  
Les cœurs , esclaves volontaires ,  
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens  
Là je vois des chaînes dorées ,  
Là d'indignes , là de sacrées ,  
Par tout je vois des fers et de tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre  
Qui , gardant un juste équilibre ,  
Vive maître de soi , sans asservir ses jours ?  
S'il en est , montre-moi ce sage ;  
Lui seul obtiendra mon hommage ,  
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.

Tu m'exauces , nymphe ingénue ;  
Dans une contrée inconnue ,  
Sur des ailes de feu je me sens enlevé :  
Quel ciel pur ! quel paisible empire !  
Chante toi-même , prends ma lyre ,  
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse ,  
Où la fortune impérieuse  
Porte et brise à son gré de superbes vaisseaux ,  
Il est un port sûr et tranquille ,  
Qui maintient dans un doux asile  
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages  
D'où l'œil , spectateur des naufrages ,  
S'applaudit en secret de la sécurité ,  
Dans un temple simple et rustique ,  
L'e la nature ouvrage antique ,  
Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là , conduite par la Sagesse ,



Tu te fixas, humble déesse,  
Loin des palais bruyants du fastueux Plutus;  
Là, sous tes lois et sous ton culte  
Tu rassemblas, loin du tumulte,  
Le vrai, les plaisirs purs, les sincères vertus.

Séduits par d'aveugles idoles,  
Du bonheur fantômes frivoles,  
Le vulgaire et les grands ne te suivirent pas :  
Tu n'eus pour sujets que ces sages  
Qui doivent l'estime des âges  
A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites  
Ces nobles et tendres poètes,  
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillants,  
Si le fracas de la fortune,  
Ou si l'indigence importune  
Eût troublé leur silence, ou caché leurs talents.

Mais en vain tu fuyois la gloire ;  
La Renommée et la Victoire  
Vinrent dans tes deserts se choisir des héros,  
Mieux formés par tes lois stoïques  
Aux vertus, aux faits héroïques,  
Que parmi la noblesse et l'orgueil des faisceaux.

Pour Mars tu formois, loin des villes,  
Les fabriques, et les Camilles,  
Et ces sages vainqueurs, philosophes guerriers,  
Qui, du char de la dictature  
Descendant à l'agriculture,  
Sur tes secrets autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, déité paisible,  
Le mortel sagement sensible

Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs !  
Par sa douce mélancolie  
Sauvé de l'humaine folie,  
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude,  
Libre de toute servitude,  
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms ;  
Il n'ignore point que la foudre  
A plus souvent réduit en poudre  
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des vallons.

Sourd aux censures populaires,  
Il ne craint point les yeux vulgaires.  
Son œil perce au-delà de leur foible horizon ;  
Quelques bruits que la foule en sème,  
Il est satisfait de lui-même  
S'il a su mériter l'aveu de la Raison.

Il rit du sort, quand les conquêtes  
Promènent de têtes en têtes  
Les couronnes du nord, ou celles du midi :  
Rien n'altère sa paix profonde ;  
Et les derniers instants du monde  
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.

Amitié, charmante immortelle,  
Tu choisis à ce cœur fidele  
Peu d'amis, mais constants, vertueux comme lui :  
Tu ne crains point que le caprice,  
Que l'intérêt les désuise,  
On verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.

Ami des fringales demeures,  
Sommeil, pendant les sombres heures  
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris,

Ecartant ces songes funebres  
Qui, parmi l'effroi des tenebres,  
Vont réveiller les grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime  
Que le modeste Abdolonyme  
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon ;  
Plus libre dans un sort champêtre ,  
Et plus heureux qu'il ne sut l'être  
Sur le trône éclatant des aieux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques ,  
Par ces plaisirs philosophiques ,  
Que tu sais , cher R\*\*\*, remplir d'utiles jours  
Dans ce Tivoli solitaire ,  
Où le Cher de son onde claire  
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidèle à ce sage système ,  
Là, dans l'étude de toi-même ,  
Chaque soleil te voit occuper tes loisirs :  
Dans le brillant fracas du monde ,  
Ton nom , ta probité profonde  
T'eût donné plus d'éclat , mais moins de vrais plaisirs.

---

## XI. A VIRGILE ,

### SUR LA POÉSIE CHAMPETRE.

SUSPENDS tes flots, heureuse Loire,  
Dans ces vallons délicieux ;  
Quels bords t'offriront plus de gloire  
Et des coteaux plus gracieux ?

Pactole , Méandre , Pénée ,  
Jamais votre onde fortunée  
Ne coula sous de plus beaux cieux.

Ingénieuses Rêveries ,  
Songes rians , sages Loisirs ,  
Venez sous ces ombres chéries ,  
Vous suffirez à mes desirs.  
Plaisirs brillants , troublez les villes ;  
Plaisirs champêtres et tranquilles ,  
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence ?  
Ces lieux charmants sont-ils déserts ?  
Quelle fatale violence  
En éloigne les doux concerts ?  
Sur ces gazons et sous ces hêtres  
D'une troupe d'amants champêtres  
Que n'entends-je les libres airs ?

Quel son me frappe ? une voix tendre  
Sort de ces bocages secrets ,  
On soupire : pour mieux entendre  
Entrons sous ces ombrages frais.  
J'y vois une Nymphé affligée ,  
Sa beauté languit négligée ,  
Et sa couronne est un cyprès.

Seuls confidents de sa retraite ,  
Les Amours consolent ses maux ;  
L'un lui présente la houlette ,  
L'autre assemble des chalumeaux :  
Foibles secours ! rien ne la touche ,  
Des pleurs coulent ; sa belle bouche  
M'en apprend la cause en ces mots :

D'Euterpe tu reçois les larmes :

Je vais quitter ces beaux vergers ;  
 Aux champs français perdant mes charmes ,  
 Je fuis sur des bords étrangers.  
 Tu n'entends point dans ces prairies  
 Les chants vantés des bergeries ;  
 C'est qu'il n'est plus de vrais bergers.

Dès qu'une frivole harmonie ,  
 Asservissant mes libres sons ,  
 Eut de la moderne (1) Ausonie  
 Banni mes premières chansons ,  
 De ces plaines dégénérées ,  
 France , je vins dans tes contrées :  
 J'espérois mieux de tes leçons . "

Alcidor (2) sut calmer ma peine  
 Par ses airs naïfs et touchants ;  
 Galantes Nymphes de Touraine ,  
 Il charmoit vos aimables champs :  
 Mourant , il laissa sa musette  
 Au jeune amant de Timarete (3) ,  
 Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Elysée  
 Posséda Racan et Segrais ,  
 Lorsque leur flûte fut brisée ,  
 L'Idylle perdit ses attraits :  
 A peine la muse fleurie  
 D'un nouveau berger de Neustrie (4)

(1) On reproche les *concetti* et les pensées trop recherchées aux bergers italiens de Guarini , de Bonarelli , du cavalier Marin , etc.

(2) Acteur des bergeries de M. le marquis de Racan , né en Touraine.

(3) Bergere des Idylles de M. de Segrais , né à Caen.

(4) M. de F\*\* .

En sauvâ-t-elle quelques traits,

Bientôt Flore vit disparaître  
Cette heureuse naïveté  
Qui de mon empire champêtre  
Faisoit la première beauté :  
N'entendant plus aucun Tityre,  
N'ayant rien d'aimable à redire,  
L'écho se fut épouvanté.

La bergere, outrant sa parure,  
N'eut plus que de faux agréments ;  
Le berger, quittant la nature,  
N'eut plus que de faux sentiments ;  
Et ce qu'on appelle l'églogue  
Ne fut plus qu'un froid dialogue  
D'acteurs dérobés aux romans.

Leur voix contrainte ou doncereuse  
Mit les Dryades aux abois ;  
Leur guitare trop langoureuse  
Endormit les oiseaux des bois ;  
Les Amours en prirent la fuite ,  
Et vinrent pleurer à ma suite  
La perte des premiers hautbois.

Tendres Muses de cet empire ,  
Oh ! si, sortant de chez les morts ,  
Virgile, pour qui je soupire ,  
Ranimoit sa voix sur vos bords ,  
S'il quittoit sa langue étrangere ,  
Parlant la vôtre pour vous plaire ,  
Vous trouveriez mes vrais accords !

A ces mots la déesse agile  
Fuit au travers de bois naissants...

Viens donc , parois , heureux Virgile ;  
De vingt siècles reçois l'encens :  
Chez les Nymphes de ce rivage ,  
Berger français , gagne un suffrage  
Qui manque encore à tes accents.

Sous quelque langue qu'elle chante ,  
Ta muse aura ton air charmant :  
Telle qu'une beauté touchante  
Qui plaît sous tout habillement ;  
Tout lui sied bien , rien ne l'efface ;  
Pour elle une nouvelle grace  
Naît d'un nouvel ajustement.

Viens sur les Tyrcis de Mantoue  
Réformer ceux de ce séjour ;  
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue :  
Guidé par toi , l'enfant Amour  
Ne viendra plus dans nos montagnes  
Parler aux nymphes des campagnes  
Comme il parle aux nymphes de cour.

Affranchis l'églogue captive ,  
Tire-la des chaînes de l'art ;  
Qu'elle soit tendre , mais naïve ,  
Belle sans soin , vive sans fard ;  
Que dans des routes naturelles  
Elle cueille des fleurs nouvelles ,  
Sans les chercher trop à l'écart.

En industrieuse bergere  
Qu'elle dépeigne les forêts ,  
Mais sur une toile légère ,  
Sans des coloris indiscrets ,  
Et que jamais le trop d'étude  
N'y contraigne aucune attitude ,

Ni ne charge trop les portraits.

La nature sur chaque image  
Doit guider les traits du pinceau ;  
Tout doit y peindre un paysage ,  
Des jeux , des fêtes sous l'ormeau :  
L'œil est choqué s'il voit reluire  
Les palais, l'or, et le porphyre ,  
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il vent des grottes , des fontaines ,  
Des pampres , des sillons dorés ,  
Des prés fleuris , de vertes plaines ,  
Des bois , des lointains azurés ;  
Sur ce mélange de spectacles  
Ses regards volent sans obstacles ,  
Agréablement égarés.

Là , dans leur course fugitive ,  
Des ruisseaux lui semblent plus beaux  
Que ces ondes que l'art captive  
Dans un dédale de canaux ,  
Et qu'avec faste et violence  
Une sirène au ciel élance ,  
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette scene tout inculte ,  
Mais par là plus charmante aux yeux ,  
On aime à voir, loin du tumulte ,  
Un peuple de bergers heureux ;  
Le cœur, sur l'aile de l'Idylle ,  
Porté loin du bruit de la ville ,  
Vient être berger avec eux.

Là ses passions en silence  
Laisent parler la Vérité ;



A la suite de l'Innocence  
Là voltige la Liberté ;  
Là , rapproché de la nature ,  
Il voit briller la vertu pure  
Sous l'habit de la volupté.

Où , la Vertu vit solitaire  
Chez les bergers ses favoris ;  
Fuyant le faste et l'art austere ,  
Elle y badine avec les Ris.  
Farouche vertu du portique ,  
De ton mérite sophistique  
Pourrions-nous être encore épris ?

Anx vrais biens , par un doux mensonge ,  
L'églogue rend ainsi les cœurs :  
La raison sait que c'est un songe ,  
Mais elle en saisit les douceurs ;  
Elle a besoin de ces fantômes :  
Presque tous les plaisirs des hommes  
Ne sont que de douces erreurs.

# ÉGLOGUES.

---

## AVERTISSEMENT

### SUR LES ÉGLOGUES DE VIRGILE.

*Nec verbum verbo curabis reddere. HOR.*

CET ouvrage est moins une exacte traduction qu'une imitation hardie des Églogues de Virgile ; l'exactitude classique et littéraire ne sert qu'à rabaisser l'essor poétique. L'auteur a cru devoir en seconder le joug, intimidé et averti par le peu de succès de quelques traducteurs de différents poètes ; traducteurs craintifs et scrupuleux , qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au public qu'ils savoient expliquer mot pour mot leur auteur ; mérite de pédant ou d'écolier. Pour trop vouloir conserver l'air latin à leur original ils l'ont souvent privé des beautés que la langue française devoit lui prêter. Ils ont pris beaucoup de peine . il en falloit moins pour mieux faire : le vrai goût demande qu'on marche à côté de son auteur , sans le suivre en rampant , et sans baiser humblement tous ses pas. On doit le naturaliser dans nos mœurs , oublier ses tours , ses expressions , son style étranger au nôtre , ne lui laisser enfin que ses pensées , et les exprimer comme il auroit dû faire lui-même s'il avoit parlé notre langue. Le caractère libre de la poésie française ne se plie point

volontiers à la précision du vers latin : ainsi on s'est mis au large , sans s'enchaîner aux termes ; on ne s'est étudié qu'à conserver le foud des choses ; on a quelquefois resserre , quelquefois étendu les pensées du poëte , selon le besoin des trausions et les contraintes de la rime. On ne doit montrer son auteur que par les endroits avantageux : tous le sont à-peu-près pour Virgile ; cependant on a cru devoir décharger le style de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement. Il est des traits que les Graces accompagnent dans le texte , et qu'elles abandonneroient dans la version. Par exemple, la circonstance des mœurs d'Eglé , dans la sixieme Eglogne , et la joue enluminée du dieu Pan dans la dixieme , n'ont rien de bas dans le latin ; ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression relève ; mais elles ne présenteroient en français qu'une idée basse et burlesque : ces légers retranchements sont rachetés et remplacés par un peu plus d'étude dans les endroits rians et favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques changements dans les noms des bergers ; chose indifférente , et qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du poëme. On s'est permis une liberté plus considérable , mais qu'on a crue nécessaire à nos mœurs et à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de bergers en des noms de bergeres ; par-là les sentiments sont ramenés dans l'ordre , l'amour se trouve dans la nature , et le voile est tiré sur des images odieuses et détestées , qui pouvoient cependant plaire au siècle dépravé du poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la métamorphose de l'Alexis : quelques personnes d'un goût délicat et d'une critique éclairée ont enhardi l'auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien

différencier les expressions de cette amitié d'avec celles de l'amour même ; le préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, et auroit rendu aux sentimens de Coridon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir et de colorer.

## I. TITYRE.

MÉLIBÉE, TITYRE.

MÉLIBÉE.

T R A N Q U I L L E , cher Tityre , à l'ombre de ce hêtre ,  
 Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre ,  
 Vous chantez ; mais pour nous , infortunés bergers ,  
 Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.  
 Nous fuyons , exilés d'une aimable patrie.  
 Seul vous ne quittez point cette terre chérie ;  
 Et , quand tout retentit de nos derniers regrets ,  
 Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu , cher Mélibée , appui de ma foiblesse ,  
 Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse :  
 Oui , je mets ce héros au rang des immortels ;  
 Le sang de mes agneaux rougira ses autels.  
 Si mon troupeau tranquille erre encor sur ces rives  
 Quand le sort en bannit vos brebis fugitives ,  
 Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts ,  
 Si dans un doux repos je chante encor des airs ,  
 Berger , c'est un bienfait de ce dieu secourable ;  
 C'est à lui que je dois ce destin favorable.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de malheurs et de troubles affreux ,  
 Que je suis étonné de trouver un heureux !  
 Je suis traînant à peine , en cet exil funeste ,  
 De mes nombreux troupeaux le déplorable reste :  
 Cette triste brebis , l'espoir de mon troupeau ,  
 Dans sa fuite a perdu son languissant agneau :  
 Déjà dans ma douleur j'ai brisé ma musette :  
 Pourquoi te tiens-je encore , inutile houlette ?

Hélas ! souvent le ciel , irrité contre nous ,  
 Par des signes trop sûrs m'annonçoit son courroux !  
 Trois fois ( il m'en souvient ) dans la forêt prochaine  
 Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne ;  
 De sinistres oiseaux , par de lugubres chants ,  
 Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs.  
 Mais pourquoi rappeler ces douloureux présages ?...  
 Berger , quel est ce dieu qui reçoit vos hommages ?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce héros tient sa cour ;  
 Sa présence embellit un plus noble séjour ;  
 Rome est ce lieu charmant : autrefois , je l'avoue ,  
 Je ne croyois point Rome au-dessus de Mantoue.  
 Quelle étoit mon erreur ! sur ses bords enchantés  
 Le Tibre voit briller la reine des cités :  
 Rome l'emporte autant sur le reste des villes  
 Que le plus haut cyprès sur les buissons stériles.

MÉLIBÉE.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La Liberté , berger , s'y montrait à mes vœux :  
 D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices ;  
 Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices.  
 Mantoue à mes desirs refusoit ce bonheur ;  
 Par d'inutiles soins je briguois sa faveur ;  
 Sans aucun fruit pour moi ces fréquents sacrifices  
 Dépeuploient mon bercail d'agneaux et de génisses ;  
 Vainement j'implorais l'heureuse Liberté :  
 Mais enfin j'ai fléchi cette divinité.  
 J'osai porter ma plainte au souverain du Tibre :  
 J'étois alors esclave ; il parla , je fus libre.

MÉLIBÉE.

Lorsque vous habitez ce rivage charmant  
 Tout s'affligeoit ici de votre éloignement.  
 Pendant ces sombres jours la jeune Galatée  
 Du plus tendre chagrin me parut agitée :

Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,  
 Sa plainte attendrissoit les nymphes d'alentour ;  
 Les échos des vallons, les pins, et les fontaines,  
 Rappelotent à l'envi Tityre dans nos plaines ;  
 Vos fruits dépérissent dans le plus beau verger,  
 Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur berger.

## TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triste solitude  
 Je souffrirois encor la même servitude.  
 Dans ces maux Rome étoit mon unique recours,  
 Et ses dieux pouvoient seuls me faire d'heureux jours.  
 Là j'ai vu ce héros que chante ma tendresse ;  
 Il est dans le printemps d'une belle jeunesse :  
 Allez, bergers, dit-il ; conservez en repos  
 Votre séjour natal, vos champs, et vos troupeaux.  
 Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,  
 Je lui sacrifierai mes plus belles victimes ;  
 Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,  
 Douze fois ses autels recevront mon encens.

## MÉLIBÉE.

Ainsi donc, cher Tityre, exempt de nos misères,  
 Vous finirez vos jours aux foyers de vos pères ;  
 Vos troupeaux, respectés du barbare vainqueur,  
 Demeureront ici sous leur premier pasteur ;  
 Ils ne sortiront point de ces gras pâturages  
 Pour périr de langueur dans des terres sauvages ;  
 Vos abeilles encore, au retour du matin,  
 Picoront la fleur des saules et du thym.  
 Nos champs abandonnés vont rester inutiles ;  
 Les vôtres par vos soins seront toujours fertiles ;  
 Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,  
 Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris ;  
 Les amoureux soupirs des rossignols fideles,  
 Les doux gémissements des tendres tourterelles.  
 Vous livreront encore aux douceurs du sommeil  
 Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

## TITYRE.

L'amour saura toujours me retracer l'image  
 Du dieu qui me procure un si doux avantage !  
 Le cerf d'un vol hardi traversera les airs ,  
 Les habitants des eaux fuiront dans les déserts ,  
 La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate ,  
 Avant qu'un lâche oubli me fasse une âme ingrate.

## MANTON.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce héros ,  
 Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux !  
 Nos pasteurs pleurent tous une même disgrâce :  
 Nous fuyons dispersés. Les uns aux champs de Thrace  
 Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats  
 Qu'un éternel hiver couvre d'âpres frimas ;  
 D'autres vont habiter une contrée aride ,  
 Et les déserts voisins de la zone torride.  
 Compagnon de leurs maux , et banni pour toujours ,  
 Sous un ciel inconnu je traînerai mes jours ;  
 Quoi ! je ne verrai plus ces campagnes si chères ,  
 Ni ce rustique toit hérité de mes pères !  
 O Mantone ! oh du moins si ces riches sillons  
 Devoient m'être rendus après quelques moissons !  
 Non , je ne verrai plus ces forêts verdoyantes ,  
 Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes ;  
 D'avidés étrangers , des soldats inhumains ,  
 Désoleront ce champ cultivé de mes mains :  
 Etoit-ce donc , grands Dieux ! pour cette troupe in-  
     digne  
 Que j'ornois mon verger , que je taillois ma vigne ?  
 C'en est fait ; pour toujours recevez mes adieux ,  
 Bords si chers à mon cœur , et si beaux à mes yeux !  
 O guerre ! ô triste effet des discordes civiles !  
 Champs , on vous sacrifie à l'intérêt des villes.  
 Troupeau , toujours chéri dans des jours plus heu-  
     reux ,  
 Mon exil te prépare un sort bien rigoureux :



Du fond d'un antre frais , bordé d'une onde pure ,  
 Je ne te verrai plus bondir sur la verdure :  
 Suivez-moi , foible reste , infortunés moutons ;  
 Pour la dernière fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore  
 D'attendre le retour de la première aurore.  
 Regagnons le hameau : berger , suivez mes pas.  
 Thestile nous apprête un champêtre repas :  
 Le jour fuit , hâtons-nous ; du sommet des collines  
 L'ombre descend déjà dans ces plaines voisines ,  
 Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts ,  
 Et le char de la nuit s'élève sur les airs.

---

## NOTE.

TRANQUILLE , cher Tityre , à l'ombre de ce hêtre...

Le père de Virgile , sous le nom de Tityre , chante les louanges et les bienfaits d'Octavien César , qui , dans le partage des campagnes de Mantoue , lui conservoit une paisible possession de sa métairie d'Andès. Sous le nom de Mëlibée , un berger du Mantouan , banni de sa patrie , déplore ses disgrâces.

---

## II. IRIS.

L'ASTRE brûlant du jour sur nos paisibles rives  
 Répandoit du midi les ardeurs les plus vives ,  
 Quand Coridon , errant dans l'horreur des forêts ,  
 Aux déserts attendris confia ses regrets.

Il adoroit Iris ; d'une plaine étrangère  
 Il vouloit dans son champ attirer la bergère :

Iris étoit promise aux feux d'un autre amant ,  
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.  
Cet amoureux berger fuyoit les jeux champêtres ;  
Solitaire, il venoit se cacher sous des hêtres ;  
C'est là qu'ayant conduit ses troupeaux languissants,  
Il soupiroit un jour ces douloureux accents :

Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie ;  
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie ,  
Puisqu'un autre berger emporte vos amours ,  
Pourquoi, cruelle Iris, voudrais-je encor des jours ?  
Du moins plaguez les maux que ma langueur me  
cause :

Il est l'heure du jour où tout ici repose ;  
Le moissonneur, tranquille à l'abri du soleil ,  
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil ;  
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre,  
Silvie et son berger goûtent le frais de l'ombre ;  
Privé de ces loisirs, et bravant la chaleur ,  
Je promène en ces bois ma plaintive douleur.  
A mes gémissements l'écho paroît sensible ;  
Tout me plaint : votre cœur reste seul inflexible.

Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux !  
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !  
Leurs graces, il est vrai, n'égaleront point vos charmes,  
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de  
larmes.

Ah ! ne comptez point tant sur vos belles couleurs !  
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs :  
La beauté n'est qu'un lis ; l'aurore l'a vu naître ,  
L'aurore à son retour ne le peut reconnoître.  
Pourquoi me fuyez-vous ? j'ai de nombreux troupeaux  
Dans les champs qu'Aréthuse enrichit de ses eaux ;  
En lait délicieux mes brebis sont fécondes ,  
Lors même que l'hiver glace et l'air et les ondes ;  
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs ;  
L'obtiens souvent le prix des champêtres concerts.

Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage  
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image,  
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux  
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots  
Souvent j'ai consulté ce crystal immobile,  
Mon air ne cede rien aux graces de Mirtyle.

Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts ;  
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits ;  
Les sinceres amours, peu connus dans les villes,  
Sous nos tranquilles toits ont choisi des asiles.  
Souvent, joignant nos voix aux chansons des  
oiseaux ,  
Nous irons éveiller les folâtres échos :  
Nos chants egaleront la douce mélodie  
Des chants dont le dieu Pan sait charmer l'Arcadie ;  
Pan trouva le premier cet art ingénieux  
De former sur la flûte un son harmonieux ;  
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies,  
C'est le dieu des bergers et de leurs bergeries.  
Vous aurez sous vos lois un docile troupeau ,  
Vous le verrez bondir au son du chalumeau.  
Cette bouche charmaute et des Graces chérie  
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie :  
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour vous ;  
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux ;  
Tircis, près d'expirer sur ce triste rivage,  
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage.  
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tircis,  
Une belle houlette et des agneaux choisis :  
Je vous destine encor deux chevreaux qu'avec peine  
Je sauvai l'autre jour du sein d'une fontaine ;  
Laure en sera jalouse, elle aimoit ces chevreaux :  
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop  
beaux.  
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes ;  
Flore sur votre route assemble ses compagnes ;

D'une moisson de fleurs les chemins sont semés ;  
De l'encens du printemps les airs sont parfumés :  
Une nymphe des eaux , plus vive que l'abeille ,  
Vole dans les jardins , et remplit sa corbeille ;  
Sa main sait assortir les dons qu'elle a cueillis ,  
Et marier la rose au jeune et tendre lis.

Des fruits de mon verger vous aurez les prémices ,  
De la jeune Amarille ils feroient les délices :  
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif et doux ;  
Ils seront plus charmants quand ils seront à vous.  
J'ai des myrtes fleuris ; leur verdure éternelle  
Est le symbole heureux d'une chaîne fidèle :  
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verts ,  
J'en consacre souvent au dieu des tendres vers.

Mais que dis-je ? insensé ! formé par la tristesse ,  
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse ?  
J'étois libre autrefois , et mon paisible cœur  
N'avoit jamais connu cette sombre langueur ;  
Content de mon troupeau , je vivois sans envie ,  
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie :  
L'Amour , ce dieu cruel , a troublé mes beaux jours ;  
Ainsi l'Aquilon trouble un ruisseau dans son cours.

Ingrate ! estimez mieux nos demeures champêtres ;  
Souvent des dieux bergers ont chanté sous nos hêtres.  
Les déesses souvent ont touché nos pipeaux ;  
Diane d'un pasteur a gardé les troupeaux .  
Que la fière Pallas aime le bruit des villes ,  
Vénus préfère au bruit nos cabanes tranquilles.

Tout suit de son penchant l'impérieux attrait ;  
Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret.  
Le loup cherche sa proie autour des bergeries ;  
Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries ;  
Pour moi , charmante Iris , par un penchant plus  
doux ,  
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.  
Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile tendresse !

Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse ?  
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois ;  
A de moins tristes airs consacre ton hautbois.  
Tandis que tu languis dans ces noires retraites ,  
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites ;  
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur ,  
Donne d'utiles jours aux travaux d'un pasteur.  
Revenez, chers moutons, quittez ces lieux sauvages ;  
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages.  
Puisque mes vœux sont vains , de l'insensible Iris  
Allons près de Climene oublier les mépris.

---

## NOTES.

CORIDON se plaint de l'insensibilité d'Iris, bergere d'un hameau étranger ; il veut inutilement l'attirer dans ses campagnes.

Dans les champs qu'Aréthuss enrichit de ses eaux.  
Fontaine de Sicile

Des chants dont le dieu Pan sait charmer l'Arcadie.

Belle contrée du Péloponnese, consacrée autrefois aux déités champêtres, et dont les habitants, tous pasteurs, passaient pour les maîtres de la poésie bucolique.

# III. PALÉMON,

## COMBAT PASTORAL.

PALÉMON, MÉNALQUE, DAMETTE.

MÉNALQUE.

APPRENEZ-MOI, Damette, à qui sont les troupeaux  
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux.

DAMETTE.

J'en suis le conducteur, Lycas en est le maître;  
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MÉNALQUE.

O bercail malheureux! depuis que nuit et jour  
Lycas près de Climene est conduit par l'amour,  
Oubliant ses moutons, et ne songeant qu'à plaire,  
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa bergere.  
Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux  
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous.  
Ce pasteur mercenaire auquel il vous confie,  
Loin des yeux du berger, détruit la bergerie.

DAMETTE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret:  
On vous connoît, Ménalque, on sait certain secret...  
Rappelez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte...  
D'un plus ample détail je vous sauve la honte.  
Vous m'entendez: alors les déesses des eaux  
Rentrèrent en riant au fond de leurs roseaux.

MÉNALQUE.

Quoi! rompis-je avec vous d'une main criminelle  
Les arbrisseaux d'Arcas et sa vigne nouvelle?

DAMETTE.

Quel berger ne sait point que sous ces vieux ormeaux

Ménalque d'Eurylas brisa les chalumeaux ?  
 Rival de ce pasteur , jaloux de sa victoire ,  
 Votre cœur indigné ne put souffrir sa gloire ;  
 Vous seriez mort enfin d'envie et de fureur  
 Si vous n'aviez pu nuire à ce berger vainqueur.

MÉNALQUE.

Qu'entends-je ? sur quel ton me parleroit un maître ,  
 Si ce pâtre à tel point ose se méconnoître ?  
 Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau ,  
 Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau ?

DAMÈTE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre :  
 Oui , j'ai pris ce chevreau ; j'en conviendrai sans  
 craindre ,

Puisqu'il étoit le prix d'un combat pastoral  
 Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MÉNALQUE.

Vous , vainqueur de Damon ! d'une flûte champêtre  
 Damète dans nos bois s'est-il jamais vu maître ,  
 Lui dont l'aigre pipeau , portant par-tout l'ennui ,  
 Ne sait que déchirer des airs faits par autrui ?

DAMÈTE.

Pour finir entre nous une vaine dispute ,  
 J'ose vous défier au combat de la flûte ;  
 On , si vous l'aimez mieux , à l'ombre des buissons ,  
 Éprouvons un combat de vers et de chansons :  
 Si le dieu de Délos est pour vous plus propice ,  
 Je vous donne à choisir la plus tendre génisse ;  
 Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau ?

MÉNALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau :  
 S'il manquoit un mouton , j'essuierois la colere  
 D'une marâtre injuste , et d'un pere sévère ;  
 L'une compte à midi , l'autre à la fin du jour ,  
 Si le nombre complet se trouve à mon retour.  
 Mais je puis hasarder deux beaux vases de hêtre :

On voit ramper autour une vigne champêtre ;  
 Alemedon sur eux a grave deux portraits ;  
 Du célèbre Canon l'un ranime les traits ,  
 L'autre peint ce mortel dont l'adresse féconde  
 A décrit les saisons et mesuré le monde ;  
 Ces coupes sont encor dans leur premier éclat ;  
 J'en ferai volontiers le gage du combat.

DAMÈTE.

J'ai deux vases pareils , revêtus d'un feuillage ;  
 Du même Alemedon ce présent est l'ouvrage ;  
 Le chantre de la Thrace est peint sur les dehors ,  
 Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

MÉNALQUE.

Palémon vient à nous ; qu'il règle la victoire ,  
 Arbitre du combat , et témoin de ma gloire.

DAMÈTE.

Je consens qu'il nous juge ; et , malgré vos mépris ,  
 Je saurai me défendre et balancer le prix ;  
 Ma muse en ces combats ne fut jamais craintive.  
 Prêtez-nous , Palémon , une oreille attentive.

PALÉMON.

Chantez , dignes rivaux : la nouvelle saison  
 Invite à des concerts sur ce naissant gazon :  
 Le printemps de retour rajeunit la nature ,  
 Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure ;  
 Plûtomele reprend ses airs doux et plaintifs ;  
 L'amant des fleurs succede aux aquilons captifs.  
 Tout charme ici les yeux ; chaque instant voit éclore  
 Dans ces prés émaillés de nouveaux dons de Flore :  
 A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix ;  
 Ces combats sont chéris de la muse des bois.

DAMÈTE.

Muses , donnez au maître du tonnerre  
 Le premier rang dans vos nobles chansons :  
 Il est tout , il remplit les cieux , l'onde , la terre.  
 Il dispense à nos champs les jours et les moissons.



MÉNALQUE.

Du jeune dieu que le Permesse adore,  
 Muses, chantons les honneurs immortels :  
 Des premiers feux du jour quand l'orient se dore,  
 D'un feston de lauriers je pare ses autels.

DAMÈTE.

Quand je suis dans un bois tranquille  
 Sous un chêne épais endormi,  
 Glycere me réveille, et d'une course agile  
 Elle fuit dans un antre et s'y cache à demi.

MÉNALQUE.

Philis près de ma bergerie  
 Vient chaque jour cueillir des fleurs ;  
 Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie,  
 Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMÈTE.

Je veux offrir deux tourterelles  
 A ma Glycere au premier jour ;  
 Ce couple heureux d'oiseaux fideles  
 Lui dictera les lois d'un éternel amour.

MÉNALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille  
 Répand un brillant coloris ;  
 J'en veux remplir une corbeille,  
 Et l'offrir de ma main à la jeune Chloris.

DAMÈTE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere !  
 Zéphyr, qui l'écoutez dans ces moments si doux,  
 Ne portez point aux dieux ce que dit ma bergere ;  
 Des plaisirs si charmants rendroient le ciel jaloux.

MÉNALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,  
 Chloris, quand vous chassez dans les routes des bois ;  
 Souvent Eudymion vit Diane à la chasse,  
 Souvent de la déesse il porta le carquois.

D A M E T E.

Je célèbre bientôt le jour de ma naissance :  
Venez, belle Glycère, honorer ce beau jour :  
Vous ferez l'ornement des concerts, de la danse,  
Votre chant et vos pas sont conduits par l'Amour.

M É N A L Q U E.

Chloris seule a mon cœur, seule elle a tous les charmes :  
Ciel ! qu'elle m'enchantait dans nos derniers adieux !  
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes.  
Ah ! quand pourrai-je, Amour, revoir de si beaux yeux ?

D A M E T E.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycère  
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups,  
Qu'un laboureur, veillant sur une moisson chère,  
Craint le souffle fongueux des aquilons jaloux.

M É N A L Q U E.

Ma Chloris est pour moi ce que l'herbe naissante  
Au lever de l'aurore est pour un jeune agneau,  
Et ce qu'est à la terre aride et languissante  
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

D A M E T E.

Puisque Pollion veut bien être  
Le protecteur de mes chansons,  
Muses, sur le hautbois champêtre  
Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons.

M É N A L Q U E.

Pollion lui-même avec grace  
Écrit des vers d'un goût nouveau :  
Savantes nymphes du Parnasse,  
A ce héros savant offrez un fier taureau.

D A M E T E.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime  
Soit placé près de vous au temple de l'honneur,  
Que dans son champ fécond, que sur les buissons  
même  
Le miel et les parfums naissent en sa faveur.

## MÉNALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la muse de Bathille ,  
 Du fade Mévius qu'il aime aussi les vers ,  
 Qu'il asservisse au joug le renard indocile ,  
 Qu'il préfère aux zéphyrs les vents des noirs hivers.

## DAMÈTE.

Fuyez, jeunes bergers, cette rive enchantée  
 Qui paroît n'offrir que des fleurs ;  
 Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée ;  
 Un serpent est caché sous ces belles couleurs.

## MÉNALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries ,  
 Eloignez-vous, mes chers moutons ;  
 Allez, un verd naissant couronne ces prairies ,  
 Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

## DAMÈTE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage ,  
 Cependant je les vois dépérir chaque jour :  
 Moi-même je languis au printemps de mon âge ;  
 Tout languit dans nos champs sous les fers de l'A-  
 mour.

## MÉNALQUE.

L'Amour ne me nuit point ; j'ignore ses alarmes ;  
 Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissants :  
 Mais un sombre enchanteur, par ses funestes char-  
 mes ,  
 Fait périr sans pitié mes agneaux innocents.

## DAMÈTE.

De ce dontenx débat la palme vous est due  
 Si vous savez m'expliquer en quels lieux  
 L'œil ne peut découvrir que six pieds d'étendue  
 De ce vaste horizon qui termine les cieux.

## MÉNALQUE.

Au prix de vos chansons je souscris sans murmure ,  
 Et sur Chloris je vous cède mes droits ,  
 Si vous savez me dire en quel lieu la nature

Sur de naissantes fleurs grave le nom des rois.

PALÉMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire ;  
 L'un et l'autre à mes yeux en emporte la gloire ;  
 Et tout berger qui peut égaler vos beaux sons  
 Mérite comme vous la palme des chansons :  
 Renouvelez souvent en cadences égales  
 Le paisible combat de vos muses rivales ;  
 Et quand vous formerez ces gracieux récits ,  
 Que toujours entre vous le prix reste indécis.

### NOTES.

Deux bergers chantent tour-à-tour des couplets égaux , se disputent une victoire champêtre ; Palémon est le juge de ce combat.

Du célèbre Conon l'un ranime les traits ;  
 Géometre fameux de l'isle de Samos.

L'autre peint ce mortel dont l'adresse féconde...  
 Archimede de Syracuse.

Puisque Pollion veut bien être...  
 Il étoit alors consul , l'an 724 de Rome.

Si vous savez m'expliquer en quels lieux...  
 Le fond d'un puits.

Sur de naissantes fleurs grave le nom des rois.

La jacinthe , fleur sur laquelle on s'imaginait lire les deux premières lettres du nom d'Ajax , fils de Télamon , roi de Salamine. Ajax , selon la fable , fut métamorphosé en jacinthe , après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les armes d'Achille.

---

## IV. L'HOROSCOPE DE MARCELLUS,

FILS D'OCTAVIE SOEUR D'AUGUSTE.

MUSES, pour ce beau jour cessez d'être bergeres ;  
Osez porter vos voix au-dessus des fongeres ;  
Un consul à vos jeux s'intéresse aujourd'hui ;  
Rendez par vos beaux airs les champs dignes de lui.

Cieux ! ou suis-je enlevé ? Quels superbes spectacles !  
Un dieu par mes accents va rendre ses oracles.

Je vois éclore enfin ce nouvel univers  
Qu'a chanté la sibylle en prophétiques vers ;  
Je vois un nouveau peuple orner cette contrée ;  
Du sein des cieux Thémis descend avec Astree ;  
Saturne sur nos champs revient régner encor ,  
Et ramene aux mortels les jours de l'âge d'or.

Il est né ce héros pour qui les destinées  
Marquoient un nouvel ordre et de mois et d'années :  
Tendre divinité, compagne des amours ,  
Lucine, à son enfance accordez vos secours ,  
Descendez sur ces bords ; Apollon votre frere  
Des Graces et des Arts y tient le sanctuaire.

Illustre Pollion, ton brillant consulat  
Va des siècles dorés voir renaitre l'éclat.  
Les vertus de retour, par d'aimables prodiges  
Des antiques forfaits effacent les vestiges :  
Jupiter nous promet un heureux avenir ;  
Il ne lui reste plus de crimes à punir.

Un jour dans cet enfant d'immortelle origine  
Revivront les héros de sa race divine ;  
Sur l'univers paisible il régnera comme eux ;  
Il tien tra même rang dans le conseil des dieux.

Aimable Marcellus, la reine de la terre  
Vient déjà vous offrir l'achante et le lierre ;  
Elle pare son front des plus vives couleurs,  
Et vous forme un berceau de verdure et de fleurs ;  
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie ;  
On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie ;  
Les bois ne portent plus les funestes poisons ;  
Le loup moins affamé laisse en paix nos montons.

C'est peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde ;  
Les fruits seront plus beaux, la moisson plus féconde,  
Lorsque vous apprendrez de vos aïeux vainqueurs  
L'héroïsme guerrier, et la loi des grands cœurs ;  
Chaque nacade alors versera de son urne  
Des flots de pur nectar, comme aux jours de Saturne ;  
Une riche vendange, après d'amples moissons,  
Offrira des raisins jusque sur les buissons :  
C'est ainsi qu'aux mortels les faveurs destinées  
S'accroîtront par degrés et suivront vos années.  
Pendant ces premiers temps d'un plus bel univers  
Des vaisseaux couvriront encor les vastes mers,  
Nos campagnes encor se verront labourées,  
Nos villes de remparts resteront entourées :  
Peut-être un autre Argo sous un nouveau Tiphis  
Portera des guerriers sur les champs de Thétis ;  
Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie  
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie :  
Mais ces restes légers de nos malheurs passés  
Disparaitront enfin, pour toujours effacés,  
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse illustre  
La Parque filera votre cinquième lustre ;  
Et quand, passant des jeux aux soins de votre rang,  
Vous marcherez égal aux dieux de votre sang,

Rien ne manquera plus au bonheur de la terre ;  
 La paix au fond du Styx replongera la guerre ;  
 L'écoude également pour tous ses citoyens ,  
 La terre en tous climats produira tous les biens :  
 A travers les périls des vagues incertaines  
 Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines ;  
 Sans exiger nos soins , les coteaux , les guérets  
 Fixeront en tout temps et Bacchus et Cérès ;  
 Les arts laborieux deviendront inutiles ;  
 Les montons , en paissant sur nos rives fertiles ,  
 Brilleront revêtus des plus riches couleurs ,  
 Sur eux la pourpre et l'or formeront mille fleurs :  
 L'industriel travail de la simple nature ,  
 Sans les secours de l'art , produira leur parure.

Ils seront ces beaux jours : du temple des destins  
 Une voix me transmet ces augures certains.  
 Déjà pour accomplir ces fortunés présages ,  
 Les trois fatales sœurs , souveraines des âges ,  
 Ont adouci leurs lois , et Clotho prend encor  
 Le fuseau qui servit à filer l'âge d'or.  
 Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carrière ;  
 Sans attendre le temps franchissez la barrière ;  
 Partez , suivez la gloire , enfant chéri des cieux ,  
 Du beau sang de Vénus rejeton précieux.  
 Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible ,  
 Le ciel est plus riant , Neptune est plus paisible ;  
 L'univers assuré d'un siècle de bonheur  
 Applaudit au berceau de son restaurateur.

O jours ! ô temps heureux ! ô si les destinées  
 Etendoient jusque-là le ul de mes journées !  
 Auguste Marcellus , à chanter vos exploits  
 Je voudrois consacrer les restes de ma voix ;  
 Pour ces pompeux sujets ma muse rajeunie  
 Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie ,  
 Pan même , à mes accords s'il comparoit ses sons ,  
 Pan même s'avoueroit vaincu par mes chansons.

Commencez, heureux fils d'une mere charmante,  
 Commencez de répondre à sa plus douce attente;  
 Par de justes retours comblez ses tendres vœux;  
 Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux.  
 Pour vous l'Amour élève une jeune déesse  
 Dont il vous offrira la main et la tendresse:  
 Vivez, et que vos ans, égaux à nos desirs,  
 Soient remplis et filés par la main des Plaisirs.

## NOTES.

Ces ne sont point des bergers qui parlent dans cette piece, c'est le poëte lui-même, à qui des tons plus élevés sont permis. Quelques uns le blâment d'avoir mis au rang des églogues un sujet si pompeux, et qui paroît plutôt du ressort de l'ode. Si Virgile eût été du sentiment de ses censeurs nous y eussions perdu une de ses plus belles églogues.

Un consul à vos jeux s'intéresse aujourd'hui.

Pollion.

Sur l'univers paisible il régnera comme eux.

Cette prédiction pouvoit-elle se faire d'un fils de Pollion, dont plusieurs interpretes soutenaient que Virgile chante ici la naissance? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'héritier présomptif de l'empire, au seul Marcellus, neveu d'Auguste, et adopté par cet empereur, qui n'avoit point de fils.

Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie.

Ce vers et les trois précédents sont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la flotte qu'équipaient les triumvirs, Octavien et Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, fils du grand Pompée, qui soutenoit en Sicile les restes du parti républicain. Il fut



defait dans un combat naval. Syracuse fut cette seconde Troie ; Octavien César fut ce nouvel Achille. Ces applications sont pleines de beautés : nous en devons la découverte au savant P. Catrou.

Du beau sang de Vénus rejetou précieux.

La fable romaine faisoit descendre la famille des Césars de Vénus par Enée , fils de cette déesse.

Pour vous l'Amour eleve une jeune déesse.

Julie , fille d'Auguste. Marcellus épousa cette princesse. Les prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce prince aimable, l'espoir et les délices de l'empire romain , mourut à la fleur de son âge. Le sixieme livre de l'Enéide finit par une plainte très tendre sur la mort prématurée de ce jeune héros.

## V. DAPHNIS.

### MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

PROFITONS, cher Mopsus, des moments précieux  
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux :  
Je chante, vous jouez du hautbois avec grace ;  
Essayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je suis prêt, cher Ménalque, à chanter avec vous :  
Vos accents ont pour moi les charmes les plus doux ;  
Des zéphyrs du couchant les folâtres haleines  
Balaencent de ces bois les ombres incertaines :  
Chantons sous ce feuillage, ou, si vous l'aimez mieux,  
Dans cette grotte où regne un frais délicieux ;  
Une vigne sauvage en décore l'entrée ,

A l'anne de tout temps elle fut consacrée !  
 J'y conduirai vos pas ; la vos nobles chansons  
 M'offriront en plaisir et d'utiles leçons.  
 La mes vers sont moins beaux, pardonnez à ma muse  
 Ce défaut d'agrement que ma jeunesse excuse.

MÉNALQUE.

Non, je sais qu'Amyntas ose seul dans nos bois  
 Vous disputer le prix du chant et du hanthois.

MORSUS.

N'en soyez point surpris, dans son orgueil extrême  
 Ce berger delieroit le dieu des vers lui-même.

MÉNALQUE.

De vos champêtres airs repetez les plus beaux ;  
 En notre absence Égon gardera nos troupeaux.  
 Chantez Codrus mourant pour sauver sa patrie ;  
 Chantez du tendre Aleon la pieuse industrie,  
 Quand il perça d'un trait heureusement lance  
 Le serpent qui tenoit son fils entrelacé ;  
 Ou plaiguez dans vos chants cette amante célèbre  
 Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hebre.

MORSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je réserve ces chants ;  
 Je prepare aujourd'hui des regrets plus touchants.  
 J'ai fait de nouveaux vers ; ils vous plairont peut-être :  
 Ils sont déjà graves sur l'écorce d'un hêtre.  
 Lorsque j'aurai chanté, que mon rival jaloux  
 Vous montre aussi ses vers, qu'il chante, et jugez  
 nous.

MÉNALQUE.

De vos chants et des siens je sais la différence :  
 Près de vous Amyntas, malgré son arrogance,  
 Est comme un saule obscur près d'un brillant rosier,  
 Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

MORSUS.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque gloire,  
 Je la dois à vos soins, j'en chéris la mémoire.

Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter :  
 La Douleur fit les vers que je vais répéter ;  
 Je les ai consacrés au berger plein de charmes  
 Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

## MÉNALQUE.

L'agneau négligera le cytise fleuri  
 Quand nous perdrons l'amour d'un berger si chéri.

## MOPHUS.

Daphnis n'est plus ! en vain nos muses le regrettent ,  
 Des pleurs sont superflus :  
 Je le demande aux bois , et les bois me répètent ,  
 Il n'est plus ! il n'est plus !  
 Destins trop rigoureux , inexorable Parque ,  
 Quels injustes arrêts  
 Précipitent sitôt dans la fatale barque  
 Ce berger plein d'attraits ?  
 Je vois ses yeux éteints ; sa mère inconsolable  
 Les arrose de pleurs ,  
 Et ses cris vont apprendre au ciel impitoyable  
 Ses amères douleurs.  
 Infortuné Daphnis ! l'avidé Proserpine  
 T'enlève avant le temps :  
 Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine  
 Dans son premier printemps.  
 O jour trois fois cruel ! Quel deuil dans la nature !  
 Nous vîmes en ces bois  
 Le soleil sans clarté , la terre sans verdure ,  
 Et les oiseaux sans voix ;  
 Les ruisseaux , effrayés du bruit de nos alarmes ,  
 Murmuroient des sanglots ;  
 L'horreur d'un triste bord , et les flots de nos larmes  
 Précipitoient leurs flots :  
 On entendit gémir les jeunes Oréades  
 A cet instant fatal ,  
 Et de leurs belles eaux les sensibles Naiades  
 Troublèrent le crystal ;

Aux longs gémissements des Nymphes fugitives,  
    Les échos attendris  
Renvoyeroient du fond des cavernes plaintives  
    De lamentables cris :  
Alors aucun pasteur ne mena dans la plaine  
    Ses troupeaux languissants ;  
Sa flûte étoit muette , on ne rendoit qu'à peine  
    De douloureux accents.  
Il n'est plus de beaux jours , berger, depuis la perte ,  
    Plus de fête pour nous ;  
Pales ne chérit plus cette vigne déserte ,  
    Elle fuit en courroux ;  
Nos prés sont déflouris , de plantes infertiles  
    Nos sillons sont remplis ,  
Et nos jardins n'ont plus que des ronces stériles  
    A la place des lis.  
Nous devons les attraits de toute la contrée  
    A tes attraits chéris ;  
Telle , aux raisins brillants dont elle est colorée ,  
    La vigne doit son prix.  
Daphnis dans nos cantons accredita l'orgie  
    Et le thyrses divin ;  
Il chanta le premier en vers pleins d'énergie  
    Le puissant dieu du vin ;  
Il étoit les amours et la gloire première  
    Des bois et des hameaux :  
Faut-il qu'il ne soit plus , en perdant la lumière ,  
    Que l'objet de nos maux !  
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes  
    Cessons de nous plonger ;  
Allons rendre l'honneur et les devoirs suprêmes  
    Aux mânes du berger.  
Pasteurs, rassemblez-vous, déponillez vos guirlandes  
    Et vos habits de fleurs ;  
Paroissez, apportez de funebres offrandes  
    Sous de noires couleurs :

Marchez sans chalumeau ; renversez vos houlettes ,  
 Couvrez-les de cypres ;  
 Sur ces autels jonchés de pâles violettes  
 Consacrez vos regrets :  
 Elevez le tombeau du berger que je chante  
 Près de ces antres verds ;  
 Et, pour eterniser sa mémoire touchante ,  
 Inscrivez-y ces vers :

« Sous ce froid monument le beau Daphnis repose :  
 « Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose ;  
 « Il étoit le pasteur d'un aimable troupeau ,  
 « Lui-même étoit encor plus aimable et plus beau.  
 « Bergeres , qui passez dans ce bocage sombre ,  
 « Donnez des larmes à son ombre ,  
 « Donnez des fleurs à son tombeau. »

## MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé ; cette tendre peinture  
 Doit ses traits ingénus aux mains de la nature.  
 Je goûte à vous entendre une égale-douceur  
 A celle que ressent l'aride voyageur  
 Quand pour se rafraichir il trouve une onde claire ,  
 Et pour se délasser une ombre solitaire.  
 Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour :  
 Il m'aimoit, je lui dois ce fidele retour.  
 Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres ;  
 Daphnis défié regne au séjour des astres ;  
 Ses graces , ses vertus triomphent de la mort :  
 S'il meurt pour nous il vit pour un plus noble sort.  
 Du sombre deuil tristes compagnes ,  
 Plaintes , fuyez de nos campagnes :  
 Bergeres et bergers , reprenez vos hautbois ;  
 Du beau Daphnis chantez la gloire :  
 Il n'a point passé l'onde noire ,  
 Il est au rang des dieux protecteurs de vos bois :

Il pent, porte sur les étoiles,  
Contempler sans nuit et sans voiles  
La marche et les clartés des célestes flambeaux  
Sous ses pieds il voit les nuages,  
Les tonnerres et les orages,  
Et les mondes divers, et l'empire des eaux.  
Revenez, Jeux, Plaisirs, Nymphes,  
Flore, Ceres, Amours, Dryades;  
Que tout au dieu Daphnis applandisse en ces lieux;  
Qu'il soit chanté sur la musette,  
Qu'une foule d'échos répète:  
Daphnis n'est plus mortel, il est au rang des dieux.  
Déjà sous son naissant empire  
A notre bonheur tout conspire,  
Tout éprouve déjà les faveurs de Daphnis;  
Le loup devenu moins avide,  
L'agneau devenu moins timide,  
Dans les mêmes vallons bondissent réunis.  
Si nos hameaux ont su te plaire,  
Sois, Daphnis, leur dieu tutélaire:  
Ne porte pas tes soins sur les bords étrangers;  
Procure-nous des jours tranquilles,  
De belles nuits, des champs fertiles:  
Sois le dieu des troupeaux et le roi des bergers;  
Tu recevras sur ce rivage  
Les mêmes dons, le même hommage  
Que reçoivent de nous les premiers immortels;  
Suivi d'une fidele troupe,  
J'irai verser à pleine coupe  
Et le lait et le vin sur tes nouveaux autels;  
Dans les festins, dans l'alégresse,  
Echauffés d'une douce ivresse,  
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux;  
Les bergers unis aux bergeres  
Formeront des danses légères,  
Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.

Tant que l'abeille au sein de Flore  
 Ravira les pleurs de l'Aurore ,  
 Autant , ô jeune dieu , tes fêtes dureront :  
 On égalera tes louanges  
 A celles du dieu des vendanges ,  
 Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

M O P S U S.

J'ai souvent eutendu l'agréable murmure  
 On d'un zéphyr naissant , ou d'une source pure ,  
 J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs  
 Des plus tendres oiseaux , des plus doctes pasteurs ;  
 Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille  
 Aux vers dont votre muse a charmé mon oreille :  
 Quel don peut égaler tant d'égards complaisants ?

M É N A L Q U E.

Mon amitié , berger , deviendra vos présents :  
 Recevez ce hautbois ; il fut fait en Sicile ;  
 Il est d'un bois choisi , d'un son doux et facile ;  
 Avec lui j'ai chanté de champêtres appas ,  
 Les fêtes des bergers , leurs amours , leurs combats.

M O P S U S.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette :  
 Agréez de ma main cette belle houlette ;  
 Sur son airain brillant nos chiffres sont tracés ;  
 J'y vais joindre un feston de myrtes enlacés :  
 Antigène s'attend que je l'en ferai maître ;  
 Mais mon cœur en décide , et Ménalque doit l'être.

## NOTES.

LA mort d'un frere de Virgile, nommé Flaccus Maro , et représenté sous le nom de Daphnis , fait le sujet de ce poëme. Mopsus , élève du poëte , pleure Daphnis : Virgile , sous le nom de Ménalque , en fait l'apothéose.

Chantez Codrus mourant pour sauver sa patrie.

Dernier roi d'Athènes.

Chantez du tendre Alcon la pieuse industrie.

Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cet Erichthée que Minerve éleva elle-même à la campagne, et qu'elle donna ensuite aux Athéniens pour leur roi.

On plaiguez dans vos chants cette amante célèbre...

Philis, fille de Lycurgue, roi de Thrace. Son amant Démophoon, fils de Thésée, fut rappelé à Athènes par des raisons d'état : son absence fut longue ; Philis le crut infidèle, elle se donna la mort.

Palès ne chérit plus cette vigne déserte.

Déesse champêtre.

Daphnis déifié regne au séjour des astres.

L'apothéose seroit un peu outrée si le poète n'en faisoit un dieu champêtre : Virgile a suivi l'exemple des poètes grecs qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.

---

## VI. SILENE.

**P**REMIER imitateur du berger dont la muse  
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse,  
Dans un heureux loisir je répète en ce bois  
Les airs que les Amours jonoient sur son hautbois.

Pour chanter les combats et le dieu de la Thrace  
J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse ;  
Apollon, peu facile à ces hardis projets,  
M'ordonna de traiter de plus simples sujets :  
Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes  
Des champs accoutumés aux soupirs des musettes.



Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords ,  
Muses , ne m'inspirez que d'aimables accords.

Que d'autres , ô Varus , plus chers aux doctes fées ,  
Au temple de Mémoire érigent vos trophées ;  
Ma voix , trop foible encor pour chanter les héros ,  
Apprendra seulement votre nom aux échos.  
Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures ,  
Vainquant la nuit des temps , passe aux races futures ,  
On lira que Varus et ses brillants honneurs  
Étoient même connus au séjour des pasteurs.

Dans un antre champêtre , orné par la nature ,  
Sous des pampres fleuris , sur un lit de verdure ,  
Silene , de Morphée éprouvant la douceur ,  
A des songes rians abandonnoit son cœur ;  
On voyoit près de lui sa couronne et son verre  
Renversés sur un thyrses entouré de lierre ;  
Un doux jus , bu la veille aux fêtes de Bacchus ,  
Tenoit encor ses sens assoupis et vaineux ,  
Quand deux jeunes bergers , Silvanire et Mnasile ,  
Troublèrent à dessein la paix de cet asile.  
Depuis long-temps Silene , oracle de ces lieux ,  
Leur promettoit en vain des chants mystérieux ;  
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite ;  
Mais leurs efforts enfin empêchèrent sa fuite :  
La jeune Églé survient , et se joint aux pasteurs  
Pour former au vieillard une chaîne de fleurs.  
Captif en ces liens , Silene se réveille ;  
On voit naître les ris sur sa bouche vermeille :  
Vous l'emportez , dit-il , et je suis arrêté ;  
Je vois bien à quel prix on met ma liberté ;  
Vous voulez que des temps je vous chante les fastes :  
Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes ;  
Commençons cependant , contentons vos desirs :  
Pour vous , je vous réserve , Églé , d'autres plaisirs.  
Rompez , jeunes pasteurs , cette chaîne inutile ,  
Et comptez sur la foi de ma muse docile.

Il dit, Tout à l'envi s'apprête à l'écouter ;  
Ses liens sont brisés : il commence à chanter.

Aux sublimes accents de l'immortel Silène  
Les vents, au loin chassés, ne troubloient pas la plaine ;  
Les ruisseaux s'arrêtoient et n'osoient s'agiter ;  
Les échos admiroient et n'osoient répéter ;  
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'amables  
dances,

Suivoient d'un pas léger ses brillantes cadences.  
Le rivage d'Amphrise et le bois d'Hélicon  
Furent souvent charmés par le chant d'Apollon ;  
Le sombre roi du Styx, aux tendres aurs propice,  
Fut touché des accords de l'époux d'Encydiee ;  
Mais la voix du vieillard cher au dieu des raisins  
Charma bien plus encor les rivages voisins.

Il décrivait d'abord la naissance du monde.  
Rien n'existoit encore ; une masse inféconde  
Formoit un vaste amas d'atomes confondus  
Dans les déserts du vuide au hasard répandus ;  
Ce néant eut sa fin ; l'univers recut l'être ;  
Des atomes unis le concours fit tout naître ;  
Il fit les éléments, qui, par d'heureux accords,  
Formerent à leur tour tous les lieux, tous les corps ;  
Les plaines de Cybele et les champs de Nérée  
Occupèrent leurs rangs sous la sphere éthérée,  
Et sur ces sombres lieux, muettes régions,  
Où le trépas conduit ses pâles légions.

Quel spectacle pompeux ! du monde jeune encore  
Quel fut l'étonnement, quand la naissante aurore,  
Pour la première fois ouvrant un ciel vermeil,  
Fit luire aux yeux charmés l'empire du soleil !  
Bientôt ce dieu fécond, ame de la nature,  
Du monde, obscur sans lui, fit briller la structure,  
Et donna, de son char élevé sur les airs,  
Du jour et des couleurs à tant d'êtres divers.

La terre, à son aspect, riche et fertilisée ,  
Des plus précieux dons se vit favorisée ;  
Elle enfanta les fleurs, les premières moissons,  
La vigne, les vergers, les bois, et les buissons ;  
Un peuple d'animaux erra dans nos montagnes ;  
Les troupeaux, moins craintifs, peuplerent les cam-  
pagnes ;

L'air eut ses citoyens, l'onde ses habitants :  
Ainsi, poursuit Silène, on vit naître les temps.

Les humains vertueux, sous le sceptre de Rhée,  
Virent du siècle d'or la trop courte durée ;  
Les coupables enfants de ces premiers mortels  
Altérèrent les mœurs, foulèrent les autels ;  
La Vertu fugitive, aux jours de Prométhée,  
Reprit son vol aux cieux d'une aile ensanglantée :  
Par le dieu du trident l'Olympe fut vengé ,  
La mer fut le tombeau du monde submergé.  
L'époux sort de Pyrrha, dans cette nuit profonde ,  
Survécut avec elle aux ruines du monde ;  
De la terre en silence il peupla les deserts  
Sur les vastes débris du premier univers.

Ainsi chanté Silène, ainsi sa main retrace  
Le tableau des malheurs de la mortelle race ;  
Par Mnémosyue instruit des faits de tous les temps,  
Il en peint aux bergers mille traits éclatants.

Il plaint le jeune Hylas long-temps pleuré d'Alcide :  
Une nymphe l'entraîne en sa grotte liquide ;  
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour ,  
Hylas ne répond plus, sa perte est sans retour.

L'éloquent demi-dieu chante ensuite et déteste  
Du monstre des Crétois la naissance funeste ;  
Il chante cette reine, épouse de Minos ,  
Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux.  
Des filles de Prétus les fureurs sont connues ,  
Leurs vains gémissements insultèrent les nues ;

Mais leur délire ardent, leurs stupides fureurs  
N'ont jamais de la Crète égalé les horreurs.  
O honte ! ô crime affreux ! quels feux brûlent tes  
veines,

Tolle l'Asoplaë ? qu'attends tu dans ces plaines ?  
Le taureau que tu suis ne comprend point tes pleurs ;  
Épris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,  
Et toujours insensible à tes flammes brutales,  
Dans quelque pâturage il te fait des rivaux.  
Chastes nymphes d'Ida, sortez de vos forêts,  
Que ce taureau fatal expire sous vos traits ;  
S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine,  
Volez, suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine ;  
Sacrifiez ce monstre, et vengez en ce jour  
Les lois de la nature, et l'honneur de l'amour.

Pour égayer ses vers, l'ingénieux Silène  
Peint le triomphe heureux du galant Hipponème ;  
Il décrit les fruits d'or dont l'éclat enchanteur  
Sut soumettre Atalante à ce jeune vainqueur.

Des sœurs de Phaëton il chante la tendresse :  
Il chante aussi Gallus, des rives du Permesse  
Conduit par une muse à la cour d'Apollon,  
Et reçu par ce dieu dans le sacré vallon :  
À le combler d'honneurs tout se plaît, tout conspire ;  
Linus, ce beau berger, inventeur de la lyre,  
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,  
Au-devant de Gallus s'avance le premier :  
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre ;  
Le pasteur Hésiode en fut le premier maître,  
Avec elle il chanta les immortelles sœurs,  
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs :  
Attirés par ses sons, du sommet des montagnes  
Les cedres descendoient au milieu des campagnes.  
Pour charmer comme lui ce séjour adoré,  
Héritez, chez Gallus, ce hautbois révérend ;  
Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire,

Ils en seront plus chers aux filles de mémoire.

Silene chante aussi ce parricide amour  
Qui ravit à Nisus la couronne et le jour.  
Il peint cette Scylla, dont les monstres avides  
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides  
Les nochers gémissants, et les tristes vaisseaux  
D'Ulysse poursuivi par le tyrau des eaux.

Du barbare Terée il décrit la disgrâce ;  
Il décrit les horreurs et le deuil de la Thrace ,  
Quand l'innocent Itys , à peine hors du berceau ,  
De son pere coupable eut le sein pour tombeau :  
Pour fuir ces lieux sanglants, Philomele vengée  
Prend un nouvel essor, en rossignol changée,  
Et le funeste autenr de tant de noirs forfaits  
S'envole et traîne au loin d'inutiles regrets.

Qui pourroit bien louer la voix divine et tendre  
Qu'aux deux bergers charmés le vieillard fit enten-  
dre ?

Du souverain des vers tels étoient les accords ,  
Quand l'heureux Enrotas , arrêté sur ses bords ,  
Instruisit les échos à redire la plainte  
Que Phébus adressoit à l'ombre d'Hyacinthe.  
Ainsi mille zéphyrs portoient jusques aux cieux  
Du maître de Bacchus les chants mélodieux ,  
Quand la nuit , terminant ce beau jour avec peine ,  
Sépara les pasteurs de l'aimable Silene.

## NOTES.

SILENE instruit deux bergers ; il leur chante l'origine et la formation de l'univers , né du concours fortuit des atomes , selou le système d'Épicure. Il leur raconte ensuite différents traits de l'histoire des siècles fabuleux. Quelques critiques condamnent encore ici Virgile ,

et prétendent que la matière de ce poëme est trop élevée pour l'Eglogue : d'autres justifient le poëte, et pensent qu'aucun sujet n'est au-dessus de la poésie bucolique, quand il est présentée aux yeux sous un voile pastoral. Je me rangerois volontiers à ce dernier sentiment, sur-tout pour le Silène. Cette pièce ne renferme rien qui ne soit à la portée des bergers, qu'on doit supposer cultivés, polis, et d'une imagination exercée aux idées poétiques, tendres et riantes.

Premier imitateur du berger dont la muse...

Theocrite.

Apollon, peu facile à ces hardis projets...

Au guste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre pastoral. Ce prince aimoit à se voir désigné sous le nom et les attributs du dieu de la poésie.

Que d'autres, ô Varus, plus chers aux doctes fées...

Quintilius Varus s'étoit acquis une grande réputation dans les armes au temps que Virgile écrivoit ce poëme. Il fut ensuite célèbre par ses malheurs et par la perte des trois légions qu'il commandoit en Allemagne, et qu'Arminius défît dans la forêt de Tomberg.

Des filles de Prétus les fureurs sont connues.

Lysippe, Ipponeé, et Cyriane, filles de Prétus et de Stenoboe, se vanterent d'être plus belles que Junon. La déesse, jalouse et irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosées en vaches.

Il chante aussi Gallus, des rives du Permesse...

Cornélius Gallus, poëte, ami de Virgile.

Quand l'heureux Eurotas, arrêté sur ses bords...

Fleuve voisin de Lacédémone.

## VII. MÉLIBÉE, DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Sous de frais alisiers Daphnis étoit assis :  
 Pres de lui deux bergers, Corydon et Tyrsis,  
 Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,  
 Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages ;  
 Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,  
 Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.  
 Ils alloient commencer leur dispute incertaine ;  
 Le hasard m'amena vers le lieu de la scène :  
 ( Je cherchois mon bétail égaré dans ces champs,  
 Tandis que je plaçois mes myrtes loin des vents. )  
 « Venez, me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route  
 « Un bétail vagabond, que vous cherchez, sans doute ;  
 « Soyez moins inquiet, il suivra les troupeaux  
 « Que le soir va conduire aux sources de ces eaux :  
 « Partagez avec nous sur ces rives fécondes  
 « Le plaisir d'un concert et la fraîcheur des ondes.  
 « Ce beau fleuve, en baignant ce bocage secret,  
 « Coule plus lentement, et s'éloigne à regret ;  
 « A nos yeux enchantés son crystal représente  
 « D'un ciel riant et pur la peinture flottante ;  
 « Là le bruit de l'abeille errante sur les fleurs  
 « Joint aux chants des oiseaux des sons doux et flat-  
 « teurs. »

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre ?  
 D'autres soins m'appeloient ; mais il fallut me rendre.  
 Déjà l'heure approchoit de fermer mon bercail ;

En faveur des bergers je remis ce travail  
 Soumis aux doctes lois des muses pastorales ;  
 Tout-à-tour ils formoient des cadences égales ;  
 Dans ses chansons Tyrsis parut trop plein d'aigreur :  
 Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus, deites d'Hippocrène,  
 Formez aussi mon gout aux plus aimables vers ;  
 Je suspends pour toi tous ma flûte à ce vieux frère,  
 S'il ne m'est point donné d'égaliser ses beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'âme et la vie,  
 D'un lierre immortel, muse, parez mon front ;  
 Que le pâle Codrus en expire d'envie ;  
 Que pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORYDON.

Dresse des chasseurs, agréer mon hommage,  
 D'un cerf sur votre autel j'ai suspendu le bois ;  
 D'un porphyre brillant j'ornerai votre image,  
 Si Phébus votre frère anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans d'un lait pur une coupe t'est due,  
 Priape ; c'est assez pour un dieu tel que toi :  
 Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,  
 Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréide,  
 Toi dont le plus beau cygne envieroit la blancheur,  
 Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,  
 Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRSIS.

Nymphes que je cûeris, que ton cœur me délaisne,  
 Qu'il rejette mes soins, mes vœux, et mes présents,  
 Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne,  
 Si les jours loin de toi ne me semblent des ans.



## CORYDON.

Le printemps est fin, les troupeaux aux lieux sombres  
 Déjà cherchent à fuir les premières chaleurs ;  
 Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres :  
 Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

## TYRSIS.

Quand l'hiver revenu nous chasse des bruyères,  
 Mon foyer me défend du souffle des Autans,  
 Je le crains aussi peu qu'un loup craint des bergères,  
 Et j'attends que Progne m'annonce le printemps.

## CORYDON.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes :  
 Iphis est parmi nous, les jeux sont avec lui ;  
 Mais si ce beau berger sortoit de nos montagnes,  
 Fleurs, fontaines, ruisseaux, tout sécheroit d'ennui.

## TYRSIS.

Tout languit dans nos champs quand Philis est absente,  
 L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le soleil ;  
 Dès que Philis revient, la terre est plus riante,  
 Le soleil reparoit dans un char plus vermeil.

## CORYDON.

L'ormeau plaît au dieu Pan, le pampre au dieu d'automne,  
 Le laurier à Phébus, et le myrte à Cypris :  
 Mais le verd coudrier pare mieux ma couronne ;  
 Il plaît à ma bergère, il mérite le prix.

## TYRSIS.

L'arbre chéri d'Alcide orne bien un rivage,  
 Le chêne une forêt, le tilleul un jardin :  
 Mais la jeune Philis les orne davantage  
 Quand elle y vient cueillir les présents du matin.

## MÉLIBÉE.

Des deux bergers rivaux telle fut la dispute ;  
 Ils joignirent aux vers les accords de la flûte.

En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur ;  
Corydon enleva mon suffrage et mon cœur.

## NOTES.

Le beau fleuve , en baignant ce bocage secret...

Le Mincio , rivière du Mantouan , aujourd'hui le Menzo.

Vous qui formez Codrus , déités d'Ippocrène...

Poète illustre , ami et contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nous ont point été conservés.

Fuis-moi , comme l'on fuit les poisons de Sardaigne.

L'isle de Sardaigne portoit une herbe fort sucrée ; ceux qui en avoient mangé mouroient en riant malgré eux. C'est de là qu'on appelle un ris forcé , *ris sardonien*.

L'arbre chéri d'Alcide orne bien un rivage.

Le peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux enfers.

## VIII. LES REGRETS DE DAMON,

### ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

#### DAMON, ATIS.

AMOUR, dieu des bergers , toi qui regles leurs sons,  
De Damon et d'Atis redis-moi les chansons ;  
Quels airs formoit leur voix , lorsque pour les entendre

Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre,

Les tigres adoucis venoient les admirer ,  
 Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer ?

Soutiens mes foibles chants , ô toi que la Victoire  
 Ramene à nos desirs sur l'aile de la Gloire :  
 Jeune triomphateur , quand viendra l'heureux temp  
 Où je saurai chanter tes exploits éclatants ?  
 Prêt à quitter pour toi la rustique musette ,  
 Déjà j'ose essayer l'héroïque trompette :  
 Sous tes yeux autrefois ma muse , jeune encor ,  
 Vers le double coteau prit son premier essor ;  
 Elle osa de ses chants te vouer les prémices ,  
 Elle veut les finir sous tes brillants auspices :  
 Mais avant que sa voix sur de plus nobles airs ,  
 Du chantre d'Ilion imitant les beaux vers ,  
 Te marque au rang des dieux de l'heureuse Italie ,  
 Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie ,  
 Et permets que la main des timides p'seurs  
 Unisse à tes lauriers un lierre et des fleurs.

La nuit disparoissoit ; l'amante de Cephale  
 Venoit ouvrir au jour la rive orientale ,  
 La diligente abeille arrivoit sur le thym ,  
 Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin ;  
 Quand le triste Damon , penché sur sa houlette ,  
 Fit retentir au loin sa plaintive musette.  
 Un beau jour commençoit ; mais un cœur plein d'en-  
 nui

Goûte-t-il les beaux jours ? il n'en est plus pour lui

D A M O N .

Parois , s'écrioit-il , ranime ta lumière ,  
 Du soleil renaissant trop lente avant-couriere ,  
 Etoile que chérit la mere des Amours ,  
 Brille aux cieux , ouvre enfin le dernier de mes jours .  
 Victime des rigueurs d'une amante infidèle ,  
 Pour la dernière fois je viens me plaindre d'elle .  
 Ciel , je m'en plains à toi . Souffrez-vous , immortel !  
 Qu'on trahisse un amour juré sur vos autels ?

« Muse, prête au chagrin qui va finir ma vie  
« Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »  
Pour fuir le dieu des bois, plongée au fond des eaux,  
Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux ;  
Pan embrassoit les joncs qui cachotent sa bergère ;  
Il tira des soupirs de leur tige légère ;  
Du Ménale à l'instant les fideles echos  
Répéterent les sons des premiers chalumeaux.  
« Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie  
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »  
Le croirai-je , grands dieux ! Quoi ! pour d'autres  
amours

Daphné quitte Daunon ! je la perds pour toujours !  
Trop crédules amants , fiez-vous aux bergeres ;  
Idolâtrez encor ces beautés mensongeres.  
Daphné chérit Mopsus ! quelle étrange union !  
Ainsi , que la brebis s'misse au vieux lion ,  
Que les chiens de Diane et les biches craintives  
Viennent bondir ensemble , et boire aux mêmes rives ;  
Après l'affreux hymen qui cause mon trépas ,  
Ces monstrueux accords ne me surprendront pas.  
Prépare , heureux rival , cette charmante fête ;  
Aux autels de Vénus va mener ta conquête ;  
Triomphe , et par tes vœux hâte la fin du jour ,  
L'instant du sacrifice , et l'heure de l'amour.  
« Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie  
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »  
Quel caprice ! quel choix ! pour cet indigne époux  
Peux-tu rompre , Daphné , les liens les plus doux ?  
Le ciel protège-t-il les bergeres perfides ?  
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides ?  
Ah ! si les dieux cruels autorisent ton choix ,  
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.  
« Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie  
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »  
Ingrate , souviens-toi de nos jeunes plaisirs :

Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs ;  
Nés au même hameau , dans les jeux de l'enfance  
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence ;  
Ta naissante beauté savoit déjà charmer ;  
Mon cœur déjà sensible apprenoit à t'aimer ;  
Je n'avois pas douze ans , aux beaux jours de l'au-  
tomne

Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone ;  
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux ,  
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux ;  
Je voyois , j'admirois le progrès de tes charmes :  
Qu'il eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes !  
Ta chaîne seule , Hymen , manquoit pour nous unir !  
Devois-tu naître , amour , si tu devois finir ?

« Poursuis , Muse : au chagrin qui va finir ma vie

« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »

Dans ma jeunesse , Amour , je t'avois trop connu :

Hélas ! je te croyois un enfant ingénu :

Mais , cruel ! tu n'es point , non ( j'en crois mes dis-  
graces )

Ni le fils de Vénus , ni le frère des Graces ;

Paphos ne t'a point vu naître au printemps nouveau ,

Le Riphee ou l'Athos t'ont servi de berceau ;

Dans le sein d'Alecton , monstre ! tu pris naissance ;

Une horrible lionne allaita ton enfance ;

La Thrace t'endureit au sein des noirs frimas ,

Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.

« Poursuis , Muse ; au chagrin qui va finir ma vie

« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »

Livrée à tes fureurs , impitoyable Amour ,

Une mère à ses fils a pu ravir le jour ;

Méconnois-tu ton sang dans ces chères victimes ,

Implacable Médée ? Amour , voilà tes crimes !

Si ses fils ont péri par un coup inhumain ,

Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main.

« Poursuis , Muse ; au chagrin qui va finir ma vie

« Prête les aïrs dont Pan pleura Syntux ravie. »  
 C'en est donc fait ! Daphné s'est unie à Mopsus.  
 Que tout change ; non , rien ne m'étonnera plus ;  
 Que Flore aime l'hiver , que les hiboux ténébreux  
 Chantent mieux que le cygne , et craignent les tén-  
 nebres ;

Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion ,  
 Que sa lyre aux dauphins rende un autre Arion.  
 Muse , c'est trop geurr , cesse une vaine plainte ;  
 Mon cœur déjà fletri sent sa mortelle atteinte :  
 Croissez , belles forêts ; adieu , charmants déserts ;  
 Je choisis pour tombeau le vas e sein des mers ;  
 Muse apprends-le à Daphné ; pars , vole à la cruelle ;  
 Que mon dernier soupir soit porté sur ton aile.

Quels aïrs chantoit Atis ? Enterpe , apprenez-nous  
 Les fiers enchantements d'une amante en courroux :  
 Atis d'un bois voisin avoit vu le mystere ;  
 Il répéta ces vers qu'avoit dits la bergere.

#### ATIS.

Commençons , chere Isis ; présente aux immortels  
 Cette coupe sacrée , et dresse trois autels :  
 Aux secrets de mon art unis ton assistance ;  
 Fixons du beau Daphnis la volage inconstance :  
 Brûle sur ce bûcher la verveine et l'encens ;  
 Ma voix va proferer de suprêmes accents.  
 « Charms impérieux , puissance enchanteresse ,  
 « Ramenez mon berger , ou chassez ma tendresse. »  
 Tout subit de mon art l'inévitable loi ;  
 Vainqueur de la nature , il la remplit d'effroi ;  
 A mon gré le ciel tourne , et la terre tremblante  
 Voit descendre le char de la lune sanglante.  
 Circé retint par l'art des magiques accords  
 Les compagnons d'Ulysse enchantés sur ses bords.  
 « Charms impérieux , puissance enchanteresse ,  
 « Ramenez mon berger , ou chassez ma tendresse. »  
 Isis , sois attentive au mystere secret :

De Daphnis fugitif place ici le portrait :  
 Je le dois couronner de ces trois bandelettes ;  
 J'y suspends en festons trois raugs de violettes  
 Je le porte trois fois autour de trois autels ;  
 Ce nombre fut toujours chéri des immortels.  
 « Charmes impérieux , puissance enchanteresse ,  
 « Ramenez mon berger , ou chassez ma tendresse. »  
 L'orne trois nœuds , Isis , et chante en les formant ,  
 « Que Vénus soit propice à ce lien charmant. »  
 « Charmes impérieux , puissance enchanteresse ,  
 « Ramenez mon berger , ou chassez ma tendresse. »  
 L'argile s'endurecit à ce feu de lauriers ,  
 La cire s'attendrit près des mêmes brasiers ;  
 Ainsi , que pour moi seule attendri , doux , sincère ,  
 Daphnis soit endurci pour toute autre bergère.  
 Cieux , enfers , unissez vos secours à mes vœux ;  
 Et toi , puissant Amour , porte-lui tous tes feux.  
 « Charmes impérieux , puissance enchanteresse ,  
 « Ramenez mon berger , ou chassez ma tendresse. »  
 Non , non ; perdons l'ingrat ; qu'il éprouve à son tour  
 Le tourment de m'aimer sans me donner d'amour :  
 Qu'il souffre , sans me voir sensible à son supplice ,  
 Ce que souffre un taureau que suit une génisse ,  
 Quand , las de la poursuivre , il tombe au bord des  
 eaux ,

Et ne pent vers la nuit rejoindre les troupeaux.  
 J'en jure ces autels , s'il n'est te à mes charmes ,  
 Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes.

Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris ?  
 Il n'a plus de tendresse , elle en faisoit le prix.  
 De la foi des amants trompeurs et foibles gages ,  
 Que sert votre secours contre des cœurs volages ?  
 Brûlez , disparaissez , chers et tristes présents ,  
 Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez garants.  
 « Charmes impérieux , puissance enchanteresse ,  
 « Ramenez mon berger , ou chassez ma tendresse. »

Un sçavant enchanteur aux rives de Colchos  
M'a cueilli ces poisons nés du sein des tombeaux,  
Le pouvoir redouté de ces latides herbes  
Flechit des noirs torrents les dentés superbes ;  
Par leur secours vainqueur l'amante de Jason  
Conquit à son héros la brillante toison ;  
Souvent au fond des bois , par leur vertu suprême ,  
J'ai vu Mœris en loup se transformer lui-même ;  
Dans l'horreur de la nuit autour des monuments  
Il erre , il soumet tout à ses enchantements ;  
Des portes du trépas et des royaumes sombres  
Aux ordes de sa voix j'ai vu sortir les ombres ;  
Vers leurs sources j'ai vu les fleuves remontés ,  
Et dans d'autres guérets les épis transplantés.  
« Charmes impérieux , puissance enchanteresse ,  
« Ramenez mon berger , ou chassez ma tendresse. »  
Le cruel ne vient point. Que servent mes accents ?  
Un Dieu plus fort rend-il mes efforts impuissants ?  
Tentons un dernier charme : Isis, prends cette cendre ;  
Dans le ruisseau voisin nous devons la repandre :  
Répands-la loin de toi , sans y porter les yeux :  
Ici peut-être enfin le ciel m'aidera mieux.  
« Charmes impérieux , puissance enchanteresse ,  
« Ramenez mon berger , ou chassez ma tendresse. »  
Que vois-je ? dieux du Styx, seriez-vous moins cruels ?  
Quel présage brillant embellit ces autels !  
La cendre de ces fleurs se ranime elle-même ;  
Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout , quand on  
aime !  
Non , ce n'est point l'erreur d'un trop crédule amour ;  
Le chien de mon berger m'annonce son retour.  
Aux charmes infernaux d'un magique mystère  
Fais succéder , Amour , les charmes de Cythere.

---



## NOTES.

SOUTIENS mes foibles chants, ô toi que la victoire...

Octavien-César; il venoit de la bataille de Philippe, dans laquelle il avoit défait l'armée de Brutus et de Cassius, meurtriers de Jules-César.

Mais avant que sa voix sur de plus nobles airs...

Il annonce l'Enéide. J'ai cru pouvoir mettre ici Homère, au lieu de Sophocle que porte le texte.

Il répéta ces vers qu'avoit dits la bergere.

Cette pièce a beaucoup de l'air de la seconde idylle de Théocrite, où Siméthée, abandonnée aussi de son amant, pratique dans un sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à-peu-près que la magicienne de Virgile.

---

## IX. MOERIS.

### LYCIDAS, MOERIS.

LYCIDAS.

QUEL sujet, cher Mœris, vous conduit à la ville?

MOERIS.

Helas ! ici bientôt je n'aurai plus d'asile.

Ciel ! à tant de malheurs si j'étois réservé,

A des ans si nombreux pourquoi suis-je arrivé ?

« Fuis, m'a dit un cruel, fuis, cherche une autre terre;

« Ton champ devient le mien par les lois de la guerre. »

Berger, tel est mon sort : vous voyez ces chevreaux,

Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux ;

Mais plaise aux dieux pasteurs, souverains des  
prairies,

Que ce présent forcé nuise à ses bergeries !

LYCIDAS.

Un berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux vers,  
Par votre fils Ménalque au dieu de Rome offerts,  
On vous laissoit un champ depuis cette colline  
Jusqu'à ce plant d'ormeaux que le fleuve termine.

MORIS.

Il est vrai ; mais tout change, et nos vers sont perdus ;  
Les paisibles hantbois ne sont plus entendus ;  
Le son tumultueux des bruyantes trompettes  
Rend les muses des bois craintives et muettes ;  
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour  
Comme fuit la colombe à l'aspect de l'autour.  
Pour moi, si, profitant des présages célestes,  
Je n'avois prevenu des malheurs plus funestes,  
J'avois déjà subi la plus cruelle mort,  
El l'aimable Ménalque eût en le même sort.

LYCIDAS.

O dieu ! Mais, cher Mœris, cet étranger féroce  
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce ?  
Ménalque, cher pasteur, délices de nos champs,  
Ah ! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants ?  
Qui loueroit comme toi les nymphes bocagères,  
Les amours des bergers, les attrails des bergères ?  
Quel autre chanteroit des vers en ce s jour  
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour,  
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives  
Dont le dieu recueillit tes muses fugitives ?

Mais insensiblement mon troupeau reste au loin :  
Jusques à mon retour, Tityre, ayez en soin ;  
Quand vous le conduirez au bord de la rivière,  
Évitez du béliet la corne meurtrière.

MORIS.

Les beaux vers qu'en partant Ménalque vous a lus  
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus.  
• Je veux t'offrir des vers que Phébus même avoue.

« Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue.  
 « O déplorable ville ! ô champs abandonnés !  
 « Ne vous verrai-je plus féconds et fortunés ?  
 « Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone,  
 « Si vous étiez, hélas ! moins voisins de Crémone. »

L Y C I D A S.

De votre docte fils j'aime toujours les vers.  
 De grace, apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs ;  
 Ainsi du plus doux miel que vos ruches soient  
 pleines ,  
 Que toujours vos brebis soient fécondes et saines.  
 Chantez : moi-même aussi j'ai fait quelques chansons ;  
 Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons ,  
 Nos bergeres souvent ont vanté ma musette ;  
 Mais je n'ose me dire ou me croire poëte :  
 Je sais que pour prétendre à ce nom glorieux  
 Il faut pouvoir chanter les Césars et les dieux ;  
 Timide admirateur des cygnes du Parnasse ,  
 A les suivre de loin je borne mon audace.

M O E R I S.

Des chansons de Ménalque écoutez quelques vers ;  
 Un pasteur y rappelle une Nymphé des mers.

Des grottes d'Amphitrite ,  
 Climene , entends ma voix :  
 Le mois des fleurs t'invite  
 A rentrer dans nos bois :  
 Sur ces rives fécondes  
 Quand Flore est de retour ,  
 Quel charme sous les ondes  
 Fixe encor ton séjour ?

De l'alcyon tranquille  
 Zéphyre au sein des airs  
 Soutient d'une aile agile  
 Le berceau sur les mers ;

Cette jeune fougère  
 Ou paissent mes moutons  
 A plus droit de te plaire  
 Que l'autre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles  
 Tout conspire aux beaux jours ;  
 Des nuits encor plus belles  
 Conspirent aux amours.  
 Des grottes d'Amphitrite ,  
 Climene , entends ma voix :  
 Le mois des fleurs t'invite  
 A rentrer dans nos bois.

## LYCIDAS.

Un soir, dans ces vallons , sur des tons plus sublimes,  
 Chantant d'un nouveau dieu les honneurs légitimes,  
 Vous vantiez les beaux jours promis à l'univers :  
 Je n'en sais que le chant , rappelez-m'en les vers.

## MOERIS.

« Des astres trop connus n'observons plus les  
 « routes ;  
 « L'ame du grand César, astre plus radieux ,  
 « Répand ses feux brillants sur les célestes voûtes ,  
 « Et la fécondité sur ces aimables lieux.  
 « Sous l'aspect bienfaisant de ce signe propice  
 « Nos coteaux s'orneront de raisins plus nombreux ,  
 « Et les arbres plantés sous son fertile anspice ,  
 « Auront encor des fruits pour nos derniers neveux. »  
 Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage ;  
 Ma mémoire s'éteint , tout s'éteint avec l'âge :  
 Des Muses , jeune encor, quand je suivois la cour,  
 Je savois assez d'airs pour chanter tout le jour ;  
 Ce bel âge n'est plus, tout cède à la vieillesse.  
 Non , je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse :  
 Dans ces gracieux jours, sous mes doigts plus légers ,

Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs :  
 Mais par le froid des ans ma main trop engourdie  
 N'est plus propre à former de vive mélodie ;  
 Des vers que je savois le souvenir m'a fui :  
 Au retour de mon fils vous les saurez de lui.

LYCIDAS.

Non , Mœris , c'est de vous que je veux les entendre .  
 Je sais que votre chant est encor vit et tendre :  
 Le silence des ven's endormis dans ces bois ,  
 Et le calme des eaux , favorisent nos voix ;  
 Reposons-nous ici , chantons sous ce feuillage :  
 Nous avons déjà fait la moitié du voyage ;  
 Déjà de Bianor j'apperois le tombeau ;  
 Des bergers pour l'orner depouillent un ormeau :  
 Si pourtant vous craignez que cet épais nuage  
 N'amene avec la nuit quelque subit orage ,  
 Cédez-moi ce fardeau , chantez même en marchant ;  
 L'ennui du voyageur se charme par le chant.

M O E R I S.

Cessez de m'arrêter, arrivons à la ville  
 Avant que le soleil s'ouvre l'onde tranquille ;  
 Il va finir sa course , et son char plus penchant  
 Semble déjà toucher aux portes du couchant.

## NOTES.

CETTE églogue nous rappelle la première. Le pere de Virgile ne put long-temps jouir en repos du bienfait de César , ni du privilege dont il est parlé dans le Tityre. Il fut chassé de sa terre par Arius , officier des légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris il raconte ici son infortune au berger Lycidas , tandis que Virgile son fils , parti pour Rome , est allé porter sa plainte à ses protecteurs sur cette nouvelle violence.

Quel sujet, cher Mœris, vous conduira la ville ?

Mantone.

Par votre fils Ménalque au dieu de Rome offerts,

Virgile,

Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus,

C'est le même dont il est parlé dans la sixième  
Eglogue.

Si vous étiez, hélas ! moins voisins de Crémone,

Après la victoire remportée sur Cassius et Brutus  
les triumvirs distribuèrent à leurs soldats les territoires  
des villes qui avoient suivi le parti des meurtriers de  
Jules-César ; Crémone étoit de ce nombre ; ses campa-  
gnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jus-  
qu'aux villes voisines, à celles mêmes qui n'étoient point  
coupables ; Mantone en souffrit, quoiqu'elle n'eût  
point armé contre le triumvirat.

« L'ame du grand César, astre plus radieux,...

Après la mort de Jules-César une comète parut au  
ciel ; le peuple crédule la prit pour l'ame de César.

Déjà de Bianor j'apperçois le tombeau,

Le fondateur de Mantone,

Cédez-moi ce fardeau, chantez même en marchant,

Les chevreaux dont Mœris a parlé.

## X. GALLUS.

**N**YMPHE, autrefois propice au pasteur de Sicile,  
A mes derniers accords daignez être facile ;  
Aux soupis de Gallus mêlons de tristes ans ;

De ma Muse champêtre il exige des vers :  
Puis-je les refuser ? il les veut d'un goût tendre ,  
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.  
Commencez , consolez de funestes amours ,  
Aréthuse ; et , pour prix de vos heureux secours ,  
Dans les champs d'Amphitrite et des ondes amères  
Que vos ondes toujours content douces et claires ;  
Puissez-vous sans mélange , au sein des vastes flots ,  
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux !

Chantons ; tout s'attendrit ; mes brebis attentives  
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives ,  
L'amante de Narcisse , oubliant ses malheurs ,  
Dans ses antres profonds redira nos douleurs.

Des secrets de Phébus , Nymphes , dépositaires ,  
Sur quels bords étiez-vous , dans quels bois solitaires ,  
Quand l'aimable Gallus , prêt à perdre le jour ,  
Dans un triste désert exhaloit son amour ?  
Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives ;  
Sans doute , au bruit des eaux tristement fugitives ,  
Vous eussiez reconnu dans le sacré vallon  
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon ;  
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries ;  
Les fleurs monroient autour des fontaines taries ;  
Et des bois d'Hélicon les sensibles échos  
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.

Sent , et de Lycoris pleurant la perfidie ,  
Gallus sut ébranler les rochers d'Arcadie :  
Un troupeau , près de lui languissant errant ,  
Partageoit la douleur de son berger mourant :  
( Souffrez ce nom champêtre , ingénieux poète ;  
Amphion , Adonis , ont porté la houlette . )  
Aux antres du Lycee , attirés par tes pleurs ,  
Des hameaux d'alentour vinrent mille pasteurs ;  
Par des soins complaisants cette troupe attristée  
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :  
Inutiles efforts ! Phébus même , attendi ,

Tu te peins à consoler son premier larmier.  
Cher Gallus, dit le dieu, quel fol amour t'enchaîne !  
Ta Lycoris te fuit ; cette volage amante ,  
Tu leles à ton rival, brave en d'autres climats  
Les périls de la guerre, et l'horreur des frimas.

Avec Faune et Silvain, Pan, le dieu des campagnes,  
Pour soulager Gallus, vint du fond des montagnes :  
Quel desespoir, dit-il, berger infortuné !  
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné ?  
L'Amour n'est point sensible à tes vives alarmes ;  
C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes ;  
Nos malheurs sont ses jeux, nos peines ses plaisirs :  
L'abeille vit de fleurs, l'amour vit de soupirs.

De sa peine, à ces mots, calmant la violence,  
Gallus rompit enfin un lugubre silence ;  
D'une voix presque éteinte il dit en soupirant :  
Derniers témoins des maux d'un berger expirant,  
Pasteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,  
Bientôt vous donnerez un asile à mes cendres ;  
Mon ombre chez les morts descendra sans regrets,  
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.  
Hélas ! de mon destin que n'ai-je été le maître !  
Sous vos paisibles toits si le ciel m'eût fait naître,  
Je chérissois encor le lieu de mon berceau ;  
Dans nos champs où l'Amour a creusé mon tombeau,  
Occupé parmi vous au soin des bergeries,  
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries  
De plus fideles cours, des plaisirs plus constants,  
Et pour moi Lachésis eût filé plus long-temps :  
J'aurois aimé sans crainte une simple bergère ;  
Par sa naive ardeur elle auroit su me plaire ;  
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,  
Elle auroit eu du moins plus de fidélité ;  
Sur la mousse et les fleurs souvent assis près d'elle,  
J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle ;



Son nom dans tous mes airs auroit été vanté.

Que n'es-tu, Lycoris, sur ces charmants rivages !  
Les Ris au vol léger peuplent ces verts bocages ;  
Plus heureux que les dieux j'y vivrois avec toi,  
Et l'univers entier ne seroit rien pour moi.

Vains souhaits ! tu me suis. Où pourrois-je encor  
vivre ?

Aux fureurs des combats faut-il que je me livre ?  
Faut-il... Quel souvenir réveille mon chagrin !  
Près des Alpes, cruelle ! aux bords glacés du Rhin,  
Loin du plus tendre amant, et loin de ta patrie,  
Des fougueux Aquilons tu braves la furie.  
Respectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimas ;  
N'empêchez point les fleurs d'éclorre sous ses pas ;  
Et vous, Zéphyr, Amours, suivez-la sur ces rives,  
Des chaînes de l'hiver tirez leurs eaux captives ;  
Que la riante Flore établisse sa cour  
Par-tout où Lycoris fixera son séjour.

Pour moi, trainant par-tout ma triste léthargie,  
Je consacre ma flûte aux sons de l'élégie.  
Que ne puis-je me fuir ! Dans les antres des ours  
Allons ensevelir et ma flamme et mes jours :  
Là, cachant ( puisqu'enfin l'ingrate m'est ravie )  
Le reste infructueux d'une mourante vie,  
Mon cœur de son tourment fera son seul emploi ;  
Je chercherai des bois aussi tristes que moi :  
J'aimerai votre horreur, solitaires vallées,  
Que jamais nul troupeau, nul berger n'a foulées ;  
Mes larmes grossiront vos torrents fugitifs ;  
J'apprendrai des soupirs à vos échos plaintifs ;  
Sur vos jeunes cyprès du fer de ma houlette  
J'écrirai les amours que ma muse regrette ;  
Chaque jour vous croîtrez, infortunés cyprès,  
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets :  
Mes disgraces vivront sur les arbres tracés ;

Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.

Mais que veux-je ! pourquoi changer mes jours en nuits ?

Fuyons la solitude , empire des ennuis ;

Sans craindre les rigueurs d'Eole et des Hyades ,

Suivons plutôt Diane et les vives Dryades ;

Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts ;

Le chevreuil égaré tombera sous mes traits :

J'y cours... J'erre déjà dans des routes sauvages ;

Un cerf part , il s'élance à travers les feuillages...

J'entends les sons du cor joints aux voix des chasseurs ,

Et des chiens animés les rapides clameurs :

Viens, suis-moi, Lycoris... Ah ciel ! que dis-je encore ?

Quel nom m'échappe ? Amour , en vain donc je t'abhorre !

Dieu cruel ! n'est-il plus d'asile sous les cieux

Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?

Par-tout je te retrouve , aux antres des montagnes ,

Sous les drapeaux de Mars , dans la paix des campagnes.

Fuyez , portez ailleurs vos charmes superflus ,

Bergers , chasseurs , guerriers , vous ne me charmez plus ;

J'essuierois vos travaux et vos courses pénibles

Sans ramener mon cœur à des jours plus paisibles ;

En vain je voguerois sur l'Hebre impérieux ,

Ses flots lents et glacés n'eteindraient point mes feux ;

Quand , pasteur d'un troupeau de l'ardente Libye ,

Dans ses sables brûlants j'irois cacher ma vie ,

Après mille dangers et mille maux soufferts ,

Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.

Amour tient tous les cœurs sous une même chaîne ;

Aimons donc , rendons-nous à sa loi souveraine.

Bornons ici nos airs ; Muses , sortons des bois :

Je vous rends pour toujours le champêtre hantbois.

A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire  
 Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire :  
 Volez, portez aussi mes vers à Lycoris ;  
 Ils plairont à Gallus, si d'elle ils sont chéris ;  
 Que par eux cet amant console sa tristesse ;  
 Qu'il en pese le prix au poids de ma tendresse :  
 Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout temps,  
 Tel un tilleul fleuri croît à chaque printemps.

Retournons au bercail, c'est trop chanter à l'ombre :  
 Partez, moutons ; déjà la campagne est plus sombre ;  
 Les Heures chez Thétis ont conduit le Soleil,  
 Et la Nuit fend les airs sur l'aile du Sommeil.

## NOTES.

LE poëte, sous des images pastorales, déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cythéris, actrice fameuse du théâtre romain, qui avoit beaucoup d'esprit et de goût. Elle est ici appelée Lycoris, nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses élégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'églogue, Virgile fait un Berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie, où les dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidèle Cythéris.

Aux antres du Lycée, attirés par tes pleurs...

Montagne de l'Arcadie.

---

## LE SIECLE PASTORAL, IDYLLE.

PRECIEUX jours dont fut ornée  
La jeunesse de l'univers,  
Par quelle triste destinée  
N'êtes-vous plus que dans nos vers?

Votre douceur charmante ét pure  
Cause nos regrets superflus,  
Telle qu'une tendre peinture  
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,  
Unissoit, dans ces heureux temps,  
Les fruits d'une automne éternelle  
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers étoit champêtre,  
Tous les hommes étoient bergers;  
Les noms de sujet et de maître  
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,  
Compagne de l'égalité,  
Tous dans une même abondance  
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages,  
L'ombre des saules leurs lambris;  
Les temples étoient des bocages,  
Les autels des gazons fleuris.

Les dieux descendoient sur la terre ;  
Que ne souilloient aucuns forfaits ,  
Dieux moins connus par le tonnerre  
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années ,  
Vices , crimes tumultueux ;  
Les passions n'étoient point nées ,  
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes , erreurs , imposture ,  
Rien n'avoit pris votre poison ;  
Aux lumières de la nature  
Les bergers bernoient leur raison.

Sur leur république champêtre  
Regnoit l'ordre , image des cieux.  
L'homme étoit ce qu'il devoit être ;  
On pensoit moins , on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'aréopages  
Ni de Capitoles fameux ;  
Mais n'étoient-ils point les vrais sages ,  
Puisqu'ils étoient les vrais heureux ?

Ils ignoroient les arts pénibles ,  
Et les travaux nés du besoin ;  
Des arts enjoux et paisibles  
La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie  
A leurs jeux doit ses premiers airs ;  
A leur noble et libre génie  
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites

Les noirs chagrins, les vains desirs,  
Les espérances inquiètes,  
Les longs remords des courts plaisirs.

L'Intérêt au sein de la terre  
N'avoit point ravi les métaux,  
Ni souffle le feu de la guerre,  
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage  
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,  
Ne connoissoient que le rivage  
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,  
Unis par des nœuds pleins d'attraits,  
Passoient leur jeunesse sans vices,  
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort, qui pour nous a des ailes,  
Arrivoit lentement pour eux;  
Jamais des causes criminelles  
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête;  
Les combats étoient des concerts:  
Une amante étoit la conquête;  
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce dieu berger, alors modeste,  
Ne lançoit que des traits dorés;  
Du bandeau, qui le rend funeste,  
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les Crimes, les pâles Alarmes,  
Ne marchotent point devant ses pas;

Il n'étoit point suivi des larmes ,  
Ni du dégoût , ni du trespas.

La bergere , aimable et fidele ,  
Ne se piquoit point de savoir ;  
Elle ne savoit qu'être belle ,  
Et suivre la loi du devoir.

La fougere étoit sa toilette ,  
Son miroir le crystal des eaux ,  
La jonquille et la violette  
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure  
Aussi simple que ses brebis ;  
De leur toison commode et pure  
Elle se filoit des habits.

Elle occupoit son plus bel âge  
Du soin d'un troupeau plein d'appas ,  
Et sur la foi d'un chien volage  
Elle ne l'abandonnoit pas.

O regne heureux de la nature ,  
Quel dieu nous rendra tes beaux jours ?  
Justice , Egalité , Droiture ,  
Que n'avez-vous régné toujours ?

Sort des bergers , douceurs aimables ,  
Vous n'êtes plus ce sort si doux ;  
Un peuple vil de misérables  
Vit pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimere ?  
Ce charmant siecle a-t-il été ?  
D'un auteur témoin oculaire

En sait-on la réalité ?

L'ouvre les fastes sur cet âge ,  
Par-tout je trouve des regrets ;  
Tous ceux qui m'en offrent l'image  
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte  
Du sang de son premier berger ;  
Depuis ce jour , de maux atteinte ,  
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable ;  
N'envions rien à nos aïeux ;  
En tout temps l'homme fut coupable ,  
En tout temps il fut malheureux.

---

(O)n ne trouvera peut-être pas déplacés ici les vers suivants de J. J. Rousseau. Le philosophe de Genève fut tellement ému à la lecture du *Siecle Pastoral*, qu'il entreprit de donner une suite à l'idylle de Gresset.

MAIS qui nous eût transmis l'histoire  
De ces temps de simplicité ?  
Etoit-ce au temple de Mémoire  
Qu'ils gravoient leur félicité ?

La vanité de l'art d'écrire  
L'eût bientôt fait évanouir ;  
Et sans songer à la décrire ,  
Ils se contentoient d'en jouir.

Des traditions étrangères



En parlent sans obscurité ;  
Mais dans ces sources mensongères  
Ne cherchons point la vérité.

Cherchons-la dans le cœur des hommes ,  
Dans ces regrets trop superflus ,  
Qui disent dans ce que nous sommes  
Tout ce que nous ne sommes plus.

Qu'un savant des fastes des âges  
Fasse la règle de sa foi ;  
Je sens de plus sûrs témoignages  
De la mienne au-dedans de moi.

Ah ! qu'avec moi le ciel rassemble ,  
Appaisant enfin son courroux ,  
Un autre cœur qui me ressemble !  
L'âge d'or renaitra pour nous.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

## DES PIÈCES

### CONTENUES

#### DANS LE PREMIER VOLUME.

<b>V</b> ER - VERT.	Page 1
Le Carême in-promptu.	22
Le Lutrin vivant.	28
<b>ÉPIQUES.</b>	
I. La Chartreuse.	34
II. Les Ombres.	54
III. A ma muse.	63
IV. A M. le comte de Tressan.	80
V. Au P. Bougeant.	82
VI. A ma sœur.	100
VII. A M. Orry.	107
VIII. Sur un mariage.	109
IX. Au roi de Danemarck.	115
X. Au roi de Prusse.	117
XI. L'Abbaye.	118
XII. A M. de Boulogne.	129
XIII. A M. de Rochemore.	134
XIV. Au P. Bougeant.	136
XV. A MM. les ducs de Chevreuse et de Chaulnes.	139
XVI. A M. de Tournecom.	144
XVII. Sur l'égalité.	147
XVIII. A madame de Genonville.	150
XIX. A M. de Monégard.	152
XX. Le Chartreux.	163
<b>ODES.</b>	
I. Au roi, sur la guerre.	167
II. Sur l'amour de la patrie.	174
III. A M. le duc de S.-Aignan.	179
IV. A M. l'archevêque de Tours.	183

V. Sur la canonisation des saints Stanislas Kotska et Louis de Gonzague.	Page 186
VI. A une dame.	191
VII. Sur l'ingratitude.	196
VIII. Au roi Stanislas.	201
IX. Sur la convalescence du roi.	205
X. Sur la médiocrité.	209
XI. A Virgile.	215
EGLOGUES.	
Avertissement.	220
I. Tytire.	225
II. Iris.	227
III. Palémon.	232
IV. L'Horoscope de Marcellus.	259
V. Daphnis.	245
VI. Silène.	250
VII. Mëlibée.	257
VIII. Les Regrets de Damon , et le Sacrifice ma- gique.	260
IX. Mœris.	267
X. Gallus.	272
Le Siècle pastoral, idylle.	278









